

Victor Teboul

Bienvenue chez
Monsieur B. !

Écritures

L'Harmattan

ISBN : 978-2-296-12244-4

©L'Harmattan, Paris, 2010

Bienvenue chez
Monsieur B. !

Du même auteur

Ouvrages

Mythe et images du Juif au Québec, Éditions de Lagrave, 1977.

Le Jour: Émergence du libéralisme moderne au Québec, Éditions Hurtubise HMH, 1984.

Une femme, un vote, Ministère des communautés culturelles et de l'immigration, 1990.

Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler, Éditions Les Intouchables, 1999.

René Lévesque et la communauté juive, Éditions Les Intouchables, 2001.

La lente découverte de l'étrangeté, Éditions Les Intouchables, 2002.

Magazines (directeur fondateur)

Tolerance.ca®, magazine d'actualité et d'analyse, publié en ligne depuis 2002 : www.tolerance.ca

Jonathan, revue mensuelle interculturelle, publiée à Montréal de 1981 à 1986.

Séries radiophoniques

Plusieurs séries radiophoniques diffusées à Radio-Canada, dont «Le Québec au pluriel».

Articles

De nombreuses analyses publiées dans des ouvrages collectifs ainsi que dans les grands quotidiens de Montréal.

Victor Teboul

Bienvenue chez Monsieur B. !

politique-fiction
roman

L'Harmattan

2010

À Benjamin

Qu'il aille au Diable, se perde en Enfer,
mais va pour l'Enfer,
je me perdrai avec lui et ne l'abandonnerai plus,
car il a marché avec moi et, à présent, de pair nous marchons
lui et moi.

*Witold Gombrowicz,
Trans-Atlantique*

Sous l'histoire, la mémoire et l'oubli.
Sous la mémoire et l'oubli, la vie.
Mais écrire la vie est une autre histoire.
Inachèvement.

*Paul Ricœur,
La mémoire, l'histoire, l'oubli*

[...] l'oubli [...] n'est pas effacement de l'événement,
mais seulement sortie de la mémoire, désormais confiée à l'his-
toire [...]

*Esther Benbassa,
La souffrance comme identité*

I

Le nazi

Nazi War Criminal found haven in Montreal

Quebec state-owned TV station
highlights his activities*

La manchette sautait aux yeux. Il était venu acheter quelques provisions, samedi matin, chez le dépanneur, cette petite épicerie tenue par un couple sépharade au coin de la rue Barclay et Côte-des-Neiges, et il ne put s'empêcher de remarquer le gros titre du journal.

— Bonjour, monsieur ! dit Georgette, l'épouse du marchand.

Elle était accoudée au comptoir, des bracelets plein les bras, plongée dans ses mots croisés.

Il se dépêcha de trouver du pain et du lait, et prit un exemplaire du quotidien.

— Des nazis à Montréal ! Vous vous rendez compte ! s'exclama Georgette, en plaçant ses achats dans un sac, avant de lui rendre la monnaie.

En fermant la porte de la boutique, il sortit le journal du sac et parcourut la première page.

Les anglophones de Montréal voyaient des nazis

* Un criminel nazi a trouvé refuge à Montréal. La télévision d'État du Québec met en lumière ses activités.

partout depuis que, pour la première fois dans l'histoire du Canada, un parti sécessionniste avait pris le pouvoir à Québec. Les nationalistes avaient beau avoir perdu le référendum un an plus tôt, ils continuaient de donner la trouille aux Anglais qui voyaient encore en eux ces hommes en chemises brunes qui paraient à Montréal dans les années 1930.

Son émission pilote à la télévision éducative faisait un tabac dans les médias de langue anglaise ! « Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour déclencher tout ça ? », se demanda-t-il.

Le journal se réjouissait manifestement du fait que l'homme, qu'il avait interviewé à la télévision, eût éclaboussé des membres du gouvernement nationaliste. C'était grâce à l'intervention de Monsieur B., le réputé philanthrope, écrivait l'auteur de l'article, que les autorités furent alertées et qu'on put procéder à l'arrestation du vieil homme.

La presse francophone, elle, en parlait à peine et, comme toujours, dans les derniers cahiers des journaux, considérant sans doute que cela ne concernait que les Juifs.

Difficile de croire que c'était lui la cause de cet émoi qui atteignait même le quartier multiethnique de Côte-des-Neiges, alors que le poste de télévision éducative pour lequel il travaillait depuis deux ans rejoignait un auditoire limité ne pouvant être capté qu'au moyen d'une antenne spéciale. « Tout ce que je veux, se dit-il, en repliant le journal, c'est une maudite *job*, non pas de réveiller les vieux démons de l'histoire du Canada. Juste une *job* ! »

Mais, au moins, on mentionnait son nom à la une.

En arrivant chez lui, il annonça la nouvelle à sa

femme. Elle fut révoltée de la réaction du journal. Indépendantiste convaincue, Francine ne put se retenir d'exprimer sa colère, même si elle était devenue plutôt taciturne depuis la défaite de l'option souverainiste lors du référendum.

«Ils ne changeront jamais, ces gens-là ! Après les camions de la Brink's, qu'est-ce qu'ils vont trouver pour nous écœurer ? On les a bien vus à la télévision chargeant leurs fourgons blindés de lingots d'or, en route pour l'Ontario. Nos ministres, des nazis ! Ils manquent un peu d'imagination, tu ne trouves pas ? Puis, c'est toi qui as déclenché tout ça ! J'ai mon voyage ! Ils viendront bientôt te chercher pour que tu ailles travailler pour eux autres. Attends voir ! », cria-t-elle, en rompant son silence.

«Eux autres», c'étaient évidemment les capitalistes.

Il ne savait s'il devait s'inquiéter ou jubiler à l'idée de voir ce qu'il avait déclenché.

La venue du printemps amenait invariablement la même angoisse : allait-on renouveler son contrat ? Il fallait qu'il pense constamment à créer de nouveaux concepts d'émissions, à faire la tournée des producteurs qui, eux, peinaient, bénéficiaient d'une permanence. Il les rencontrait, tel un commis-voyageur, son porte-document à portée de main, rempli de projets qu'il avait pris la peine de dactylographier durant les semaines précédant l'expiration de son contrat. Cette idée coûterait trop cher à produire ? Tiens, il en avait une autre. Depuis combien d'années faisait-il cela ? Pas facile d'entrer dans ces boîtes, chasses gardées des intellos de sa province. Les producteurs maison y avaient fait leur niche, meublant leurs bureaux comme s'il s'agissait de leur appartement privé : cages

d'oiseaux, plantes, sculptures modernes, chaises berçantes de leur grand-père, meubles du terroir datant de... En se relevant de sa chaise pour quitter le bureau d'un de ces bonzes, son porte-document s'était même ouvert inopinément un jour, faisant revoler ses dossiers jusqu'à la porte de sortie, près du corridor. Il fut la risée des secrétaires et des script-girls qui s'affairaient dans le hall, près des ascenseurs. Cela dura quelques secondes, mais lui parut une éternité. Tout le monde riait à gorge déployée. On devait les entendre sur tout l'étage. Qu'est-ce qu'ils avaient dit déjà ? « Tout à fait comme dans les films de Charlot ! »

C'était grâce à Mathilde, s'il put présenter son émission pilote.

Il l'avait rencontrée au cours d'un mois d'hiver sombre, dans l'un de ces bars-salons de la rue Saint-Hubert. La juxtaposition des mots « bar » et « salon » l'attirait, l'incitant à fantasmer sur l'intimité de ces femmes seules qui fréquentaient ces lieux.

Après quelques slows et plusieurs verres de bière, Mathilde l'invita chez elle. En entrant dans son appartement, en pleine nuit, il s'étonna à peine qu'une personne fût assise dans le salon, devant l'écran blanc d'un téléviseur silencieux. Mais Mathilde, elle, baisait fort, comme si elle n'avait pas fait l'amour depuis des lustres. Et l'on entendait les deux extrémités de son lit à baldaquin se secouer comme les mâts d'un voilier dans une nuit de tempête. Car une nuit de tempête, c'en était bien une. Que lui arrivait-il de semer sa graine ailleurs que dans le lit conjugal ?

Le lendemain matin, le téléspectateur solitaire de la veille apparut dans la cuisine pendant que Mathilde préparait le petit déjeuner. Il se déplaçait en traînant

légèrement la jambe droite, parfaitement indifférent à la présence de Maurice, comme s'il avait l'habitude de ces visiteurs nocturnes que ramenait Mathilde. Lorsqu'il s'assit à table, une forte odeur de dents cariées s'exhala de sa bouche et vint effleurer les narines de Maurice. Celui-ci se retint pour ne pas grimacer et remarqua que le vieil homme le fixait de ses yeux pers. Ses cheveux bruns et lisses étaient bien peignés, et séparés par une raie. Il portait une chemise blanche un peu froissée. Il regardait Maurice comme s'il tentait de se rappeler s'il l'avait déjà vu. Puis, abruptement, il voulut connaître son « métier ». Maurice se demanda un instant s'il en avait un, puis se rappela qu'il était animateur-rechercheur à la télévision éducative, en attente de renouvellement de contrat. « Quelle maudite *job*, se dit-il, je ne peux même pas nommer ma profession. »

— Comme ça, dit le vieillard, on instruit les enfants par la télévision, *astheure*.

Il parlait avec un fort accent d'Europe centrale, mâtiné de canadianismes.

— Vous faites des programmes pour enfants ? demanda-t-il encore.

Et Maurice voulut tout de suite se démarquer de *Sesame Street*.

— Non, pas du tout ! Une série sur le monde ordinaire.

Maurice ne savait que dire d'autre. La télévision éducative était investie d'une mission par les réalisateurs et scénaristes marxistes qui voulaient éduquer le peuple. Mais dire « ordinaire », cela lui faisait perdre de son lustre. « Faudrait que je me débarrasse de ce jargon », pensa-t-il.

Mathilde, tout attentive à la conversation, vint s'asseoir

près d'eux. Elle venait de casser des œufs dans la poêle, et ça sentait bon. Maurice se demandait si elle allait aussi servir des toasts.

L'homme ressemblait à tous ces vieux, heureux de trouver enfin quelqu'un avec qui converser.

Il commença lentement.

—J'ai été fait prisonnier par l'armée canadienne, moi, dit-il en faisant résonner le «moi». Saviez-vous qu'il y a eu des prisonniers allemands torturés par les Canadiens?

Maurice se demanda pourquoi il lui parlait de cela.

Le vieil homme lui raconta une affaire d'Allemands torturés par des soldats canadiens qui ne respectaient pas le Traité de Genève envers les prisonniers.

Maurice pensa à son travail à la télévision. Cela susciterait une polémique si le vieux pouvait déballer toute son histoire en studio. Mais le ferait-il? Car on lui faisait souvent des confidences en tête à tête lors des préentrevues mais, devant les caméras, les invités ne se montraient plus aussi loquaces.

Mathilde encourageait le vieil homme à répéter des détails qu'elle avait dû entendre mille fois.

—Dites-lui ce qu'ils vous ont fait. Racontez votre histoire, mon oncle, fit-elle.

Son vouvoiement étonna Maurice, qui fut rassuré en la voyant déposer des petits pots de confiture sur la table et s'occuper des œufs qui cuisaient. Elle allait enfin servir le petit déjeuner. «C'est sans doute une de ces militantes séparatistes qui souhaitent cogner dur sur ce beau pays tout blanc—et gelé les trois quarts de l'année. Elle doit être en relation avec ce gouvernement indépendantiste, au pouvoir à Québec. Et puis, qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi? Si au moins,

ce vieux en parlait à la télé, ça m'assurerait un autre contrat. Peut-être qu'ils accepteraient de diffuser une émission pilote», pensa-t-il en accéléré, tout en prêtant l'oreille au vieux. «Des nazis torturés par les militaires canadiens. Pourquoi pas ? » Cela semblait captivant.

« *Tel Quel*, voilà le titre de la série que je leur proposerai », se dit-il en observant l'homme avec intérêt. *Tel Quel* ? Il venait pourtant de se promettre de se débarrasser du jargon marxiste.

Mathilde écoutait son oncle, comme si c'était la première fois qu'elle prenait connaissance de son récit. Enfin, devait-elle se dire, il pourrait partager ses souvenirs avec le monde entier (ou presque).

« Je demanderai à Mathilde son numéro de téléphone », se dit Maurice. « Me voici avec un nouveau projet. Un sujet en or. » Mais il pensa aussi à son père, il était sûr que ce projet ne lui plairait pas. Il l'entendait, assis dans son salon de la rue Barclay : « *Tu trahis le Canada, avec tes histoires.* »

Heureusement que ses parents ne pouvaient pas capter ce poste.

Comment pouvait-il trahir ? Incroyables ces immigrants ! C'est la recherche de la vérité qui le guidait ; c'était bien cela être journaliste. Il aimait ce métier. Grâce à Mathilde, il pouvait leur proposer une nouvelle série.

L'émission pilote avait été acceptée par les producteurs.

Maurice se souvenait qu'il était allé chercher le vieillard chez Mathilde. Ce dernier s'était mis sur son trente-et-un. Il attendait sur le trottoir en compagnie de sa nièce.

«Il en parlait sans cesse», avait-elle expliqué à Maurice, au téléphone, et elle voulait en finir.

L'homme avait pris un certain temps pour s'installer sur le siège arrière de la petite *Arrow* rouge. Il s'était étiré la jambe droite en s'asseyant. Une odeur de naphthaline l'avait accompagné dans l'auto. Et ce costume gris trois-pièces ratatiné ! Il sortait tout droit d'une autre époque. Tout à fait ce qu'il fallait pour faire revivre *comme si l'on y était* cette période de l'histoire que Maurice proposait d'aborder dans l'émission.

Au studio, le vieil homme s'était prêté de bonne grâce aux demandes de la maquilleuse, mais il paraissait respirer difficilement, comme si l'excitation affectait ses poumons. «Espérons qu'il ne crèvera pas devant moi», pensait Maurice.

— J'avais vingt ans..., avait-il enclenché à voix basse, dans le studio, sur le ton de la confidence.

Il semblait avoir répété son numéro toute la nuit. Absent aux mouvements des techniciens qui s'affairaient autour de lui, il paraissait impatient de commencer et fixait Maurice des yeux en attendant sa première question. On les avait installés autour d'une table ronde et Maurice dut répéter :

— Attendez, attendez, monsieur... On n'a pas encore commencé.

Car, reprenant la conversation exactement là où il l'avait laissée quelques semaines plus tôt, le vieil homme marmonnait :

— Donc, comme je vous l'ai dit...

On faisait des tests de voix. Maurice devait se pencher ; son invité ne parlait toujours pas assez fort, et oh, cette haleine de dents cariées ! Il y eut des problèmes avec le microphone.

Le vieux se racla la gorge et l'on entendit un bruit de tonnerre, mais ses paroles demeuraient inaudibles. On ajusta et réajusta les appareils, on vérifia les fils du micro qu'on avait fait passer à l'intérieur de sa veste. Finalement, il put commencer.

—J'étais allemand et je combattais pour défendre mon pays.

Les caméras roulèrent, la fameuse lumière rouge s'alluma ; c'était le style de cette nouvelle série de ne pas faire de présentation. *Tel Quel* passait en direct, comme si l'interview avait débuté bien avant la mise en ondes.

—Les horreurs dont on a parlé, ça, c'est venu après, précisa-t-il. On avait été humiliés par le Traité de Versailles, nous voulions tout simplement rétablir notre honneur, notre fierté. Je suis fier d'avoir combattu dans le corps d'élite du Führer. Je n'étais pas nazi, mais je le suis devenu. Et vous savez..., ils avaient raison.

Il était difficile de s'imaginer ce vieillard, avec sa voix éraillée, vêtu d'un uniforme de la Wehrmacht, portant casquette militaire et bottes de cuir, mais tout le monde dans le studio l'écoutait dans un silence de plomb.

Son débit très lent intriguait. Les caméramans, qui se foutaient d'habitude de tout ce qui se passait pendant les tournages et bâillaient ostensiblement entre deux prises de vue, semblaient suspendus aux lèvres du vieil homme ; ils l'écoutaient religieusement.

—Comment avez-vous pu gagner le Canada ? demanda Maurice.

—Comment ? Vous voulez rigoler, ricana-t-il.

Et on entendit son rire caverneux.

—Je n'aurais jamais pu fuir les ratonnades des Alliés, si ce n'était de certaines personnes haut placées, proches du gouvernement actuel. C'est grâce à leur

humanisme, monsieur, leur humanisme — m'entendez-vous ? —, si j'ai pu trouver refuge ici, au Québec, à la fin de la guerre.

Il prononçait *Kébec*.

Si au moins, il pouvait parler encore des tortures qu'il avait subies, mais non... Maurice consultait ses notes, lorsqu'il s'aperçut des signes que lui faisait un des caméramans lui demandant de regarder du côté de la console. Derrière la vitre, le réalisateur gesticulait frénétiquement. Il avait écrit sur un carton, au feutre noir :

— FORMIDABLE ! C'est un ancien nazi.

Heureusement que l'invité lui tournait le dos et ne voyait pas le tumulte qu'il avait déclenché.

— Vous savez pourquoi je suis devenu nazi ? Et bien je vais vous le dire, déclara-t-il. Lorsque l'armée canadienne a commencé à faire des expériences médicales sur nous, les prisonniers, sans que nous le sachions, en introduisant toutes sortes d'affaires dans nos aliments, les responsables, c'étaient des médecins juifs.

— ...

Bien sûr qu'il sympathisait avec l'Allemagne nazie. Pourquoi avouait-il tout cela pour la première fois ? « Pourquoi ? », répéta-t-il en baissant la tête, comme s'il était repentant.

Parce qu'il sentait la mort approcher.

— Les autorités étaient elles-mêmes sympathiques à Hitler, ici au Canada, poursuivit-il. Mais tout le monde est aujourd'hui si hypocrite. Ils veulent faire plaisir aux Juifs, voilà, c'est tout. Et puis le complot juif, vous pensez que ça n'existe pas ? Attendez voir ! Et le pouvoir juif ? Attendez voir, si l'on me laissera tranquille après cette émission !

Le téléphone ne déroutait pas. *Tel Quel* faisait un tabac.

À l'autre bout du fil, le Mouvement pour combattre le racisme et l'antisémitisme, le Rassemblement des anciens déportés et d'autres organismes reconnaissaient un nazi, tortionnaire, et tout !

À la fin, les techniciens qui parlaient habituellement peu à Maurice vinrent le féliciter. Le réalisateur souriait en venant saluer l'invité.

En sortant de l'immeuble, le vieillard tenait Maurice fermement par l'avant-bras et marchait la tête haute, tout fier d'avoir été interviewé à la télévision. Mathilde rayonnait de joie, comme si elle avait réussi à combler les derniers vœux d'une personne chère et mourante. Elle remercia Maurice les yeux humides et se dépêcha de prendre son grand-oncle par le bras. Maurice leur héla un taxi et remit un billet de dix dollars au chauffeur.

Quelle histoire ! On allait certainement lui renouveler son contrat.

II

Monsieur B.

Lorsqu'il arriva chez Monsieur B., il n'en croyait pas ses yeux. Il était passé tant de fois devant ce château au style moyenâgeux qui surplombe le centre-ville, sans lui prêter la moindre attention. Il portait maintenant sa chemise blanche, ses pantalons gris et sa veste en tweed. La veille encore il était en jeans et avait les cheveux longs. Changeait-il aussi vite de personnalité ? « Si cela pouvait me donner une *job* », se dit-il. Il avait tellement compté sur ce renouvellement de contrat à la télé. Que lui voulait au juste Monsieur B. ?

Il lui fallait trouver un endroit pour garer sa petite *Chrysler* rouge, son *Arrow*. Il aimait son auto, elle roulait bien. Peut-être valait-il mieux entrer directement dans le domaine de ce grand monsieur, plutôt que de se garer dans un parking. C'était une belle journée d'été.

« Tu te rends compte », s'exclama-t-il en lui-même en admirant l'édifice, « un vrai château ! ». « Bon, ça va », se dit-il encore, en fixant le bâtiment.

Cette construction d'une autre époque l'appelait. Il s'appêtait à entrer dans cet ancien collège pour jeunes

filles autrefois dirigé par des religieuses et complètement converti par les goûts modernes de Monsieur B. Jeunes filles. Religieuses. Encore un peu et il allait se trouver chez le marquis de Sade. Il rêvait.

L'édifice était construit sur une pente. Des tourelles sur chaque coin du grand jardin entouraient la résidence. Deux d'entre elles, tout en haut, faisaient face à la montagne et surplombaient de grands peupliers en rangée; les deux autres, aux extrémités sud, dominaient la ville.

«Il m'a finalement invité à venir le rencontrer!», pensa-t-il en se préparant mentalement à son rendez-vous.

Il désirait s'attirer l'attention de Monsieur B. et maintenant il jouait à l'incrédule! En interviewant un nazi au petit écran, pensait-il passer inaperçu? Il lui avait même envoyé copie de l'article paru dans le quotidien anglophone sans le dire à Francine. Comme si le tumulte suscité par son émission pouvait passer inaperçu auprès des relationnistes de Monsieur B.!

«Reviens-en!», s'était exclamée sa femme, impatiente, en voyant son excitation. Francine parlait peu et en voulait encore à l'univers tout entier, après la défaite des indépendantistes lors du référendum.

Il relâcha le volant de sa voiture en attendant que le gardien lui ouvrît la barrière et appuya fermement sur le frein. Une fausse manœuvre et tout serait à recommencer, il aurait à remonter la pente. Ses mains étaient moites. Il essuya sa paume droite sur la moquette du siège en vinyle. Il transpirait. Qu'avait-il à prouver pour être si tendu?

Le gardien de l'immeuble lui fit subir un interrogatoire en règle. Puis, l'employé se mit à tourner lentement

le cadran de l'appareil téléphonique, n'en finissant plus d'obtenir des autorisations. Il fallait croire qu'il n'était pas encore suffisamment connu, puisqu'un parfait incompetent ne le reconnaissait pas.

Maurice se regarda dans le rétroviseur, un coup de peigne peut-être ? Il avait le front dégarni, bientôt plus de cheveux sur le crâne et toujours pas de *job*.

Finalement, l'agent de sécurité termina ses vérifications, mais voulut garder son permis de conduire.

— Je te remets tes *licences* quand tu sortiras mon gars ! lui fit-il, comme s'il était content que ses démarches aient abouti.

Il devait être encore jeune si le gardien le tutoyait.

Il stationna dans la partie réservée aux visiteurs. Il se mit à gravir la pente jusqu'à l'entrée vitrée de l'édifice où une porte entièrement de verre se hissa à l'horizontale dès qu'il s'en approcha. « Le vaisseau des *Rencontres du troisième type*, pensa-t-il. Ils font tout pour impressionner, ces riches. » Il ne ressentait plus le mouvement de ses jambes en pénétrant dans le domaine de Monsieur B.

— Qui dois-je annoncer ? demanda en anglais la réceptionniste, d'une voix de présentatrice de radio FM.

Mais elle sourit aussi ayant remarqué l'effet que produisait sur lui le mécanisme sophistiqué de la porte d'entrée.

— ...

— Hmmm ? dit-elle encore, en faisant la moue.

Et ça le fit bander.

Il lui fallut encore attendre. Mais son excitation l'emporta sur son impatience. La jeune femme vérifia s'il avait bien un rendez-vous et ensuite hop là !, une hôtesse — imaginez — vint le conduire au bureau du

«Président». Avec son regard bleu glacial, cette grande fille devait certainement faire les défilés de mode. Sa jupe serrée lui faisait faire de petits pas. Et elle tournait constamment son visage anguleux vers lui. Un air de musique douce filtrait dans le corridor. «Musak, se dit-il, installé pour empêcher de penser.»

Elle le fit entrer dans un bureau en le priant de s'asseoir, puis elle disparut.

Un bonhomme, vieux comme le monde, entra dans la pièce sans qu'on l'entendît arriver, c'était tout juste s'il ne se tenait pas debout avec une canne, et se présenta à lui comme le «conseiller spécial» de PIAR. «Peut-être que Kissinger en personne allait apparaître», se dit Maurice. Il tendit une main frêle aux doigts roses et lorsque Maurice retira la sienne, il ressentit une sensation soyeuse dans sa paume, comme si le conseiller s'essuyait les mains avec de la poudre de talc.

— Nous sommes si heureux que vous ayez pu venir, dit en anglais le vieil homme.

Il avait une voix de velours qui rappelait celle des vieilles serveuses de chez Murray's, ce restaurant où l'on servait des clients centenaires. Il chuchotait craignant sans doute de perturber le doux silence de la pièce et s'adressait à Maurice comme si ce dernier était l'invité du siècle.

— ...*Piar* sera avec nous dans quelques instants, poursuivait-il sur un ton apologétique. Il a dû répondre à un interurbain du ministre des Affaires étrangères. Il sera ravi de faire votre connaissance.

Maurice se demanda si c'était bien sa présence qui procurait tant de contentement. Qu'avait-il fait pour s'attirer tant d'attentions ? Et il se mit à penser à ce PIAR. «*Piar*..., de qui s'agissait-il au juste ? »

—Avez-vous rencontré Sylvain ? s'informa, toujours en anglais, le conseiller.

Un homme aux cheveux blonds et en costume bleu foncé apparut, lui aussi, de nulle part.

—Je n'ai pas eu ce plaisir, répondit Sylvain.

Ce dernier lui serra si fort la main que Maurice eut mal aux doigts. Ce visage familier. Où l'avait-il vu ?

—Prendriez-vous une tasse de café ? proposa le vieux conseiller, comme s'il souhaitait libérer Maurice de ses tracasseries.

Soudain apparut une desserte sur roulettes, couverte d'une nappe blanche, sur laquelle étaient déjà posées des tasses en porcelaine, une cafetière, des biscuits, une carafe d'eau et des verres. C'était sans doute l'heure de la collation et l'on avait tout prévu. Il ne restait que l'hôte. Quelle heure pouvait-il être ? Était-ce le tapis moelleux, les murs tapissés comme en Europe qui rendaient si lointains les bruits de la ville et qui lui firent perdre la notion du temps ? On entendait à peine le cliquetis des ustensiles. Il remarqua que sur toutes les tasses étaient gravées les initiales *P. R.* comme dans les familles royales. Et même sur la cafetière. Soudain, il comprit : *Piar* correspondait à la prononciation anglaise de *P. R.*, les initiales de Monsieur B. : Pinhas Rahamim. «Il portait bien ses deux prénoms», se dit Maurice. Pinhas, le conciliateur ; Rahamim, le miséricordieux. Ses quelques notions de religion, apprises lorsqu'il préparait sa *bar-mitsva*, lui revenaient.

—Sylvain dirige notre bureau des affaires extérieures, précisa le conseiller en interrompant le silence. Nos services de traduction nous ont fourni une transcription anglaise de votre émission. *Very interesting.*

Il comprenait : la langue de Gaston Miron leur

était étrangère. Ils avaient dû traduire en anglais son entrevue avec le nazi.

—Sylvain revient d'un séjour en Israël. Y êtes-vous allé récemment ? demanda le vieil homme.

Le banquet. Le héros de la guerre des Six Jours. Les honneurs qu'on fit à ce jeune homme québécois. C'était bien lui. Il se souvenait maintenant où il avait vu Sylvain.

Monsieur B. apparut finalement. Il était entré par un passage étroit où l'on apercevait quelques marches qui conduisaient à l'étage, sans doute à un autre bureau, secret celui-là aussi ? De près, il ne ressemblait pas à l'image qu'il présentait à la télévision. C'était un type élancé vêtu à l'américaine, sa cravate rayée orange et noir lui donnait un air de Nouvelle-Angleterre. Blazer noir, aujourd'hui, et pantalon de coton beige. Des pointillés ornaient la bordure de ses souliers bruns à la mode britannique.

Maurice ne parvenait pas à trouver le sucre. Il aperçut enfin les petites granules brunes sur le chariot, là où était posée la cafetière. « Ah !, pensa-t-il, boire un peu d'eau. »

Cette ambiance feutrée qui sentait le pouvoir et la richesse asséchait sa gorge, le déshydratait. Il se pencha vers le plateau, prit la carafe argentée et se servit un verre d'eau. En le portant à ses lèvres, il vit une série de tableaux accrochés en rangée sur le mur. Il déposa ensuite son verre et remarqua que les peintures étaient éclairées par de petites lampes, comme au musée. Les toiles reproduisaient toutes des scènes de chasse sur fond brun.

Il lui sembla qu'on n'attendait pas de réponses

aux questions qu'on lui posait, comme s'il devait se contenter de jouer son rôle et de ne se préoccuper de rien.

— Nous avons appelé votre producteur, parce que nous souhaitons connaître vos idées sur un projet de *Piar*, dit le conseiller. Vous êtes un communicateur aux nombreux talents. Vous pourriez nous aider à atteindre nos objectifs.

— Notre objectif principal, plus précisément, corrigea P. R., d'une voix suave.

— *Of course*. Vous avez tout à fait raison. Pardonnez-moi de ne pas être aussi précis que vous *Piar*, s'excusa le vieil homme.

Et, en se tournant vers Maurice, le conseiller ajouta :

— Vous nous avez touchés si profondément avec votre émission populaire. Voyez-vous, nous pensons sincèrement que le temps est venu pour une réconciliation nationale dans ce pays et nous avons pensé à un certain nombre de candidats qui seraient susceptibles de nous aider à réaliser notre projet. L'esprit du traité de Camp David, qui a permis aux Israéliens et aux Égyptiens de faire la paix, devrait tous nous inspirer. Tous. Autant les peuples ennemis que les anciens adversaires politiques, ici même au Canada.

Il comprit pourquoi il était là. Il avait lu tant de choses sur la réconciliation depuis la paix signée par Sadate avec Israël. Il se rappela la multitude d'ouvrages qu'on publiait sur le sujet : *Les origines de la réconciliation*, *Le Genèse des peuples et la réconciliation*, *La Paix des braves*. Comme si les sociologues, historiens et autres spécialistes répondaient à des commandes urgentes. Monsieur B. nourrissait des ambitions :

réconcilier les indépendantistes, qui venaient de perdre leur référendum, avec leurs adversaires fédéralistes. Tout devenait très clair.

Maurice leur fit part de ses quelques connaissances du milieu québécois. Et il sembla leur apprendre bien des choses. Ces gens ne lisaient manifestement pas les journaux de langue française. Peut-être pourrait-il profiter de leur ignorance. Il ne faisait que répéter pourtant ce que tout le monde savait. Il expliqua que la réconciliation devait permettre de faire converger les histoires respectives de chaque peuple de ce pays à partir des moments tragiques vécus par chacun d'eux. Ils avaient l'air impressionné. « Où avait-il lu cela ? », se demanda-t-il, en se surprenant lui-même. Voilà que ses études en lettres lui servaient à quelque chose.

— Comme c'est bien dit, acquiesça la voix de velours. *Piar* croit que nous entrons dans une nouvelle ère grâce à la nouvelle Constitution canadienne qui sera adoptée bientôt et, en dépit des erreurs du passé commises par le Canada à l'égard des réfugiés juifs, nous devrions apprendre à oublier.

— Pour l'oubli, ce ne sera pas difficile, interrompit Sylvain, les jeunes ne savent même pas que le Canada a refusé d'accueillir des réfugiés juifs durant la dernière guerre.

Le vieux conseiller sourit et posa sa main sur le genou de Sylvain, afin de ne pas faire dévier le cours de la conversation.

— L'oubli, mais le pardon aussi, ajouta *Piar*, en anglais.

— Tout à fait, dit le vieux, avant de poursuivre. Nous serions très heureux, *Morris*, si vous pouviez vous joindre à notre équipe.

Le conseiller regardait Monsieur B. en esquissant un léger sourire, comme s'il sollicitait quelques félicitations de la part de son patron pour avoir réussi à cueillir *Morris* dans ses filets.

« Maurice », avait-il eu envie de corriger, non pas *Morris*..., mais il était trop intimidé pour corriger qui que ce soit.

Sylvain avait posé sa tasse sur le plateau, ayant bu son café d'un trait.

La ville paraissait être à la merci de ces gens réunis confortablement tout en haut de cet immeuble. On n'entendait plus du tout le murmure de la population qui s'affairait en bas. Derrière son bureau, Monsieur B. tournait le dos à une grande baie vitrée qui ceinturait la pièce. « Sans doute s'agit-il de la tourelle de l'extrémité sud-est de cet imposant château », pensa Maurice. Il éprouva à ce moment précis le sentiment assez singulier de bander à nouveau dans son pantalon, alors qu'il n'y avait aucune femme dans la pièce. Assis sur une chaise en velours d'une couleur crème au siège un peu dur, il se dit qu'on avait tout prévu, même l'endroit où il s'assiérait, et cela le combla. Il tenta de se concentrer sur le sérieux de la situation dans laquelle il se trouvait afin de détendre son membre. Il bandait de plus belle ! Drôle d'effet que pouvaient avoir sur lui tant de richesse et de pouvoir. Il essaya d'occuper le siège de tout son corps en posant ses coudes sur les bras de la chaise ronde, mais rien n'y fit. Il s'étira alors le dos en s'appuyant fermement sur le dossier, et se dit : « Au diable avec mon érection ! » En baissant à peine la tête, il put voir le fleuve Saint-Laurent au bout d'une longue rue étroite qui s'étirait jusqu'au port de Montréal. N'était-ce pas là qu'il avait débarqué avec ses parents

du fameux *Homeric*? Le quartier de Côte-des-Neiges, la rue Barclay, le petit appartement où il avait vécu avec ses parents, tout cela semblait si loin. Un autre monde. Si sa mère le voyait. «*Pourvu que ça dure*», avait dit madame Buonaparte lors du couronnement de son fils. «*Pourvu que ça dure.*»

Même l'air ici pouvait être respiré sans que l'on fût d'effort. Il entra dans le corps et en ressortait tout naturellement, comme s'il le purifiait en même temps. Maurice entendit un son agréable, tel le ronron d'un minou, puis il se rendit compte qu'il s'agissait du climatiseur et se sourit à lui-même en pensant à cette image de chat qui lui traversa l'esprit. Ici, tout était à portée de la main, accessible, réalisable. Ne pouvait-on pas de si haut embrasser la ville du regard tout en dégustant tranquillement un café?

«On n'a même pas besoin de laver sa vaisselle», se dit-il, pendant qu'un jeune homme, portant des gants blancs et un gilet noir, rapportait gentiment la desserte à roulettes sur laquelle étaient posées les assiettes prévues pour la collation.

—Monsieur Ben Haïm possède une excellente connaissance de l'histoire de notre pays, intervint Sylvain, en prononçant la lettre *H* de son nom correctement. Nous devrions lui accorder tous les moyens à notre disposition pour qu'il puisse utiliser ses talents avec profit, dit-il dans la langue de Shakespeare.

Il reconnut son accent canadien-français lorsqu'il prononça le mot «histoire» en anglais, car il dit «*hist'ory*». Il remarqua que Sylvain gardait nonchalamment la main gauche dans la poche de son pantalon tout en parlant. Bronzé, il ne portait pas de cravate et son col, discrètement ouvert, laissait paraître un collier argenté autour du cou.

«Ce type, pensa-t-il, il est vraiment admirable. Il a réussi à traverser le mur du son, la barrière des langues.» Puis, Maurice demanda, comme si cela avait de l'importance :

— Quelles seront exactement mes fonctions ?

Mais le vieux conseiller interjeta :

— *Morris*, vous nous aiderez avec votre connaissance du Québec et votre maîtrise de l'écriture. Vous écriviez d'excellents articles dans cette revue... Quel était son nom, déjà ?

Il s'habituaît qu'on l'appelât ainsi. Cela lui donnait même l'impression de faire partie de la famille et, en tant que tel, il comprit qu'il avait encore beaucoup à apprendre.

— *Temps Nouveau*, précisa Sylvain. C'était un très bon magazine juif de langue française qui se publiait à Montréal. Il sympathisait avec les indépendantistes, je crois.

— Ah oui, fit Monsieur B., qu'était-il arrivé à son propriétaire ? Je me souviens que nous avions fait l'acquisition de ce magazine et ne pouvions pas trouver un éditeur francophone pour le diriger.

— Mais au moins, nous nous étions débarrassés de son propriétaire, rappela le vieux conseiller, en roucoulant d'un rire satisfait.

— *Yes, that's true*, acquiesça Monsieur B. en souriant. Où êtes-vous né, *Morris* ?, demanda-t-il à brûle-pourpoint, comme s'il se souvenait tout à coup d'une question qu'il aurait dû poser plus tôt. Au Maroc ?

— Non, il est né en Égypte, dit Sylvain, comme s'il s'étonnait que B. l'ignorât. Il est originaire d'Alexandrie.

Maurice fut à peine surpris que Sylvain connût son lieu d'origine.

— Vous savez... la ville de Lawrence Durrell, *Le Quatuor d'Alexandrie*, ajouta-t-il.

— Ah oui, bien sûr, fit Monsieur B., comme s'il avait lu l'œuvre entière de cet écrivain.

Maurice feignit de ne pas prêter attention à cette allusion littéraire. Il n'avait pas lu Durrell. Le passé, l'Égypte, il préférait oublier.

— Ce sont des temps difficiles, soupira Monsieur B., sur un ton philosophique. Nous avons besoin de gens imaginatifs, capables de trouver des moyens innovateurs afin d'affronter le nationalisme qui est toujours présent dans cette province. Il nous faut de nouvelles idées qui nous permettront d'unir ce pays qui a été si bon pour nous. Et c'est maintenant qu'il faut commencer parce que les séparatistes ont subi une cuisante défaite. Et, même s'ils sont revenus au pouvoir à Québec, ils ont quand même eu le temps de digérer leur défaite au référendum. Et ils seront plus souples, plus malléables. *Don't you think so, Sylvain ?*

Il y eut un bref silence, comme si l'on voulait accorder du temps à Maurice pour qu'il réfléchisse, puis Monsieur B. ajouta :

— Nous formerons un *Think Tank*. Sylvain sera notre secrétaire général, si vous acceptez, *Morris*, de servir en tant que directeur général de notre nouveau Conseil de la réconciliation intercommunautaire.

Think Tank. Des cerveaux flottant dans un bocal de formol. Il chassa cette image qui risquait de gâcher son rêve et se laissa transporter par son euphorie.

Sylvain se pencha en se recroisant les jambes. Il tentait d'établir une complicité avec Maurice :

— Vous savez, ils ont la manie de tout exagérer, dit-il

en aparté. Ce n'est pas l'Organisation des Nations unies que nous voulons créer.

— Qu'avez-vous dit Sylvain ? demanda le vieux de son air mielleux et avec son sourire de circonstance.

— Je disais que vous semblez vouloir créer un organisme de la même envergure que les Nations unies, avec des titres comme secrétaire général !

— Oh Sylvain ! s'exclama Monsieur B. *You are such a comedian !*

Il prononça « comédienne », comme s'il tentait d'imiter l'accent des francophones.

Lorsque vint le moment de partir, Sylvain l'accompagna jusqu'à la réception. Il lui tendit une main ferme et, avec un sourire jovial, lui dit :

— Bon, eh bien, Maurice, bienvenue chez Monsieur B. !

« Une simple émission de télévision pouvait-elle avoir autant de pouvoir sur les riches ? », se demandait-il en cherchant son auto dans le parking du « château » de Monsieur B. Il se demandait si les articles qu'il avait soigneusement découpés, photocopiés et envoyés aux bureaux de Monsieur B. avaient bien été reçus par les secrétaires du milliardaire, car cela ne fut même pas mentionné.

Il mit le contact dans sa petite *Arrow* rouge et c'est vers la montagne qu'il voulut accourir pour partager ce qui lui arrivait, l'annoncer en quelque sorte à la nature, comme il l'aurait fait à sa mère. Ce n'était quand même pas possible comment on avait fini par le reconnaître, comment on le choisissait pour réaliser une œuvre importante. Et Sylvain, quel gars sympathique et chaleureux ! Il pensa à l'attitude amicale qu'il eut à son égard, il s'entendrait à merveille avec lui.

Il emprunta la rue de la Montagne. Et il pensa encore à Sylvain. Il gara son auto rapidement dans le stationnement du mont Royal, qui était vide en semaine.

Il se sentait léger et enivré par sa rencontre avec Monsieur B. en se dirigeant vers le Lac aux Castors. Il s'assit sur un banc et s'étira les jambes. Il lui fallait mettre de l'ordre dans ce qu'il était en train de vivre.

Il se rappela ce regard neutre, cet air franc et candide, presque désinvolte qu'arborait Sylvain, malgré le sérieux des échanges. Un bref souvenir avait surgi dans ses pensées durant la rencontre, mais tant de choses se passaient en même temps, et la crainte de perdre le fil de la discussion l'empêcha de se remémorer cette scène où il avait déjà vu Sylvain.

C'était lors d'une réception.

Le banquet avait lieu à l'hôtel Reine-Élisabeth à l'occasion d'une campagne de financement pour soutenir Israël en guerre.

Il se souvenait combien il avait été impressionné par l'appui financier massif qu'on apportait à ce pays qu'il idolâtrait depuis son enfance et par la présence de tous ces riches fumant le cigare.

Il étudiait à l'Université Sir George Williams avant de poursuivre ses études à McGill. Il lui manquait toujours du fric. Combien de petits emplois occasionnels devait-il occuper ? Pompiste, manutentionnaire dans un grand magasin... Il avait été engagé comme serveur à ce banquet, il s'en souvenait maintenant comme si c'était hier. Il se revoyait dans sa veste blanche et en nœud papillon.

Dans la grande salle, les convives discutaient déjà au bar. Il avait reconnu Monsieur B. instantanément, l'ayant vu combien de fois à la télévision.

On éprouvait de l'admiration dans la famille Ben Haïm pour ce bienfaiteur, et il se demandait si c'était par respect pour ses actions que l'on ne prononçait pas son nom, de la même manière que l'on n'énonçait pas le nom de Dieu.

Il l'avait d'abord vu de profil, avec son crâne chauve, son nez d'aigle. Il paraissait moins grand qu'au petit écran et il dégageait un air absent. Mais Maurice était convaincu qu'il voyait tout. Bronzé, il devait revenir de Palm Beach où il passait toujours les grandes fêtes, C'est ce que racontaient les journaux qui suivaient tous ses déplacements. Derrière lui, sur un fond obscur, s'activaient des formes humaines en perpétuel mouvement.

Il revivait la scène du banquet comme dans un rêve, pourquoi l'avait-elle marqué à ce point ?

Les invités, à un moment, s'étaient dirigés vers des tables rondes aux nappes blanches, déjà dressées. Comme si les convives suivaient le cortège d'un enterrement.

Il se rappelait qu'il se sentait prisonnier dans son habit, son col lui serrait le cou.

Il avait servi les convives comme un automate, sans leur sourire, mais de façon efficace. Au menu, de la salade verte et du poisson accompagné de purée en boule.

Quelqu'un s'était mis à annoncer des noms dans un microphone et, lentement, des voix d'hommes répondaient en précisant des montants qui correspondaient à des dons.

Combien d'années s'étaient écoulées depuis ?

Il entendait encore la voix du maître de cérémonie qui répétait au micro les noms des donateurs.

Puis on avait nommé Monsieur B.

—Dix millions de dollars, cria quelqu'un du fond de la salle.

Et il y eut un silence, comme si l'auditoire avait été ébahi par la somme considérable qui venait d'être engagée.

Il se rappelait ce banquet parce que le général au bandeau noir était l'invité d'honneur. Le héros de la guerre des Six Jours. Il avait été contrarié pourtant par sa présence.

Le vieux militaire était manifestement ravagé par la maladie et sa présence paraissait requise pour mousser des dons. Son corps émacié flottait dans son costume gris trop grand et son visage paraissait enduit d'une couche de poussière, comme s'il venait d'être déterré spécialement pour cette occasion, tandis que ses hôtes, eux, exhibaient leur bronzage, de retour sans doute de ces villes balnéaires pour octogénaires fortunés.

«Ils auraient dû laisser le général se reposer en paix», se dit Maurice.

Il éprouvait de l'admiration pour cet ancien militaire qui avait libéré la vieille ville de Jérusalem. Et il eut du mal à le reconnaître dans ce corps décharné. Une grande tristesse l'avait envahi en voyant son allure moribonde.

Pourquoi la mort était-elle si présente à ce banquet ?

Malgré ses yeux livides, le vieux héros arborait un sourire figé à la table d'honneur, comme s'il s'étonnait lui-même qu'il fût encore vivant. Tout le monde semblait attendre qu'il prît la parole.

Il s'était levé à un moment, tout frêle, pour s'approcher du micro. Il se déplaçait lentement, comme un vieillard en pantoufles.

Lorsqu'il avait commencé son discours, il parlait à voix basse. On n'entendait pas la fin de ses phrases.

Ce n'était plus le rythme staccato de ces discours d'autrefois prononcés dans ce fort accent du pays, où les syllabes se détachaient nettement et avec précision.

Le général exprimait son soulagement que la guerre fût officiellement terminée.

Mais de laquelle s'agissait-il au juste ? Et de toute façon, ce n'était toujours qu'une trêve.

Son discours laconique surprit tout le monde.

— On refuse de reconnaître l'existence d'une nation qui vit à nos côtés, avait-il dit. Oui, la paix reste possible, ce peuple vit les mêmes expériences que nous, c'est notre double.

Maurice n'était pas sûr qu'on l'eût compris, car déjà on s'affairait à servir le café, une armée de serviteurs se suivaient en file indienne et il lui fallait se joindre à eux.

Il y eut des applaudissements, se souvenait-il, car on fit l'éloge de Monsieur B. et ce dernier ne prit même pas la peine de se lever. À sa table, il devait bien y avoir au moins une dizaine d'invités qui l'entouraient. Les femmes étaient tirées à quatre épingles, en longues robes noires de soirée, les hommes, en smoking.

Ce fut à cet instant qu'apparut Sylvain. Les journaux anglais avaient beaucoup parlé de lui lors de la guerre des Six Jours.

Maurice avait été ébranlé par cet homme qui prenait fait et cause pour les Israéliens tandis que le monde entier les condamnait et il l'admira instinctivement.

C'était un grand gaillard qui portait, très simplement, un pantalon kaki et une chemise au col ouvert.

On lui avait présenté une plaque en or, sur l'estrade, avant d'annoncer qu'un arbre allait être planté en son nom dans la terre ancestrale, comme le veut la tradition.

Il avait pris d'une main ferme la carafe posée sur la

nappe blanche de la table d'honneur et s'était versé un verre d'eau pendant que l'assistance attendait. Il sourit, avant de remercier l'auditoire en anglais, en ajustant le micro. On reconnaissait aisément son accent québécois. Il faisait partie de ce club de richissimes tout en étant un étranger. Il était visiblement très fier de recevoir cet honneur.

Maurice se rappela sa surprise lorsqu'il l'entendit dire : « Nous vaincrons ! *It means : We shall overcome* », comme s'il avait senti le besoin de répéter ce qu'il venait de dire en français, afin de s'assurer que l'assistance le comprît.

Il se souvenait aussi du léger tumulte au fond de la salle qui suivit. « Jamais, je ne l'oublierai », se dit-il. Des hommes s'exclamaient : « *Well said, Sylvain !* », pendant que d'autres criaient en signe d'approbation : « *Here !, Here !, Here !* » Comme pour dire : « Oui, oui, bravo ! »

Il s'était cru un moment dans une église afro-américaine du sud des États-Unis dont l'assistance avait été exaltée par ce qu'elle venait d'entendre et qu'elle répondait par des cris enthousiastes.

Il eut l'étrange impression que Sylvain venait d'être admis dans une confrérie.

Les convives avaient-ils compris le jeu de mots portant sur « Nous vaincrons ! » ?

C'était, après tout, le slogan du FLQ, le Front de libération du Québec.

Il gardait encore présente dans son esprit la démarche presque militaire de Sylvain lorsque, la tête haute, celui-ci descendit de l'estrade avec cette allure d'homme fier et insoumis, tandis qu'il s'en allait reprendre sa place à la table de Monsieur B.

On devait ensuite servir aux invités cette glace

dégueu, couleur orange, dans ces coupes laides d'une autre époque, et Sylvain s'était tout de suite avancé pour remettre la sienne au milliardaire. Il s'était sans doute aperçu que ce dernier attendait d'être servi.

« Comme il semblait obséquieux en compagnie de Monsieur B. ! », se dit Maurice.

Il avait croisé son regard un bref instant. Mais celui-ci souriait encore, comme si son geste à l'endroit de Monsieur B. était tout à fait naturel et qu'il dut, par simple gentillesse, remettre sa coupe au multimilliardaire.

« Allez ! Qu'est-ce qui m'arrive à penser à toutes ces histoires qui ont eu lieu il y a cent ans ! » Il se releva du banc. « Jonathan m'attend, je vais être en retard », se dit-il. Il devait aller chercher son fils à l'école.

Devant lui, un enfant pleurait très fort. Il avait trébuché en poursuivant une mouette et son père tentait de le consoler.

III

Sylvain

Sylvain choisit toujours le restaurant le midi et même la table, cela rassure Maurice. Il n'a pas besoin de se préoccuper du choix de l'endroit. Il pourrait presque le laisser choisir le menu. Il le regarde marchant devant lui et se dit : « Comme j'aime ce type ! J'ai l'impression de le connaître depuis si longtemps. » Ce dernier a une carrure d'athlète et la démarche de ceux qui soulèvent chaque matin leurs haltères, lourdes de deux tonnes. Cela lui rappelle certains colosses postés à l'entrée des boîtes de nuit qui ont l'air de se balancer en marchant, le pied léger, malgré leur poids.

Sylvain, en plus, est toujours bronzé, on dirait qu'il revient d'une croisière. C'est son allure jeune qui l'impressionne. Avec ses souliers *Hush Puppies* de suède beige, ses cheveux blonds toujours bien peignés, tirés à l'arrière, sa mèche qui parfois lui tombe sur le front et qu'il replace très vite, il a un air nonchalant qui, lui aussi, rassure. Ses yeux d'un vert-bleu lui donnent une allure innocente, presque désarmante. Il n'avait jamais autant remarqué l'effet de son regard que lorsque

Sylvain s'était assis devant son bureau, à l'attendre, avant de sortir.

Maurice est sûr que son adjoint détesterait paraître rebelle. Il ne porte pas de cravate pourtant, mais une chemise couleur crème au col ouvert. En sortant du bureau, il a enfilé son blouson bleu foncé. Il s'habille comme dans les années 1950, avant que les jeunes ne se mettent à bouleverser la société. À ses côtés, Maurice a le sentiment que le monde n'a pas changé. Frais et dispos, Sylvain sent toujours bon. Il fait sa course à pied dans les sentiers de la montagne tous les matins. Il habite à la « Cité », cet édifice moderne surplombant le mont Royal, qui abrite un gymnase complet. Même son odeur dégage une impression de dynamisme. Maurice ne connaît pas cette eau de Cologne discrète qu'on sent seulement en s'approchant de lui.

Au restaurant, Sylvain préfère s'asseoir dans un coin, le dos au mur, une vieille habitude acquise durant ses années de formation, et dont il lui parlera tout à l'heure. Il connaît de bons restos pas chers.

— Je suis un être social, dit-il en s'asseyant, pas socialiste, social ! Manger est un acte si primaire, ça nous rapproche, nous les humains. C'est un acte si essentiel pour se connaître, s'apprivoiser. N'est-ce pas Maurice ?

Et il ne sait trop quoi lui répondre. Comment savoir si ce que dit Sylvain est vrai ? Ça peut bien l'être, comme ça peut bien être une invention, il n'est pas anthropologue. C'est stupide de penser cela, mais il n'a pas osé suggérer un autre endroit, de peur de le contrarier. Et les restaurants sont si nombreux dans cette rue cossue de Montréal où logent les bureaux du Conseil de la réconciliation intercommunautaire, communément appelé le CRI. « J'ai besoin de toutes mes énergies, se persuade Maurice, si je

devais en plus choisir le resto. Aussi bien le suivre. Il me précède toujours de quelques pas. Un pas déterminé.» C'est son adjoint, après tout, qu'il le guide. Pourquoi encombrer son cerveau de choses inutiles ? Donc, tous les midis ou presque, en sortant du bureau, il le suit. Ils travaillent ensemble depuis combien de temps déjà ? Il a l'impression qu'il a toujours été à ses côtés, ce gars. « Tu n'es pas un peu impatient ? », lui demanda Sylvain, en sortant du bureau, le premier jour.

Maurice appuyait plusieurs fois sur le bouton pour appeler l'ascenseur. Ils allaient déjeuner et il avait une faim de loup. C'était une blague, mais sa remarque l'agaça tout au long du repas.

Sylvain tient toujours un morceau de pain pour y étendre du beurre, geste qu'il fait régulièrement à table, et Maurice remarque qu'il lui manque deux doigts à la main gauche. En voyant son regard et, sans aucune gêne, Sylvain lui lance :

— C'est plus facile pour faire le doigt d'honneur !

Mais il ajoute, sur le ton de la confidence :

— C'était un accident. Tu sais comment c'est, lorsqu'on est gamin.

Maurice observe son adjoint, séduit par cette complicité que celui-ci veut établir avec lui. Il n'a pas connu cela avec un gars de son âge ; il n'a pas eu de frère.

En regardant le menu, Sylvain lui parle d'abord de Washington.

— Belle ville, dit-il, en réprimant un éternuement.

Il sort un kleenex, se mouche :

— ...Ah mes allergies !

Il commande un *souvlaki* et Maurice, un club sandwich :

— Sans bacon, précise ce dernier à la jeune serveuse.

Sylvain raconte qu'il a séjourné pendant deux ans dans la capitale américaine et suivi des cours dans divers instituts, dont l'*American Public Affairs Center*, le fameux APAC, le puissant lobby des Juifs américains.

Dans les journaux, il est question d'un voyage de professeurs au Proche-Orient et cela préoccupe Sylvain.

— Tu ne trouves pas que la Libye semble attirer nos intellectuels, ces temps-ci ? dit-il sur un ton mi-blagueur, mi-sérieux. Un prof de McGill revient justement d'un colloque tenu à cet endroit. Tu connais, ce Heinman ?

— ...

— Tu sais, Maurice, tout le monde pense que la cueillette de renseignements, c'est une affaire de James Bond, avec des gadgets et des micros installés partout. En fait, il s'agit seulement de lire les journaux et de classer les informations de façon efficace, c'est tout. Ce n'est pas plus compliqué ni mystérieux que ça. Une question de classement et de mémoire.

— ...

— Bientôt, poursuit-il, avec les ordinateurs, tout ça va se perfectionner et on y aura tous accès. Il n'y a que les dictateurs qui contrôlent l'information, et ça finit toujours par leur jouer des tours. Nous, notre *job* sera de la classer...

— La réconciliation, c'est un beau projet, n'est-ce pas ? s'aventure enfin Maurice. Qui est Heinman ?

— Il a fait partie du voyage des intellos. Les médias en parlent, ce matin.

Ce qu'il lui apprend l'excite. Il pense à ces romans d'espionnage à la couverture jaune qu'il lisait, adolescent, lorsqu'il s'ennuyait dans cette chambre d'hôtel louée à Paris par ses parents, alors qu'ils étaient des réfugiés juifs d'Égypte.

Une jeune fille blonde, en tablier bleu, tenant d'une main l'assiette de *souvlaki* et de l'autre, le club sandwich sans bacon, vint déposer leur commande.

— Est-ce qu'on prend finalement du vin ? demande Sylvain.

— ...

— Dans la communauté juive, on s'en fait toujours trop avec le moindre des problèmes, tu sais. Que veux-tu ? C'est ça les Juifs de la diaspora. Lorsque tu auras l'occasion de visiter Israël, tu verras la différence. Ici, il faut tout le temps les rassurer, c'est ça notre *job*. Albert Memmi l'a bien dit : la libération du Juif, ça passe par Israël.

— Et Monsieur B., connaît-il Memmi ?

— Penses-tu ! Il ne lit jamais le français. On peut lui faire accroire n'importe quoi sur le Québec, Maurice !

— Vraiment ?

— Il s'agit de gagner sa confiance. Ceux qui parlent français dans son entourage sont rarissimes. Et puis, les Sépharades, on craint qu'ils s'allient aux indépendantistes, on ne les laisse pas trop s'approcher du pouvoir politique.

— Mais je suis...

— Oh toi, c'est pas pareil. Disons qu'ils ont beaucoup aimé cette émission que tu as animée.

Maurice s'aventure à l'interroger se rappelant la soirée du banquet où Sylvain avait été honoré :

— Comment as-tu connu Monsieur B. ?

— Ah ! C'est une vieille histoire. J'étais fasciné par Israël, comme bien des Québécois, je l'ai rencontré, je crois, au consulat israélien. Il était déjà un leader au sein des mouvements de jeunesse juive et nous avions sympathisé tout de suite. Lorsque la guerre a éclaté, en

1967, il m'a embarqué avec lui, il était l'organisateur du voyage des volontaires de Montréal.

—Mais tu n'es pas juif, ils acceptaient des non-juifs comme volontaires ? demande Maurice pendant que la serveuse leur apportait un carafon de vin rouge.

Il pense à l'expression « non-juif » qu'il vient d'employer en posant la question. « Pouvait-on identifier quelqu'un par une négation ? »

—Bien sûr, aucun problème, lui répond-il, l'air désinvolte en étendant—encore—du beurre sur sa tranche de pain. Je n'étais pas le seul Québécois, d'ailleurs, à aller donner un coup de main aux Israéliens en 67. On était quelques centaines.

Mais il revenait à Monsieur B. :

—C'est un type sous contrôle, *Piar*, pas du tout comme le monde ordinaire, il ne perd jamais les pédales comme ceux qui voient des terroristes partout. Qu'est-ce que tu veux... On a une de ces capacités de tourner tout au tragique dans cette communauté, parfois il faut leur mettre les freins.

« Comme c'est étonnant de l'entendre dire *on*, se dit Maurice. Il a l'air d'en faire partie. »

—Mais la communauté juive t'a déjà honoré. Je me souviens d'un banquet qui a eu lieu à l'occasion de la visite, à Montréal, du héros de la guerre des Six Jours, il y a plusieurs années.

—Tiens, tiens, tiens, tu as une mémoire d'éléphant, mon cher. Tu faisais un reportage pour la revue *Temps Nouveau*, exact ? Tu étais pigiste, je pense.

Maurice sent l'air du climatiseur dans son cou. Commence-t-il à transpirer ? « Faudrait que je surveille les cure-dents qu'ils mettent dans ces clubs sandwiches. Ce n'est pas le moment de les avaler en plein milieu

d'une conversation d'agents secrets», se dit-il, en scrutant les trois petites tranches de pain grillé qu'il s'apprête à porter à sa bouche.

— Pourquoi avais-tu employé le slogan du FLQ dans ton discours ? Tu avais dit : « Nous vaincrons ! » Je me souviens très bien. Pourquoi ?

Il sent son insistance et se demande comment la modérer, mais c'est trop tard. Il est toujours si impulsif, il lui faudra apprendre à être plus diplomate.

— Tu sais, ça doit faire des années cette histoire ! Comment veux-tu que je me souviennne de ce que j'avais dit ? C'était encore une fois la guerre, j'y étais retourné donner un coup de main. Et on avait tout simplement tenu à reconnaître mon engagement, comme on l'aurait fait pour n'importe qui. Mais comment ça se fait que tu te souviennes de tout ça ? Tu notes tout, ma parole ! Es-tu en train d'enregistrer notre conversation ? demande-t-il, pince-sans-rire.

— ...

— Sans doute que j'avais employé un slogan de ces années-là. C'était notre époque. *We shall overcome* et tout le bazar. Tu as dû connaître ça, on doit avoir le même âge. Je voulais sans doute faire une blague. Faut pas prendre la vie trop au sérieux, même dans les moments tragiques. Tu n'as pas trouvé ça drôle ?

Sylvain prend une gorgée de vin rouge et, en déposant son verre, imitant l'accent judéo-arabe, change de ton :

— Alors Maurice, pratiques-tu un sport quelconque ? Il faut se garder en forme quand on approche de la quarantaine. Moi, je joue au squash deux fois par semaine, et au tennis, en été. Et toi ?

— Je fais un peu de natation, je ne suis pas du genre sportif, avoue timidement Maurice.

—Plutôt intello. Tout est concentré dans la tête, hein ? Ce n'est pas bon ça. Tu devrais faire un peu d'activité physique les week-ends, avec ta femme. Tu es marié, je crois.

Sylvain remettait—encore—du beurre sur sa tranche de pain, puis :

—Ça fait oublier les tracas.

Il aime la façon de parler de son adjoint, modeste aussi et sans accent, une façon neutre qui n'est pas tout à fait parisienne ni tout à fait canadienne. Il lui demande s'il est croyant.

—Tu sais la religion, moi... Les curés nous ont tellement fait baver avec leurs interdits, qu'on ne veut plus rien savoir. Moi, j'ai tiré la ligne. Fini, pour moi, ces affaires-là.

—Mais Paquin, c'est peut-être juif. Peut-être que tu as eu des ancêtres juifs, lui dit Maurice, à brûle-pourpoint.

Sa solidarité avec les Juifs l'a toujours fasciné. Si Sylvain savait qu'il suivait ses actions dans les journaux depuis une quinzaine d'années. Il se rappelle lui avoir posé la même question, à l'époque de la guerre des Six Jours, dans cette réunion d'étudiants de la rue Van Horne alors qu'il s'en allait séjourner en Israël avec cette femme qui l'accompagnait. S'en souvient-il ? Mais Sylvain poursuivait :

—Ah, la famille, la généalogie, moi je vis au présent, ça ne m'intéresse pas ces choses-là... Mais il paraît qu'il y a des Juifs en France qui s'appellent Paquin, imagine-toi. Ça viendrait du mot *Pessah*, la Pâque juive, il y en aurait quelques-uns en Lorraine. C'est un vieux curé qui m'a raconté ça.

Et il pouffa de rire.

— Les Paquin viennent de Deschambault, une municipalité située entre Portneuf et Québec. Mais le plus drôle, c'est que du côté de ma mère, ce sont des Harel. Et le chef du Mossad, jusqu'à récemment, s'appelait Harel. Il a écrit un livre d'ailleurs, je te le prêterai si tu veux. C'est lui qui a organisé l'enlèvement d'Eichmann.

— Il y a aussi une députée qui porte ce nom..., mais je pense qu'elle sympathise plutôt avec la cause palestinienne, tenta de lui révéler Maurice.

— Mais il y en a qui ignorent leurs origines. Que veux-tu ?

— Elle serait d'origine juive ?

— Tout est possible, mon cher, tout !... À propos de Monsieur B., il pense que tu es une vedette locale. Tu lui as permis de dénoncer les sympathies fascistes de certaines personnalités proches du gouvernement et ça, il ne l'oubliera pas. Ton émission lui a été très utile.

— Oui, c'est ce que j'ai cru comprendre...

— Et comme cette télévision est le réseau d'État, ça l'a impressionné. Il faut dire qu'ils n'écoutent jamais la télévision francophone dans ces milieux, sauf lorsque ça les touche, et encore !

«Au moins, les frites sont croustillantes», se dit Maurice, en cherchant le sel. Il avait fini son sandwich au poulet qui était plutôt froid.

— Tout leur passe sous le nez, enchaîna Sylvain, en finissant son deuxième *souvlaki*. Si ce n'était des francophones comme nous, qui sommes à leur emploi, ils ne sauraient rien de ce qui se passe au Québec.

— Mais, moi je n'ai pas fait exprès, répondit Maurice. C'était un pur hasard, je faisais mon travail de journaliste et l'invité ne m'avait pas prévenu...

Il eut le sentiment de jouer le rôle du jardinier simplet devenu président des États-Unis, incarné par Peter Sellers, dans *Bienvenue Mister Chance*.

—Qu'est-ce que tu as dit? s'esclaffa-t-il. Tu ne faisais pas exprès! Cela importe si peu, ce qui compte, c'est que ça a servi de leçon aux sympathisants nazis susceptibles de noyauter le gouvernement.

Sylvain se servit de son verre d'eau et s'essuya les lèvres avec sa serviette en papier.

—Tu crois vraiment qu'il existe des nazis au Québec? demanda Maurice.

—Tu sais, l'important c'est qu'on sache qu'on est là et qu'on les surveille.

—Mais lorsque tu dis que ces richards ne savent rien de ce qui se passe au Québec, tu rigoles sûrement, des gens aussi puissants... Dis-moi, franchement, tu exagères ou tu fais des blagues?

—Jamais de la vie! Disons que l'on sait au moins une chose: le Québec est reconnu comme étant la porte d'entrée au Canada pour toute forme de groupes subversifs. En général, on s'en fout du Québec, tant que ça ne grouille pas trop. Mais n'empêche, Monsieur B. a de l'estime pour toi à cause de ce que tu as fait. Pour une fois, grâce à ton émission, ce n'était pas Simon Wiesenthal, le chasseur de criminels de guerre nazis, qui en débusquait un. Et ça a rehaussé le prestige de Monsieur B. dans la communauté juive, quoiqu'il ne l'avouera jamais. Puis, les bureaucrates incompetents à Ottawa, il faut les dénoncer, ils laissent entrer n'importe qui au Canada.

—Mais qui lui a parlé de mon émission? Je ne comprends vraiment rien à tout ce que tu me racontes. Tu me fais marcher. Si ce monde-là est si mal informé,

comment est-ce qu'on a pris connaissance de mon émission diffusée en direct ? Personne n'écoute la télévision éducative.

— Tu joues au naïf, Maurice ? On a des gens qui surveillent tous les médias, nuit et jour. On passe tout au peigne fin.

— Mais c'est de la surveillance ! Toi, que penses-tu de cela, c'est un peu exagéré, non ?

— Exagéré ? Après ce que les Juifs ont vécu ?

— Mais, moi, je ne viens pas du même monde, parfois j'ai l'impression...

Il ne termina pas sa phrase. « Il doit y avoir eu méprise sur ma personne », avait-il envie d'ajouter, mais Sylvain poursuivit :

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Si ça leur fait plaisir de t'engager comme directeur du CRI et que ça calme leurs angoisses... ce n'est peut-être pas si mauvais.

— Leurs angoisses vis-à-vis de quoi ? De qui ?

— Le Québec, mon cher, le Québec.

— Mais pourquoi le Québec les angoisserait-il autant ?

— Quand on a comme source de référence Mordecai Richler... Il reste que Monsieur B. sait tout ce qui se passe dans la communauté juive et il te réserve d'ailleurs une surprise, on a envoyé un communiqué à la presse, à la suite de ta nomination. C'est très élogieux à ton égard.

— Ah bon ! C'est pour ça que vous m'aviez demandé une photo ?

— Oui, mais tu verras, les journalistes ont beaucoup d'estime pour Monsieur B. Il faut reconnaître que *Piar* a le sens du *PR*, sans jeu de mots, des *Public Relations*.

Même s'il n'en a pas besoin. Son idée de la réconciliation, ce n'est pas seulement pour le Québec, tu sais. Il finance d'autres projets de par le monde : Israéliens et Palestiniens, Sikhs et Indiens, Grecs et Turcs à Chypre. Certains le trouvent idéaliste, d'autres en sont déroutés. Mais en tant qu'homme d'affaires, il sait que la réconciliation c'est aussi une question de négociation. Et il ne négocie qu'en position de force.

La serveuse versait du café dans les tasses. Maurice fixa la sienne, ne se souvenant pas d'en avoir commandé. Cela ressemblait à la situation dans laquelle il se trouvait. L'avait-il choisie ? Son attirance pour Monsieur B. lui avait-elle joué un tour ?

— Il sait faire des alliances, expliquait Sylvain, le cure-dents au bord des lèvres. Il serait même prêt à financer la construction de la Grande Mosquée de Montréal. Mais Israël, évidemment, demeure sa grande priorité. Si l'on parvenait à éradiquer le terrorisme, on réglerait le cas des gauchistes une bonne fois pour toutes.

— Et toi, qu'est-ce que tu penses des idées de Monsieur B. ?

— Ça ne fait pas de tort, son idée du pardon. La communauté juive en a un peu besoin, mais ça ne risque jamais de virer comme chez les chrétiens. Faudrait pas en tout cas. Tu sais, l'histoire de tendre l'autre joue. Si ça arrivait, ce serait la fin du peuple juif. C'est ce que les catholiques ont du mal à comprendre.

— Oui, mais son idée de la réconciliation...

— Chacun son dada, il y en a qui veulent sauver les œuvres d'art de l'humanité, lui, c'est la réconciliation, que veux-tu ?

« Il manifeste une telle résignation lorsqu'il appuie

les idées de son patron», pense Maurice. Tout compte fait, il aime ce type. «Il est bien courageux de s'associer à nous, alors qu'on nous accuse de foutre cette merde au Proche-Orient», se dit-il, avec un élan de tendresse fraternelle à l'endroit de son adjoint.

Mais une fois dans la rue, le doute s'empare de lui. «Comment sait-il que je suis marié ? Bof, ce n'est quand même pas un secret. » L'avait-il précisé dans son CV ? Il dénoue sa cravate :

— Ouf ! Il faisait chaud, dans ce restaurant.

— Vraiment, Maurice ? L'air climatisé fonctionnait pourtant à plein rendement !

Il l'observe marchant toujours devant.

« Comme il est sûr de lui, se dit-il. Il exerce tout un pouvoir sur ce multimilliardaire, s'en rend-il compte ? Il filtre toute l'information. Tout ce qui se passe au Québec, Monsieur B. l'apprend par lui. Que lui a-t-il dit à son sujet ? »

Au bureau, Sylvain parle souvent à voix basse au téléphone, se rappelle-t-il. Peut-être le fait-il exprès pour ne pas le déranger, car il est toujours serviable avec tout le monde. Il prend même certaines initiatives et ne lui en parle que plus tard, mais cela va de soi. Qu'a-t-il à s'inquiéter ? Il réagit comme un colonisé, un Juif de la diaspora, un Juif « diasporique », ça rime avec panique.

Et puis, s'il veut frayer avec le monde des puissants, il faut qu'il s'habitue. C'est ainsi que cela se passe dans les officines du pouvoir. Comme ces intrigues dans les pièces de Shakespeare qu'il lisait à l'école. Autrement, aussi bien démissionner tout de suite. Mais où irait-il ? Il lui était impossible de retourner à la télévision éducative. On avait détesté la controverse déclenchée par son émission. Il fallait ménager les susceptibilités des

«communautés culturelles». Le gouvernement aussi visait la réconciliation, à sa manière. On n'était plus dans les années 1970.

Sylvain le savait-il que l'on n'allait pas renouveler son contrat à la télévision ?

Il faisait beau rue Vendôme, à Westmount. Les antiquaires avaient installé de vieux meubles précieux sur le trottoir. Il y eut un court silence pendant que tous les deux marchaient en direction des bureaux du CRI. Maurice était encore absorbé par leur conversation. À un moment, durant le repas, Sylvain évoquait les enfants déplacés durant la guerre et sa rencontre avec une dame juive, engagée auprès des réfugiés, qui avait elle-même été placée dans un camp. Elle se dévouait à leur cause et dénonçait les autorités canadiennes qui n'ouvraient pas suffisamment les frontières du Canada.

«Ils ont une telle capacité d'adaptation qui est incroyable, avait dit Sylvain. Après ce qu'ils ont vécu, rien ne les empêche de s'adapter aux conditions les plus difficiles. Et cette détermination qui les anime de ne plus permettre aux pays riches de fermer leurs portes aux réfugiés...»

«Bon d'accord, mais jusqu'où ira cette ouverture ? Qu'est-ce qui se passera lorsque les Chiïtes viendront ? Hein ? », lui avait demandé Maurice, avec insistance.

L'islam, les pays arabes, cela évoquait aussi de douloureux souvenirs parfois. D'immenses haut-parleurs, installés sur les toits d'automobiles, crachaient des insultes aux Juifs, les traitaient d'espions et de traîtres. Les voix stridentes en langue arabe le suivaient jusque dans son sommeil, car les voitures sillonnaient les rues de son enfance. C'était loin tout ça, mais ça remontait dans sa mémoire. Et si cela se reproduisait ici ?

« Maurice, tu dramatises, avait-il poursuivi, en déposant sa tasse de café, les Chiïtes on les enverra chier ! C'est tout. »

Il tournait tout à la blague quand il manquait d'arguments.

Tandis qu'ils s'approchaient de cet immeuble moderne aux grandes vitres où logeaient les bureaux du CRI, Sylvain avait brisé le silence :

— Tu nous écriras un livre..., tu as l'air d'être un intellectuel. Au moins, pour ça, Monsieur B. ne s'est pas trompé. Et ils rêvent tous à ça les intellos : écrire des livres, dit-il, l'air taquin.

« Oui ! Oui !, rêvassa Maurice. J'engagerais des assistants de recherche, j'en aurais une armée et je les remercierais tous dans des notes en bas de page. J'en écrirais un aussi de 5 000 pages, un grand livre et ils en feront même des publications dérivées en petit format, pour les fervents des collections condensées. »

Mais lorsqu'ils furent arrivés devant l'entrée de l'immeuble, il se posa une question fondamentale : « Sylvain, allait-il le laisser passer en premier ? » Après tout, c'était lui le directeur.

Son adjoint le précéda et tint gentiment la porte ouverte, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Mais Ben Haïm, ce n'est pas québécois, faudrait que je change de nom si je veux écrire. Qu'en penses-tu ?, enchaîna Maurice dans l'ascenseur, en espérant vaguement que son adjoint n'avait pas ce don d'intercepter ses idées. Je veux dire pour avoir l'air d'un écrivain d'ici...

— Non, ça fait plutôt arabe, mais peut-être bien que ça *pognerait* !

— Un nom arabe m'attirerait plus de lecteurs ?

— Il y a des chances ! Chez nous, au Québec, on aime tellement les perdants. On s'identifie aux faibles, depuis la Conquête.

Et Maurice pensa à *Alexandre Chenevert*, le roman de Gabrielle Roy. Cette grande dame de la littérature y décrivait la condition des réfugiés juifs qui tentaient de s'établir en Palestine et se retrouvaient entassés dans des camps, prisonniers des Anglais. C'étaient eux à l'époque les faibles, les Palestiniens. Tous les pays du monde leur avaient fermé leurs portes. Et la romancière prenait leur parti.

Maurice crut l'entendre dire qu'il aimait les écrivains. Il lisait Robert Ludlum, lui avoua-t-il. Et cela le rassura.

Mais comment Sylvain savait-il qu'il aimait écrire, que c'était en quelque sorte son rêve secret ? Il y avait de quoi admirer la perspicacité de cet homme. Il se souvenait d'avoir lu un article qui décrivait Sylvain comme une espèce de Lawrence d'Arabie québécois, fasciné par les kibboutz et les Juifs d'Israël. Il pensa à ses lectures d'adolescent et au capitaine Charles Wingate, ce militaire anglais en rébellion contre les siens, qui s'était dévoué à former les combattants juifs et à organiser leurs services de renseignements, en dépit des réticences de ses supérieurs. Par son attitude, Sylvain lui rappelait son adolescence. Comme il s'identifiait aux Israéliens à cette époque ! Il portait une chemise militaire beige et se prenait pour Paul Newman luttant contre les Britanniques dans *Exodus*.

La porte de l'ascenseur s'ouvrait sur l'étage :

— Il paraît, Sylvain, que tu connais plusieurs langues. As-tu suivi des cours d'hébreu ?

— Je suis allé à l'école juive !

— À l'école juive ? Tu n'es pas juif...

Mais ils étaient entrés dans le bureau.

« Il a un esprit tellement pragmatique, pensa Maurice. Il se moque toujours gentiment des révolutionnaires, des idéalistes, de ceux qui sont gauchistes ou intellectuels. Pourquoi, en effet, couper les cheveux en quatre ? Le monde est assez compliqué comme ça. C'est un ami, un frère, et, moi, je passe mon temps à l'épier. Je suis un vrai voyeur, c'est moi l'agent double », se dit-il, avec un sentiment de culpabilité.

« Il ne faut pas prendre les choses trop au sérieux », l'avait-il averti durant le repas, pour une deuxième fois. « Il ne faut pas dramatiser comme le font les intellectuels. »

Mais il ne lui fit pas le reproche que certains lui adressaient quant au fait qu'il mangeait trop vite aux repas. Maurice se surprit même à se trouver devant son assiette vide sans que cela ait attiré le moindre commentaire.

« Et puis Monsieur B. a confiance en toi. Il a fait un bon choix. Je le lui ai dit », ajouta-t-il, en se mouchant.

Maurice se demanda comment cet homme s'y prenait pour être admis au sein de ce groupe qu'on disait le plus exclusif de la terre à cause de son « élection », ce peuple auquel lui-même appartenait, mais qu'il sentait parfois comme n'étant pas tout à fait le sien. Comment ce Sylvain Paquin réussissait-il à se mouvoir en son sein ? Il essayait, lui, de s'intégrer à ce pays et il ne parvenait pas toujours à être accepté parmi les Québécois. Toujours ce sacré accent étranger qui le trahissait. Devenir français, cela non plus ne s'avéra pas possible. Sylvain avait fait sa place dans cette communauté qu'on qualifiait de fermée. Et il

s'associait corps et âme au peuple juif et à l'État d'Israël. N'était-ce pas assez étrange, tandis que lui, il se sentait incroyablement d'ailleurs ?

— Comment parviens-tu à distinguer toutes ces organisations qui me représentent ? lui demanda même Maurice. Le Mouvement pour combattre le racisme et l'antisémitisme, l'Association des bons d'épargne de Sion, les Fils de l'Alliance et maintenant le CRI, sans compter tant d'autres...

Et il se rendit compte immédiatement de l'absurdité de sa question. Ces multiples organismes juifs le représentaient-ils lui tout seul ? Bien sûr que non, mais bien sûr que oui !

— Tu sais bien Maurice, lui répondit Sylvain, dès que deux Juifs se rencontrent, ils forment trois partis politiques !

Il aurait tant souhaité pouvoir tout tourner à la blague sans questionner, lui aussi. D'où cela lui venait-il de se tourmenter pour comprendre ? Peut-être fallait-il donner raison à Sylvain, il se posait trop de questions.

« Pouvait-on se libérer d'une servitude sans nuire à quiconque ? », pensait-il encore. Toujours à se compliquer la vie.

À trop penser, cela empêche d'agir. Quel était ce grand esprit qui affirma cela déjà ?

Le profil de Monsieur B., aperçu la première fois, au banquet, lui vint à l'esprit pendant une fraction de seconde. Son nez d'aigle, le crâne chauve. Dans cette semi-obscurité et sur cette ombre, des formes humaines s'efforçaient de construire et de reconstruire dans un mouvement perpétuel. Et si la réconciliation n'était que pure illusion ? Sûrement que Monsieur B. l'avait choisi, lui, Maurice Ben Haïm, pour réaliser cette mission. Il

fallait qu'il lui soit fidèle. Mais les frères ennemis pouvaient-ils oublier les meurtrissures ?

— Tu as l'air souvent absent, Maurice, lui avait dit Sylvain pendant le repas. Tu te fais trop de soucis, ton front se dégarnit à vue d'œil. Cesse de vouloir à tout prix sauver le monde !

« Mais c'est mon travail, eut-il eu envie de répondre. Je le fais aussi naturellement qu'une fourmi dans une fourmilière. Ce n'est pas un hasard si l'on m'a choisi, le travail c'est dans ma nature, dans mes gènes. »

Une fois qu'ils furent arrivés à la réception du CRI, Maurice referma soigneusement la porte derrière lui. Il ne voulait surtout pas déranger sa secrétaire qui parlait au téléphone. Elle avait un de ces tempéraments explosifs, celle-là ! Il s'assit à son bureau derrière sa *Remington* électrique, mi-grisé, mi-étourdi par toutes les révélations de son adjoint. Il vit son courrier déposé devant lui et une invitation d'un certain monsieur Zemane. On le sollicitait, il occupait un poste important. Cela l'excita et l'angoissa tout à la fois. Il eut le sentiment de revivre en accéléré sa conversation de tout à l'heure avec Sylvain sans qu'il pût arrêter le flot de ses pensées. Tout allait si vite dans sa tête. Il se tourna vers la montagne et vit les érables qui emplissaient le centre de l'horizon. Leur feuillage était d'un vert-bleu tendre et chaud. Il lui fallait se reposer.

IV

Monsieur Zemane

Il se sentit faire œuvre utile en s'apprêtant à entrer avec sa petite auto rouge par la porte étroite du garage de l'imposant édifice. Construit à flanc de colline, l'immeuble moderne surplombait la ville. Sur la façade grise, une grande plaque indiquait en lettres dorées «Movement to Combat Racism and Anti-Semitism—Mouvement pour combattre le racisme et l'antisémitisme». C'était l'été des Indiens et il faisait chaud.

Parvenu à la hauteur du mécanisme ouvrant la porte du garage, il descendit la vitre de sa voiture et appuya sur un bouton.

— *Yes*, dit une voix sèche.

— ...

— Avez-vous une pièce d'identité? demanda-t-elle en anglais.

Il chercha son portefeuille tout en tentant de vérifier si une caméra dissimulée surveillait l'accès de cet édifice, car il ne vit rien d'autre que du béton. Mais la

voix aiguë qui traversait la grille minuscule voulait aussi savoir s'il avait un rendez-vous.

Maurice tendit son permis de conduire.

— Maurice... Voyons voir. Ben Haïm... Oui, j'ai bien votre nom sur ma liste. Pas de problème. Entrez !

La porte du garage se hissa avec un grand bruit métallique.

Huit heures et demie du matin et il se sentait en pleine forme.

La réunion allait commencer au rez-de-chaussée et se poursuivre ensuite au sous-sol où logeait le service de documentation de cet important organisme, aussi connu par son acronyme, le MCRA. Il avait été invité à titre de directeur du CRI par monsieur Ein Zemane, le documentaliste en chef de cette organisation. Ce dernier avait été chargé par Monsieur B. de mettre ses connaissances à contribution dans le grand projet de réconciliation nationale et il souhaitait réviser les livres d'histoires afin de s'assurer que chaque communauté ethnoculturelle y serait bien représentée. Réputé pour sa collection d'ouvrages datant d'avant la Conquête de la colonie par les Britanniques, le centre de documentation du MCRA faisait l'envie des chercheurs.

Maurice gara sa voiture, remonta la vitre et tira vers lui le frein à main. Il descendit et ferma la portière. Tout résonnait dans ce sous-sol, il entendait l'écho de ses pas tandis qu'il se dirigeait vers l'ascenseur. Mais, de bonne humeur, il se souriait, se racontant des blagues à lui-même : « Il valait mieux ne pas penser très fort, on enregistrerait tout dans cet immeuble et on le conservait pour l'éternité. » Il rit aussi en s'exerçant à rire en public. Il ne fallait pas qu'on le remarque en train de faire ces grimaces, on le prendrait pour un dingue,

et pour sa première réunion officielle, il ne ferait pas bonne impression.

Les invités étaient déjà arrivés ; on sentait dans l'ascenseur des odeurs de parfums et d'eau de Cologne dès que la porte s'ouvrait.

Il avait reçu un *briefing* en règle de Sylvain. C'était un de ces nouveaux mots qu'il devait assimiler dans son vocabulaire depuis qu'il occupait ses nouvelles fonctions.

— Tu sais comment sont les politiciens, Maurice, le prévint-il. Une fois au pouvoir, ils trouvent les moyens pour y rester.

Il lui avait expliqué que des rumeurs voulant que le Parti nationaliste au pouvoir à Québec confère à la communauté juive le statut particulier de premier groupe non autochtone à s'établir au Bas-Canada circulaient dans le milieu. Mais cela, précisa-t-il, suscitait la jalousie des autres communautés qui tentaient un travail de lobby agressif en engageant à leur tour des historiens afin de contester ce privilège.

— Tout le monde veut être au rendez-vous afin d'être inscrit dans ce Grand Livre d'Histoire, expliqua Sylvain. C'est la dernière invention de ce gouvernement qui cherche à tout prix à se faire du *capital politique* et tout le monde embarque. Je te le jure, c'est à ne rien comprendre !... Des opportunistes, il y en a partout lorsqu'il s'agit d'être près du pouvoir, ajouta-t-il. Vu tes compétences, Monsieur B. souhaite que tu fasses partie de ce groupe de réflexion. Cela pourra être utile pour la revue du CRI que nous publierons sous ta direction.

— Mais c'est quand même assez étrange, lui dit Maurice avec son scepticisme habituel. Sous les Libéraux, on se foutait royalement de l'histoire du

Québec, non ? Et puis, on se méfiait de ce parti indépendantiste..., mais voilà qu'aujourd'hui, on le courtise.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? lui répondit Sylvain avec lassitude. Vas-y, tu t'amuseras, moi, ce genre de choses, ce n'est pas tout à fait ma tasse de thé.

« Tasse de thé » ! Toujours moqueur, ce Sylvain.

L'ascenseur déposait les invités dans un hall sombre au bout duquel une longue table rectangulaire avait été installée dans une salle qui abritait plusieurs rangées de bibliothèques.

Maurice remarqua les visages épanouis et l'allure enthousiaste des jeunes représentants-chercheurs des autres communautés, heureux d'avoir été choisis pour assister à cette réunion. « Il y a foule », pensa-t-il. Chaque grande communauté culturelle du Québec était représentée par une délégation de plusieurs personnes.

Les Juifs paraissaient compter sur monsieur Zemane, qui manifestement se réjouissait de former une délégation à lui tout seul. Il se frottait les mains en recevant les invités et ne tarissait pas d'éloges à l'endroit de Maurice en lui souhaitant la bienvenue.

— Nous sommes si privilégiés de vous recevoir parmi nous, monsieur Ben Haïm. Permettez-moi de vous introduire à nos distingués invités, proposa-t-il sur un ton ampoulé.

« Aurait-on imaginé qu'autant de monde eût soudainement le désir de faire partie de l'histoire du Québec ? », se demanda Maurice en cherchant un prétexte pour faire connaissance avec les invités.

Mais, heureusement, le documentaliste qui sembla l'avoir oublié, vint à lui et se chargea des présentations. « De l'eau ! De l'eau ! », se dit Maurice, qui eut

immédiatement soif, étant peu habitué à ces aménités. Il chercha une carafe et ne vit que la cafetière sur la grande table couverte d'une nappe de papier blanc. « Ah non ! Pas d'autre café, se dit-il encore, je mourrai d'insomnie. »

Maurice avait reçu un appel d'un haut fonctionnaire du ministère des Communautés ethniques l'informant que les deux paliers de gouvernement—fédéral et provincial—étaient parvenus à un accord afin d'inviter au Québec, à l'occasion d'un bi ou tricentenaire—il ne s'en souvenait plus—, un des deux grands rabbins d'Israël et de lui faire visiter le Musée du patrimoine où allaient être exposées les robes de tous les papes de l'histoire. Il avait donc hâte de rencontrer ces représentants du gouvernement qui se montraient si soucieux d'enrichir les connaissances d'un des chefs spirituels des Israéliens en matière de tenues vestimentaires de la papauté.

Les représentants gouvernementaux étaient tous deux arrivés spécialement de la ville de Québec.

Le fonctionnaire du gouvernement québécois s'appelait François Langlais, son vis-à-vis fédéral, William French. Ce fut une drôle de coïncidence, mais personne ne s'en aperçut. Les deux discutaient ferme en se servant du café offert à l'entrée et ils étaient complètement indifférents à la présence des participants, comme si leurs préoccupations ne concernaient personne d'autre qu'eux. Même l'autoroute qu'il fallait emprunter depuis Québec semblait être objet de discorde. Monsieur Langlais avait un sourire ironique.

—Ça doit être nos pancartes unilingues françaises

qui vous déroutent, disait-il à son collègue du gouvernement fédéral en portant sa tasse à ses lèvres.

Ils donnaient l'impression de voyager souvent ensemble et de discuter entre eux constamment de cette façon. Maurice se demanda un instant s'il formait un duo semblable avec Sylvain.

Les deux hommes partageaient toutefois le même souci d'expliquer aux participants le caractère neutre et non partisan de leurs fonctions. Il ne fallait pas les confondre, précisèrent-ils, avec le personnel politique des cabinets ministériels. Ils semblaient avoir pris l'habitude de fournir spontanément des explications détaillées à quiconque portait un nom à consonance étrangère. Et tous les deux avaient le même tic. Ils demandaient toujours à leurs interlocuteurs : « À quelle communauté culturelle appartenez-vous ? »

Messieurs French et Langlais se contredisaient régulièrement au cours des conversations et chacun neutralisait, avec un plaisir évident, les propos de son vis-à-vis. On pouvait se demander si, en réunion, ils allaient continuer de faire étalage de leurs divergences.

Habitué des bibliothèques, Maurice en s'asseyant fut rassuré à la vue des étagères sur lesquelles étaient rangées des quantités de vieux documents, mais il remarqua que les tablettes étaient si longues qu'on n'apercevait pas leurs extrémités ou peut-être était-ce dû à la faiblesse de l'éclairage des lieux.

On eut aussi de la difficulté à lire les textes que l'on distribua malgré les fins rayons de soleil qui perçaient au travers les vitraux bleutés. Une petite tapisserie rectangulaire, dans laquelle étaient reproduites les armoiries de Monsieur B., pendait du plafond, comme dans l'ancien temps, et, au milieu, virevoltaient les lettres *P. R.* en

écriture gothique dorée. On aurait vu apparaître de jeunes damoiseaux en collants pour sonner des trompettes qu'on n'aurait pas été étonné.

Dès les premières minutes de la réunion, Maurice comprit ce que Sylvain entendait par les rivalités entre les groupes : les participants clamaient tous avec insistance que leur communauté avait été la première à s'établir dans la colonie après, bien sûr, les Français, quoique certains exprimaient des doutes à ce sujet et rappelaient la présence des Vikings sur ce continent.

Maurice, quant à lui, ressentait une certaine fierté de pouvoir participer à une tâche aussi louable qui fût appel aux solidarités entre les peuples et non plus aux différences d'antan. « C'est assez inouï que les pensées de ce gouvernement nationaliste et celles de Monsieur B. puissent converger », se dit-il, incrédule, dans son for intérieur. Les Anglais avaient finalement bien raison, eux, qui affirmaient que la politique produisait de drôles de compagnons de lits : *strange bedfellows*. « Ah ! ces Anglais ! », soupira-t-il en tentant en vain d'étouffer un bâillement.

Il remarqua que les hommes portaient des complets gris, tandis que les jeunes filles étaient habillées en robe, d'une couleur sage, bleue ou verte, et certaines s'étaient même aventurées à porter des sandales, à talons plats, toutefois. « Au moins, on n'a pas exigé qu'ils portent leur costume national », se dit Maurice, en pensant aux spectacles de danse folklorique qu'il vit un jour au Complexe Desjardins.

Lorsque tout le monde fut assis, les regards se dirigèrent vers monsieur Zemane.

— J'ai le grand honneur d'avoir été délégué pour

représenter notre communauté afin d'explorer divers moyens de faire avancer la réconciliation parmi les nations, commença-t-il, en français, avec un léger accent britannique en levant les yeux vers l'auditoire.

Il parlait lentement et avec assurance, heureux de s'adresser à une assistance attentive.

— ... Il faut que nous soyons tous bien représentés dans ce Grand Livre. Il ne s'agit pas de réclamer un nombre de pages proportionnel à la population de chaque groupe, expliqua-t-il patiemment. Pas du tout, pas du tout, répéta-t-il, comme s'il dialoguait avec lui-même. Il s'agit de faire valoir notre contribution à la province, je voudrais dire, bien sûr, à la société québécoise, car le Québec, bien sûr, n'est pas une province, certainement pas une province comme les autres, poursuivit-il en riant tout seul.

Puis, il ajouta :

— Comme notre ministre de l'Immigration et des Communautés ethniques l'a déclaré récemment, il y a plusieurs groupes au Québec, et leur intégration passe par l'histoire, il est temps de les intégrer dans notre mémoire. *It is about time to become officially part of Quebec's history.* Oui vraiment ! s'exclama-t-il, et son accent singulier pointa à nouveau. Et je suis particulièrement heureux — *oh yes, indeed* — que monsieur Ben Haïm soit parmi nous, car la revue qu'il prépare, qui sera consacrée à la réconciliation, servira tout à fait à cela. Tout à fait.

C'est à ce moment qu'intervinrent les Italiens. Leur représentant avait un accent parfaitement canadien-français.

— Vous savez, déclara-t-il, en faisant siffler les *t* de « combattirent », des mercenaires italiens combattirent farouchement pour défendre la colonie contre les

Américains. Et puis, Jacques Cartier aurait-il accompli son périple si le cardinal de Monte Reale, en Sicile, n'avait obtenu une proclamation du Pape bénissant son voyage ? N'est-ce pas de là d'ailleurs que provient le nom de Montréal ? C'est grâce à nous donc, mesdames et messieurs, si Cartier arriva sur cette terre.

Il était difficile de le contredire car, pendant qu'il parlait, un de ses collègues projetait sur un grand écran des documents d'archives où l'on pouvait voir l'image d'un homme à genoux recevant la bénédiction d'un imposant personnage portant toge et calotte.

Lorsque vint le tour des Grecs, ceux-là s'enorgueillirent d'être à l'origine de la plupart des restaurants du Québec. « Et que ferait-on sans les *souvlakis* ? », demanda leur représentant ; ce qui fit rire tout le monde de bon cœur. Enfin, semblait-on dire, quelque'un qui ne se prenait pas au sérieux.

— Saviez-vous, poursuivit-il, en jetant un regard grave autour de la table, qu'un dénommé Agios Iannis Vaftismenos avait réussi à nourrir la colonie en plein siège grâce à ses navires ?

Et le représentant hellénique sortit, lui aussi, un parchemin, qu'il montra fièrement à tout le monde en se levant pour faire face aux participants. On pouvait y remarquer un sceau royal qui tenait lieu de signature et, bien sûr, des fleurs de lys qui ornaient toute la bordure.

Quand le documentaliste du MCRA reprit la parole, il était heureux d'annoncer que ses coreligionnaires furent à l'origine de l'esprit démocratique qui régna dans la colonie :

— Parmi les premiers colons, plusieurs étaient des marranes fuyant des régimes despotiques, expliqua monsieur Zemane, et ils acquirent ainsi de l'expérience

en ce qui touche les excès auxquels succombent les régimes autoritaires. Un dicton très populaire existe d'ailleurs dans notre communauté voulant que le degré d'ouverture de toute société puisse être mesuré à l'aune de sa tolérance à l'égard des Juifs.

Et tous les membres de l'assistance firent un mouvement d'approbation de la tête, comme si ce que monsieur Zemane venait de leur apprendre devait s'appliquer à toutes les minorités de la terre. Maurice connaissait bien ce dicton. Il fut d'ailleurs très content de constater que ses coreligionnaires étaient à jour, côté histoire du Québec, et qu'ils pouvaient, lorsqu'ils le désiraient vraiment, se servir à leur avantage de ces réalités historiques, « attitude plutôt rare, en général », pensa-t-il.

— Certains chercheurs, ajouta l'historien, sans toutefois fournir de preuves, sont allés même jusqu'à affirmer que l'on retrouve des traces d'une existence juive auprès des Premières Nations du continent, compte tenu de certains rites anciens qui permettent de reconnaître des similarités assez précises avec des rites juifs, ce qui confirmerait une filiation très claire avec une des tribus perdues d'Israël.

Cela aussi parut familier aux oreilles de Maurice. Son père lui avait déjà évoqué cette parenté ancestrale avec les Amérindiens et il eut honte de s'être moqué de lui. Voilà que ce qu'il pensait être des inventions à la sauce familiale des Ben Haïm servait à des fins politiques.

Ce fut ensuite au tour des membres des communautés noires. Un homme avec un fort accent haïtien prit la parole :

— Il y eut, chers amis, un premier interprète de Champlain qui s'appelait Da Costas, expliqua-t-il fièrement. Et il venait des îles. Il parlait si bien le micmac

que Champlain le ramena avec lui lors de son deuxième voyage.

—Mais comment avait-il appris le micmac ? Était-il venu incognito, lors d'un autre *voyage* ? demanda le représentant de la communauté hellénique qui avait tendance à prononcer les *j* comme s'ils étaient des *z*.

Personne ne sut répondre à cette question posée toutefois avec beaucoup de circonspection pour ne heurter personne, mais tout le monde comprit que le représentant de la communauté hellénique souhaitait semer le doute quant aux prétentions des Haïtiens, car, fit-il remarquer :

—Costa, c'est un prénom grec, c'est le nom de mon fils !

—Pour répondre à mon collègue de la communauté hellénique, je citerais le peintre Georges Braque, dit péremptoirement le représentant des Haïtiens : « Il faut se contenter de découvrir, mais se garder d'expliquer. »

C'est alors qu'une dame prit la parole de façon impromptue. Assise à une autre table, elle était à consulter d'anciens documents. Elle se montra étonnée de l'absence de plusieurs communautés et elle questionna la représentativité du groupe :

—Tout le monde sait que les Portugais sont de grands découvreurs et les Arabes, des mathématiciens réputés. Ils semblent, pourtant, ne pas avoir été invités à votre rencontre. Pourriez-vous expliquer pourquoi ? demanda-t-elle, offusquée.

—Tut, tut, tut, fit monsieur Zemane, comme s'il était un personnage d'un livre pour enfants. Je vais vous donner des coups sur les doigts, madame la journaliste, dit-il, semblant la reconnaître.

Et tout le monde rit parce qu'on savait que cette dame avait l'habitude d'intervenir intempestivement.

Elle prétendait représenter toutes les communautés ethniques à elle toute seule, ayant eu — c'est ce qu'elle déclarait dans un petit journal qu'elle publiait — des antécédents métèques qui remontaient très loin dans sa famille. Mais tout le monde était bien heureux de constater que l'historien avait l'habitude de neutraliser ce genre d'intervention imprévue de manière assez diplomatique.

— Je dois vous dire, si vous permettez, madame, que la communauté portugaise réfléchit sur la question, tandis que la communauté arabe, eh bien, elle ne parvient pas à parler d'une seule voix, elle ne semble pas unie, mais ça viendra avec l'expérience, dit-il en riant. Nous aussi dans la communauté juive, nous sommes passés par les mêmes divisions, et du moins pour l'histoire juive, nous sommes maintenant unis. *Thank God, Barouh Achem*, Dieu merci !

— Comme c'est dommage, dit un autre représentant. Les Arabes construisent tant de belles choses...

— Mais on ne pourra pas les ignorer longtemps, déclara spontanément Maurice, qui se surprit de son intervention. Ils sont partout, ajouta-t-il, en se rappelant ce qu'on disait d'eux chez lui, et il se mordit la lèvre inférieure en se rendant compte de sa bourde.

Comment pouvait-il proférer de tels propos racistes ?

— ...C'est parce qu'ils ont un taux de natalité élevé, essaya-t-il de rectifier.

— C'est comme les Albanais qui émigrent en Grèce clandestinement, interrompit une femme, membre de la délégation hellénique.

— Mesdames et messieurs, je vous prie, interrompit monsieur Zemane, qui perdit soudain son accent britannique, les Juifs orthodoxes aussi ont un taux de natalité

élevé, mais comment cela a-t-il un rapport avec le point à l'ordre du jour ? demanda-t-il. Nous discussions de l'absence de certaines communautés... J'aimerais, avec votre permission, passer au point suivant. Qui va assumer la présidence de notre groupe ?

Les représentants finirent par accepter une trêve à leurs rivalités et reconnurent le leadership de la communauté juive, du moins pour un certain temps. Il n'était pas dit non plus qu'une alternance à la présidence ne satisferait pas tout ce beau monde, une bonne fois pour toutes. Il y eut même des sourires admiratifs lorsque le représentant du Québec, monsieur François Langlais, dont la tâche principale consistait à veiller sur l'exécution des volontés du gouvernement et qui demeura intentionnellement silencieux durant les discussions, conféra à la communauté juive le titre honorifique de « Plus ancienne communauté non indigène ». Cela sonnait bien mieux, reconnut-il, en anglais, langue « naturelle » de ces communautés : *Most Ancient Non-Indigenous Community* se traduisait en un acronyme très simple : MANIC.

Et Maurice se demanda si le représentant de la Fonction publique québécoise n'avait pas fait un impair. Pouvait-on, en effet, affirmer publiquement que l'anglais fût la langue « naturelle » de ces groupes ?

Vint ensuite l'heure de la pause et quelque chose d'assez insolite se produisit. On avait été invité à prendre le café à l'étage, d'où une vue panoramique donnait sur le centre-ville. Mais monsieur Zemane avait disparu.

On alla frapper à la porte de la toilette, on chercha derrière les rayons des bibliothèques et finalement quelqu'un décrocha le téléphone qui sonnait. *Biz, biz, biz...*

Quelqu'un cria :

— Monsieur Zemane est coincé dans la porte-tambour de l'entrée !

Lorsqu'on réussit à extirper le pauvre homme de cette situation embarrassante, il fut projeté dans la salle parmi les invités et tout le monde, tenant sa tasse de café dans les mains, s'écarta promptement pour l'éviter. On se dépêcha de le réconforter de sa mésaventure en l'installant sur le divan placé près de la porte d'entrée, et on lui servit prestement un verre d'eau. Mais il se mit à maudire tout le monde.

— Il faut m'enterrer avec mes documents ! s'écria-t-il dans son fort accent britannique.

Et on se demanda s'il était sur le point de faire une crise cardiaque, car il respirait difficilement. Il ne semblait pas du tout être la même personne que tout à l'heure. Le fait qu'il fût d'une autre époque s'accrut encore davantage, comme si la situation le rendit plus spontané et ses expressions parurent encore plus surannées.

— Pour l'amour de l'Éternel, dit-il, il nous faut mettre fin au passé et à l'Histoire... Plaît-il ? demandait-il constamment en s'adressant à chacun des participants à tour de rôle. *Memory is the root of all evil !* La mémoire est la racine du mal, la cause originelle de tous nos malheurs ! Croyez-moi, ajouta-t-il, j'ai acquis beaucoup d'années d'expérience dans le domaine.

Une jeune fille se mit à lui essuyer le front avec un mouchoir et on lui reprit des mains son verre d'eau.

On se demanda même s'il était sérieux et les invités souriaient discrètement. Peut-être que ce monsieur, connu pour être jovial, leur jouait un tour et qu'il avait prévu un spectacle pour détendre tout le monde, car il aimait tellement plaisanter. On l'aïda lentement à se

lever et à prendre l'ascenseur. Et chacun reprit sa place à la grande table du sous-sol.

Les représentants des communautés ethniques firent alors un bref historique de leur passé « en terre d'origine » et l'on remarqua — ce qui rendit à un certain moment la réunion un peu tendue — que chaque communauté traversa une période difficile dans son histoire et l'on ne sut quoi faire. Fallait-il ou non permettre aux jeunes de se remémorer les périodes fascistes ? Car enfin, c'était bien ce qui avait prévalu dans la communauté italienne. Et puis, les Grecs aussi appuyèrent les colonels dans les années 1960. Et que dire des groupes extrémistes juifs ? « L'un de ses anciens chefs, en plus, dirigeait le gouvernement d'Israël », déclara quelqu'un, et on ne sut s'il était lui-même juif car, parmi les invités, on n'aurait jamais critiqué des collègues d'une autre communauté. Cela aurait brisé la solidarité qui s'était installée entre elles et qui leur permettait d'exercer un certain pouvoir sur le gouvernement nationaliste.

Que faire avec le passé ? Cela risquait de devenir compliqué. Ne valait-il pas mieux tout oublier ? Cela eut un écho favorable auprès de l'historien qui piquait de courts sommes, sa sortie de tout à l'heure l'ayant complètement épuisé.

Maurice finit par rejoindre ce dernier dans une douce somnolence grâce au ronron du train-train de la réunion où tout le monde semblait finalement s'entendre sur la nécessité de renouer ici même avec l'Histoire. Sous l'influence de la sortie de tout à l'heure de monsieur Zemane, Maurice rêvassa un instant à la possibilité d'effacer l'Histoire, toutes les histoires. Il trouvait étrange que tous ces gens qui avaient fui tant de pays en guerre ou dévastés par les conflits intestinaux, tels les Italiens ou les Grecs,

aient eu tant envie de renouer avec le passé, sans parler bien sûr de ses propres coreligionnaires. « Ne seraient-ils pas plus heureux en oubliant leurs histoires ? », s'interrogea-t-il dans son demi-sommeil. Ne reproduisaient-ils pas la source de leurs malheurs en voulant renouer avec le passé, quel qu'il fût ? Peut-être devait-il proposer ce projet à Monsieur B. : l'effacement de l'histoire comme fondement de la réconciliation. Mais il fut tiré brusquement de sa somnolence. Avait-on remarqué son assoupissement ?

— Peut-être que monsieur Ben Haïm aurait une solution...

C'était la voix du documentaliste. Celui-ci s'adressait à lui avec insistance et aussi avec une certaine familiarité, comme s'il le connaissait depuis des lustres.

— ...Il ne faut pas oublier l'émission de télévision exceptionnelle portant sur l'histoire qu'a animée monsieur Ben Haïm. *Quite exceptional indeed*. Est-ce que les distingués invités ont eu le plaisir de la regarder ? demandait-il à tout le monde en dirigeant son regard vers Maurice.

Il fut convenu qu'il fallait mettre les luttes du passé entre parenthèses. Mais alors, que restait-il qui permettrait de galvaniser l'esprit des jeunes ? On sentit l'impasse. « Certainement, se dit Maurice, qu'avec tous ces gens de bonne volonté, on s'en sortirait assez vite. Question de temps et d'un peu de réflexion. » Il regarda les gens autour de la table. Ils étaient pour la plupart assez jeunes, la trentaine sans doute, de jeunes professionnels qui ne voulaient que le bien de la collectivité, c'est ce que l'un d'entre eux avait dit. Sans doute se connaissaient-ils, car ils s'adressaient la parole par leur prénom. S'étaient-ils rencontrés avant la réunion ? Avaient-ils tous étudié

à la même université, la même faculté de Droit ou de *Management* ? Maurice se sentit vieux tout à coup et pas tout à fait membre de ce club.

Monsieur Zemane se levait assez fréquemment et allait d'un pas lourd dans une petite pièce située derrière les rayons des bibliothèques où il s'affairait à des activités personnelles. Il semblait hors d'haleine, comme si d'avoir passé tant d'années dans le sous-sol de l'édifice rempli de vieux papiers avait affecté ses poumons. L'immeuble était pourtant moderne ayant été construit tout au plus vingt-cinq ans plus tôt.

Maurice eut l'impression que le vieil homme habitait dans ces lieux, car il se déplaçait comme si cet endroit lui appartenait et que les participants avaient été invités dans sa demeure. Peut-être allait-il carrément s'étendre pour une petite sieste ou caresser ses dossiers. Intrigué par le comportement de cet homme, il l'observa tout au long de la réunion. Il remarqua que tout en écoutant ses invités, il vaquait à ses affaires et un léger sourire s'esquissait sur ses lèvres chaque fois qu'il sortait des feuilles d'un dossier. Elles étaient de papier fin, sans doute d'anciennes lettres jaunies, sur lesquelles les caractères des vieilles machines à écrire semblaient avoir percé des trous car, pendant qu'il tenait l'une d'entre elles de ces deux mains en tentant de la lire sous les faisceaux des faibles lumières, on pouvait percevoir les rayons du soleil la traverser, comme si elle allait prendre feu. Cela ressemblait à une scène surréaliste et Maurice se pinça plusieurs fois la jambe pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Le documentaliste reprit sa place dès qu'on passa au point *Divers*. Il eut un grand sourire de satisfaction lorsqu'un représentant de la haute direction du MCRA

vint annoncer que Monsieur B. avait fait un don de 250 000 \$ à la Fondation des amis de Lionel Groulx pour ériger une statue à la mémoire de cet homme devant le Parlement, à Québec, concrétisant ainsi les objectifs du CRI qui visaient à inclure les adeptes du chanoine dans son entreprise de réconciliation. Personne ne sembla étonné que cette nouvelle ne fût pas annoncée par Maurice, car Monsieur B. communiquait les informations concernant ses dons directement aux intéressés, sans passer par qui que ce soit.

Monsieur Zemane porta au même moment son regard sur Maurice qui se demanda si ce monsieur Groult (sic) était encore vivant, car plusieurs autour de la table sursautèrent en entendant son nom prononcé et, surtout, furent surpris qu'il soit ainsi associé à la réconciliation, puisque certains l'accusaient d'avoir été antisémite. Maurice tenta de se souvenir si, dans ses cours à l'Université Sir George Williams, on lui avait parlé de ce Groult, mais en vain. Il fut souvent question de Cuba et des *Nègres blancs d'Amérique* dans son cours portant sur la civilisation québécoise, se rappela-t-il, mais de Groult, point.

On demanda ensuite au directeur du CRI s'il avait quelque chose à ajouter et le silence qui entourait cette question rappela à Maurice que c'était à lui qu'on s'adressait.

—Non, dit-il, heureux qu'on eût mis fin à ses interrogations qui le rendaient perplexe.

V

Arthur

N'oubliez pas votre déjeuner avec monsieur Goldberg ! lui crie madame Sasson, comme si elle était sa mère ou sa sœur, avant de quitter le bureau pour aller faire ses emplettes. C'est ce qu'elle fait tous les jeudis, ponctuelle comme une horloge.

Ça lui avait pris du temps pour s'habituer à elle. Intempestive, ponctuelle, précise, directe. Un peu trop même. Qu'est-ce qu'elle lui dit, en plus ? Ce n'est vraiment pas possible ce qu'elle se permet comme remarque. Il l'écoute :

— Toujours en train de rêver ! Vous êtes un poète ! s'exclame-t-elle, tandis qu'il admire la montagne à travers la vitre de sa fenêtre.

« Un jour, je me vengerai de cette femme, se promet-il. Je la mettrai dans un roman et elle n'en sortira plus ! » Mais il savait aussi qu'elle lui manquerait s'il avait à quitter son emploi.

Madame Régine Sasson est une dame d'un certain âge qui parle et écrit assez bien l'anglais en plus de

sa parfaite maîtrise du français. Diplômée des écoles juives du Caire et très autoritaire, elle aurait pu être professeure de français dans les écoles anglaises de Montréal.

Il est difficile de lui faire exécuter des tâches, elle a ses habitudes, étant, après tout, à l'emploi de Monsieur B. depuis plus de vingt ans, et elle a en vu passer du monde. Mais elle paraissait fière que Maurice, Juif originaire d'Égypte, comme elle, fût nommé à ce poste.

«Enfin quelqu'un de chez nous qui est reconnu par les Achkénazes ! Ça fait du bien, vous savez», lui avait-elle confié, le premier jour.

Mais elle connaît Sylvain depuis si longtemps qu'elle a développé des affinités avec lui et cela rend Maurice jaloux. Elle lui sert des biscottes et du café, tous les matins. Et elle envoie promener tous les bénévoles de langue anglaise du CRI, qui viennent lui demander de dactylographier des lettres. Toujours tirée à quatre épingles, elle épate les dames patronnesses, membres du conseil d'administration. Son secret, c'est la rue Chabanel : «Où avez-vous acheté cette ravissante robe, madame Sasson ? », lui demandent-elles.

Elles n'osent pas l'appeler par son prénom. Peut-être que les anglophones ne savent pas prononcer « Régine » correctement. Elle les intimide et elle est au courant de tout. L'organisation repose finalement sur elle.

«Elle a bien raison, reconnaît Maurice, je suis un rêveur.»

Il se perd dans les couleurs printanières de la montagne qui emplit l'horizon d'un beau vert tendre. Il attarde son regard sur le mont Royal qu'il perçoit au loin de sa fenêtre et il se sent en paix avec lui-même, en dépit d'une nouvelle polémique qui vient d'éclater. Des

intellectuels juifs ont publié un article très sévère sur le nationalisme québécois dans une revue américaine. Pourquoi n'y avait-il pas pensé avant d'accepter l'offre de Monsieur B. ? Les Juifs n'attiraient que des ennuis. Leur entêtement à avoir toujours raison. N'est-ce pas ce qu'affirmait son père de ses propres coreligionnaires ? Dès qu'ils avaient une idée, impossible de la leur enlever de la tête. Ils étaient si... juifs ! Maintenant, il s'agissait de réconciliation, une autre lubie juive. Et il avait embarqué ! Mais il les aimait les siens, avec tous leurs défauts ! Un vrai maso. Ça lui apprendra.

Il pensait qu'en acceptant la direction du CRI, il n'aurait qu'à écrire et être, comme disent les Anglais, un *writer in residence*. «Un écrivain en résidence... surveillée», voulut-il ajouter. Publier une revue sur la réconciliation nationale ne constituait quand même pas de la politique. Pourquoi ressentait-il ce sentiment que plus il avançait, plus il s'enlisait dans les fils d'une toile. Pourtant ce réseautage semblait nécessaire. C'est bien ce que lui confirmait sa femme, elle le savait, elle avait le sens politique. Elle appelait cela du *networking*, du temps où elle travaillait pour le camp du «Oui». Mais ils ont perdu leur référendum. «Ils», «leur». Appartenait-il à ce peuple québécois pataugeant dans l'ambivalence ? Mieux valait choisir la force, le pouvoir, la détermination.

Il a rendez-vous aujourd'hui avec Arthur Goldberg, son seul véritable ami. Dans cette jungle qu'étaient la ville et la politique, il avait enfin quelqu'un auprès de qui il allait pouvoir se confier.

Il sort de l'édifice et, en entrant dans sa voiture, il décide de traverser le mont Royal. Il est en avance pour son lunch avec Arthur. Respirer l'air de la montagne.

Voilà que la politique lui permet de renouer avec son vieux copain. Il ne l'a pas revu depuis combien d'années... dix, douze ans? Il pourrait refaire le monde avec lui. Ce type, c'est un *Happy-go-lucky*. Il voyait toujours le côté positif des choses, malgré la violence de l'époque où ils s'étaient connus.

Des images de la fin des années 1960 lui traversent l'esprit. Les manifestations de McGill français visant à faire de la prestigieuse université anglaise de Montréal un établissement de langue française. La répression policière. Le porte-à-porte dans le quartier de Côte-des-Neiges, la vente des cartes de membres du Parti indépendantiste, les cheveux longs, la barbe. Arthur et ses cheveux blonds bouclés. Garfunkel en personne. Il aimait blaguer celui-là. Tout le temps. Arthur aussi lui reprochait son côté tragique: «Tu devrais écrire des tragédies grecques, Maurice!», lui lançait-il en réponse à ses questions, jugées trop sérieuses.

Comme il détestait son accent à l'époque!

«Déterminé, ce cher Arthur», admet-il, en conduisant. Il a réussi finalement à être élu député de ce parti qui fout la trouille à tous les ethnos de la ville, mais que tout le monde courtise — allez comprendre! —, et il adore sa mission. Un poisson dans l'eau. Très sollicité, d'après les journaux, même par les organisations juives qui l'invitent en tant que conférencier, alors que plusieurs, dans ces mêmes milieux, se méfient encore de son parti. Quel paradoxe!

Sa grand-mère, la socialiste, elle doit rire dans sa barbe. De satisfaction! Mais ce parti est-il toujours socialiste? Cela doit rassurer les leaders de certaines organisations qu'Arthur ait été nommé adjoint parlementaire du ministre de la Sécurité publique. Il

surveillerait pour eux tous les terroristes de la planète, présents et futurs !

Maurice s'estime heureux, finalement. Lui aussi, on l'a engagé pour diriger un organisme important et publier une revue sur la réconciliation. Que veut-il de plus ? Ce sont des gens bien, après tout. Même sa mère le reconnaît. Encore un peu et il se mettrait à siffler dans son auto. Finalement ça ne va pas si mal. Ils font partie, Arthur et lui, des décideurs et des puissants, des grands de ce monde !

En longeant le cimetière du mont Royal, il se demande ce qu'ils ont tous ces gens à lui reprocher son côté tragique. Le matin lorsqu'il se regarde dans le miroir et voit sa barbe bien taillée, il se rassure. Grâce à ses fonctions au sein du CRI, tous les ennemis de la terre vivront en harmonie dans cette ville : indépendantistes et fédéralistes, Juifs et Arabes, Grecs et Turcs, Sikhs et Hindous... Il aura des choses à apprendre à Arthur, lui, qui pense tout savoir. « Finalement, il s'agit de trouver la bonne formule et le paradis sera établi sur terre, pas au ciel ! Oups, se reprend-il, si je dis cela en longeant le cimetière, ça risque de me porter malheur ! »

Peut-être lui parlerait-il aussi de ses démarches entreprises durant tout l'hiver à solliciter des collaborateurs pour sa revue et de toutes les questions qu'on lui posait : s'agissait-il d'une revue juive ? Quel était le rôle de Monsieur B. ? Réconcilier les Québécois francophones avec le Canada ? Mais alors pourquoi s'intéresserait-on aussi aux Juifs et à Israël ? Il n'avait jamais ressenti autant de méfiance. On sous-entendait que cela sentait la propagande. S'était-il embarqué dans une mission impossible ? Sans doute des réticences qu'éprouvaient seulement certains journalistes de gauche. Et s'ils

étaient tous gauchistes ? Bah ! Il faudrait arrêter d'être si pessimiste, il réussirait sûrement à trouver des collaborateurs pour le magazine. Et il pensa à Arthur.

Qu'un Juif anglophone fût élu sous la bannière indépendantiste, cela comblait le rêve de générations de nationalistes qui avaient une fixation sur les Juifs. Si ceux-ci les appuyaient, ils gagneraient haut la main, s'imaginaient-ils. Les souverainistes ne digéraient pas l'opposition systématique de la communauté juive à leur projet. Mais combien de fois Arthur ne s'était-il pas présenté comme candidat de leur formation dans des comtés perdus d'avance ? « Arthur : juif et martyr, enfin député ! », pensa-t-il.

Aux dernières élections, les bonzes du Parti firent un revirement, se souvient-il, en présentant des candidats ethniques afin d'afficher une ouverture : un Noir chez les Blancs et un Juif chez les cathos.

Il enviait Arthur d'avoir eu des antécédents socialistes dans sa famille, pourquoi, lui, n'avait-il pas eu un père socialiste ? C'est lui qui aurait été élu premier député juif indépendantiste et non Arthur. Il aurait fait partie de l'histoire.

Mais comment un idéaliste, comme Arthur, pouvait-il aboutir en politique ? Peut-être était-ce un cheminement normal.

« Moi, je préfère observer », se consola-t-il, en appuyant sur le frein pendant qu'il abordait la pente longeant le promontoire du mont Royal.

« Ils ne fonctionnent jamais ces télescopes censés vous permettre de voir de près le fameux toit du Stade olympique. Les Jeux olympiques, six ans déjà ! Moi, je note tout ce qui se passe, j'ai des dossiers à n'en plus finir, je suis fait pour cet emploi que j'occupe, tout

enregistrer, tout voir. J'étais prédestiné à être nommé directeur du CRI», se réjouit-il.

Il ne lui était pas facile de garer rue Bleury; on y avait installé des parcomètres.

En entrant dans le restaurant espagnol sombre et vide, il remarque Arthur déjà attablé discutant ferme avec un homme chauve. Assis de biais, un verre de bière posé sur la nappe rouge près de lui, il a les jambes croisées en direction de l'allée. Il ne porte plus ses lunettes rondes qui lui donnaient un air d'intellectuel marxiste. Il paraît rondelet et légèrement négligé avec son col de chemise ouvert. Sur les murs de ce resto, des filets et des coquillages servent de décoration. Maurice reconnaît Pedro, le propriétaire, un Espagnol, bien mis, à l'origine de plusieurs boîtes de nuit où l'on organisait des récitals de poésie. Ce dernier lui serre la main en continuant de blaguer avec Arthur. Pedro est maintenant dans les affaires, mais il a gardé cet air bohème; grand fumeur, il respire lourdement.

Arthur ne laisse pas à Maurice le temps de s'asseoir. Il ne semble pas faire grand cas du nombre d'années qui se sont écoulées. Il lui adresse la parole comme s'il poursuivait une conversation entamée la veille. Maurice tente de s'ajuster, Arthur s'inquiète de ce qu'Israël projette d'envahir le Liban.

— Maurice, t'es au courant qu'Ariel Sharon veut envoyer ses chars sur Beyrouth? Une guerre semble imminente. En réaction, paraît-il, au Hezbollah qui lance des roquettes sur le nord d'Israël.

Puis, passant à l'anglais :

— Je reviens d'une réunion avec le rabbin Finkelstein et tu sais quoi, il veut se joindre à mon comité.

Il se souvient d'avoir lu dans le journal *Jewish Times*

que le grand rabbin orthodoxe de la municipalité de Boisbriand, au nord de Montréal, était allé bénir le local d'Arthur, lors des élections, et qu'il posa une *mezouza** sur le cadre de sa porte. «*Big deal!* pense Maurice. Pourquoi me parle-t-il de cela ? Le rabbin a-t-il financé sa campagne ? »

— *It's strictly kosher Moe*, dit Arthur, en riant, pendant qu'il consulte le menu qu'on vient de déposer sur la table.

Puis :

— Manges-tu cachère ? demande-t-il en ricanant, sachant fort bien que chez Pedro, qui sert du bon homard en juin, c'est bien loin d'être conforme aux prescriptions alimentaires juives.

« Moe ». Il avait oublié ce diminutif qu'Arthur lui accola dans les années 60.

Un serveur, en gilet gris et papillon noir, attendait leur commande, le calepin prêt entre les mains. Arthur commande une *paella* et Maurice, une pizza.

Son copain le socialiste, le non-croyant, convole avec des rabbins ! Cela surprend Maurice.

— Tout ça s'est fait sans tapage médiatique, assure Arthur.

La conversation dévie sur l'article qui vient de paraître dans un magazine à grand tirage, à New York, et qui cause tout un émoi dans les milieux indépendantistes. Écrit par deux intellectuels bien connus de la communauté juive de Montréal, l'article reprend la

* *Mezouza* : objet de culte juif, qui consiste en un rouleau de parchemin comportant des passages bibliques, emboîté dans un réceptacle, et fixé au linteau des portes d'un lieu d'habitation.

diatribe habituelle contre le mouvement indépendantiste. Les organisations juives ont publié une mise au point dans les journaux francophones en se dépêchant de condamner ce qu'elles considèrent être un excès de langage de la part des auteurs de l'article et prétendant ne pas connaître ces derniers.

— Tu te rends compte, ajoute Arthur, ces deux intellos disent tout haut ce que tout le monde dans la communauté juive pense tout bas et ils les renient. De vrais hypocrites ! Ils sont contre l'indépendance, mais n'osent pas l'avouer publiquement et pourtant ils s'affichent ouvertement fédéralistes. Ces porte-parole siègent à ton conseil d'administration, vas-tu soulever l'affaire à ta prochaine réunion ?

— Pourquoi veux-tu que je fasse cela ? À quoi bon ?

— Pour leur faire part de leurs contradictions.

— Voyons Arthur, j'ai été nommé par Monsieur B. pour publier une revue qui va établir des ponts, pas pour entretenir les rivalités. Puis, de toute façon, il n'y a pas de point de vue officiel dans la communauté juive, tu le sais aussi bien que moi.

Le voici qui s'exprime comme un *Nice Jewish Boy*, un sage garçon juif, représentant de sa communauté. Qui veut-il tromper ?

— J'espère que tes ponts tiendront lors de l'indépendance, parce que dans une guerre, ce sont les ponts qu'on fait sauter en premier ! déclare Arthur sur un ton catégorique.

Maurice se sent contrarié :

— Pourquoi es-tu si cynique ? Les Juifs sont aussi ton peuple, ne l'oublie pas. Et puis, l'indépendance, c'est fini, on parle maintenant de réconciliation, c'est pour cela que j'ai été engagé. Arrive en ville !

—Oui, c'en est toute une réconciliation depuis que les neuf provinces plus le fédéral nous ont fourrés, en novembre dernier, et que Sa Majesté la reine du Canada a proclamé la nouvelle Constitution ! Hey Maurice, Trudeau a rapatrié la Constitution, mais il a fait signer la proclamation par Élisabeth II, en personne, en avril, à Ottawa ! Quant à l'idée que les Juifs, c'est mon peuple... Ils sont autant le mien que le tien ! Ils parlent en notre nom en tout cas ! Et nous n'avons pas le choix. Mais toi, si tu es là, tu pourrais peut-être changer quelque chose.

—Moi, mon mandat est clair : la réconciliation. Mais, en tant que député, pourquoi tu n'interviens pas ?

—J'ai déjà envoyé un texte au *Devoir*. Mais toi, ce n'est pas dans ton mandat de réagir ? De dire les choses telles qu'elles sont ?

—Écoute, tu me fais parler, tu sais très bien que cette boîte a été créée pour que je représente le point de vue de Monsieur B. au Québec.

—Mais, on vient de dire qu'ils n'ont pas de point de vue.

—Écoute, Arthur, tu les connais mieux que moi, ton père est le président d'une des organisations juives les plus influentes. Moi, je vois mon rôle comme quelqu'un qui va aider tout le monde à réfléchir sur ce qui nous unit, afin de trouver des moyens pour vivre ensemble dans l'harmonie, bref, réconcilier les ennemis d'hier. Nous devons accepter des compromis, c'est ça vivre en société. Après tout, c'est informer et être informé, tu sais comme c'est important, pour nous, l'information dans la communauté juive. Et Monsieur B. n'a que de bonnes intentions. Il a le sens des relations publiques, du *PR*.

«C'était bien vrai ce qu'affirmait Sylvain», pensa Maurice.

— L'information n'a jamais changé quoi que ce soit, et tu le sais, c'est une illusion..., c'est comme le racisme, ce n'est pas parce que tu es instruit que tu es moins raciste, quant à ton Monsieur B., il va faire une grosse contribution, je suis au courant.

— À la Fondation de monsieur Groultt... c'est déjà fait, s'empresse d'affirmer Maurice.

Et il ajoute, tout fier :

— On m'a informé.

— Groulx avec un x, pas Groult. Tu prononces son nom comme si c'était une marque de céréales, Maurice ! Ton patron va même jusqu'à proposer l'érection — il souriait en prononçant ce mot — d'une statue du chanoine devant le Parlement ! Qu'est-ce qui arrive à Monsieur B., eh Maurice ? Conseille-lui de suivre un cours sur l'histoire du Québec !

— C'est pour la bonne entente, j'imagine.

Cela l'irrita. Tout le monde était au courant des projets et désirs de Monsieur B., bien mieux que lui.

— Oui, mais de là à encourager la droite du Parti. Ton Monsieur B. veut quelque chose en échange, c'est quoi le *deal* ?

— Le *deal*, c'est la réconciliation... Comme ça, il y a une droite, Arthur, dans ton parti ? C'est la première fois que je t'entends dire ça.

— Moe, *please* ! Changeons de sujet.

Maurice s'aperçoit que le carafon est vide. « Ouach ! se dit-il, comme il boit vite. »

— Si ça continue, Monsieur B. donnera aussi de l'argent au mouvement indépendantiste et tout sera pour

le mieux dans le meilleur des mondes, comme disait Candide.

— *Bullshit!* Il y en a qui se font avoir, mais, en général, on est vigilant. Tu sais pourquoi ils sont contre l'indépendance, Maurice? C'est parce que ça leur rappelle ce qui se passe en *Israyel*. Régime autoritaire, malgré la démocratie, intrusion de la religion dans la vie privée des gens, extrait de naissance, même pour t'enterrer. Et si jamais tu t'es marié avec une *goy*, on ne t'enterre pas. La droite, là, au moins, elle se manifeste clairement. As-tu demandé à Monsieur B. dans quel camp il se situe?

Maurice se sent visé. « Il est toujours aussi cynique, cet Arthur, pense-t-il. Il exagère, il veut mettre à l'épreuve mes convictions et me faire marcher. » C'est la première fois qu'il doit défendre son employeur et auprès de son meilleur ami. Il s'essaie :

— Monsieur B. est le fondateur du CRI et tu le sais. Il finance beaucoup de projets qui œuvrent pour la paix. Tout le monde sait ça, même en Israël.

Ses arguments sont faibles, il le sait. Il lui manque des informations sur Monsieur B. Il sent fléchir sa voix. Il se montre encore sur la défensive avec ce « vrai » gauchiste d'Arthur ; lui, il est un socialiste de salon.

— Donc, un Québec indépendant, ce sera comme en Israël ? lui demande-t-il en buvant son verre d'eau.

— Non ! hurle Arthur, tant et si bien que Maurice allait s'étouffer.

« Il ne faudrait pas que je l'énerve. Il est assez survolté comme ça », se dit-il.

On se préparait à les servir. Arthur se tourna si brusquement qu'il reçut le bord de l'assiette sur le front.

— *Oh for Christ's sake!* cria-t-il.

Il y eut un moment de silence.

«Ma pizza est juteuse. Ils mettent toujours des crevettes dans ce genre de restaurant, elle goûte la *paella*. Ils doivent tout cuire dans le même four, ces immigrants», pense Maurice.

—Surtout pas ! poursuit Arthur plus calmement en posant la serviette blanche sur ses genoux. Parfois tes questions, Maurice... C'est que dans cette communauté, ils voient le Québec au travers d'un prisme. Ils projettent sur la société québécoise ce qui se passe ailleurs et *Israyel* est ce qui leur ressemble le plus.

Il parlait tout en dégustant avec prudence son assiette trop chaude.

—Puis, de toute façon, avec la grosse déprime de nos élites québécoises depuis le référendum, ça va prendre quelques années avant que le goût de l'indépendance revienne.

Il semblait s'être calmé. Il changeait de registre :

—Nous voici deux représentants juifs en train de manger un repas tout ce qu'il y a de plus *goy*... Que diraient nos rabbins ? Travailler pour des Juifs, cela fait de toi un Juif *pro-fes-sion-nel* Maurice ! dit-il en détachant les syllabes. Mais il ne faut pas que tu te mettes à penser comme eux. Exerce ton sens critique.

Il passait aux confidences :

—Tu sais que la communauté juive me prend pour son représentant parce qu'il y a des Juifs hassidiques dans mon comté ? Mais, maudit, il n'y pas qu'eux dans ma circonscription. On dirait parfois qu'ils veulent ma *job* !

Pendant qu'il se concentre sur les écailles d'une crevette qu'il décortique de ses doigts — toujours des imprévus dans une *paella* —, Maurice tente de le taquiner :

— Moi, en tout cas, ma pizza est censée être végétarienne, pas de porc là-dedans !

— T'es-tu déjà demandé pourquoi les fruits de mer ne sont pas cachères ?

— Non, demande-le à ton conseiller de rabbin. Tu as une ligne directe avec le bon Dieu maintenant ! Tu ne peux pas avoir mieux.

— En tout cas, lance Arthur, la religion en *Israyel* dicte l'état civil. Est-ce que tu réalises que, là-bas, il n'y a pas de mariage civil, et que tu dois te marier dans ta religion ou aller à Chypre pour un mariage non religieux ? Et dire que les Juifs se sont battus en Occident pour créer des états laïcs ! Les fondateurs du pays étaient athées. Mais une société sans religion risquait de ne plus être une société juive. Et avec Sharon et la droite au pouvoir, la religion occupera une place encore plus importante.

Il y eut un autre moment de silence.

— Ici, tu sais ce que vaut la religion aujourd'hui, poursuivait-il en s'essuyant les mains avec sa serviette de table.

Maurice sent le besoin de le narguer :

— Oui, mais au Québec, c'est la langue qui remplace la religion, cela revient au même, non ?

— On ne te demande quand même pas ta langue pour te marier ou pour t'enterrer, *come on* !

— Pourquoi ? En Israël, ils ne t'enterrent pas si tu n'es pas juif ? renchérit Maurice.

— Ce sont les rabbins qui décident si t'es juif — un vrai ! — pour t'enterrer dans un cimetière juif. On doit bien t'enterrer, si t'es mort !

— Cimetière juif ou pas, *what's the fucking difference*, Arthur ? On finit sous terre. Mais reconnais au

moins qu'ici ou là-bas, c'est par la force qu'on crée un pays...

« Me voici encore une fois en train d'adopter le point de vue officiel de ma communauté, se dit-il. La loi 101 : une législation contraignante ? »

— Mais en Israël, c'est cent fois pire depuis qu'on a perdu l'idéal socialiste, réplique Arthur.

— Pire ou pas, c'est par la force.

— La loi 101... avant d'être une loi, qui force quoi que ce soit, est une charte dont on s'est doté, c'est le cadre légal de notre future Constitution.

« Légal », pense Maurice. Il prononce ce mot avec son accent d'anglophone. « Un indépendantiste anglais..., c'est le monde à l'envers. » Mais il lui dit :

— *We hold these truths to be self-evident*. « Nous tenons pour évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux... » Je connais l'idéal américain. Mais la Charte québécoise des droits, ce n'est pas une Constitution.

— Pas encore, mon cher Maurice, pas encore. Mais c'est peut-être bien qu'on se soit fait fourrer avec la nouvelle Constitution canadienne. Au moins, on fait partie du Canada malgré nous, c'est maintenant officiel !

— Faudrait que t'écrives ton autobiographie un jour, Arthur. Et expliquer pourquoi un Juif anglophone devient indépendantiste, pour comprendre quel masochisme t'anime.

— Toujours aussi cynique, hein ? C'est vrai, pourquoi pas ? Mais après l'indépendance. C'est juste mon premier mandat. Mais pas par masochisme, par réalisme !

— Mais si tu l'écris avant, tu seras connu, si tu veux

être ministre, ça ne peut pas nuire. Les journalistes t'aimeront !

Puis, lui vient cette question qui le tracasse depuis toujours :

— Dis-moi Arthur, que faire s'il faut choisir entre la liberté et la survie, hein ?

Son compagnon avait commandé un autre carafon de vin blanc, alors que lui n'avait pas encore touché à son premier verre.

— Un toast, Maurice, on réglera plus tard les problèmes de l'humanité. À l'indépendance du Québec qui, un jour, se fera !

— Moi, je boirai plutôt à la réconciliation !

Arthur se verse de nouveau du vin.

— Allez ! dit-il encore, en levant son verre avant de le porter à ses lèvres.

Il commande ensuite du café et aborde le projet qui lui tient le plus à cœur : le projet de construction d'une usine de diamants, propriété des juifs orthodoxes de Boisbriand, dans sa circonscription. Arthur, le socialiste, souhaite obtenir une contribution financière de la part de Monsieur B.

— Oui, elle sera autogérée, ricane-t-il.

Toujours ironique, cet Arthur. Ce qui plonge Maurice dans sa rêverie. « Autogérée. » Le voilà, avec ce mot, en plein dans les années 70. Fraîchement diplômé en droit, Arthur avait été embauché comme conseiller au sein d'une centrale syndicale, infiltrée par des éléments marxistes-léninistes. Son syndicat livrait un combat féroce à un propriétaire juif d'une usine de textile. Et Arthur, devenu la coqueluche des journalistes, passait constamment à la télévision pour présenter le point de

vue des travailleurs qui ne souhaitaient rien de moins que de s'approprier l'usine !

— Autogérée, comme lors de ta fameuse grève..., lui rappelle-t-il.

— Bien oui, mais le Québec a changé depuis, mon cher Maurice. Toi, qu'est-ce que t'as fait durant tout ce temps-là ?

— Bof, de petits contrats à la télévision.

— Mais tu n'as pas fait des études en littérature ? Tu aurais pu te faire engager comme professeur dans un cégep**.

— C'est vrai, mais mon nom ne sonne pas assez québécois.

— Parce que tu crois que les gens pensent que Goldberg ça vient du Lac-Saint-Jean ?

— Ça doit être parce que je ne suis pas assez marxiste, j'imagine, je ne le sais pas. En tout cas, tes amis du groupe « En lutte » contrôlent tous les postes, comme dans certains hôpitaux.

— C'est drôle, mais je n'ai jamais été victime d'antisémitisme au Québec. Sauf une fois. J'en avais assez d'entendre les gars de mon syndicat qualifier de « Christ de Juif » le patron de l'usine contre qui on se battait. Mais c'est vrai aussi qu'ils ne connaissaient pas une autre réalité que celle du Juif capitaliste qui ne parlait pas leur langue.

— Ah bon ! Ils ne disent plus « Christ de Juif » aujourd'hui ? lui demande Maurice.

— Je ne sais pas, je n'ai pas fait de sondage, mais les travailleurs québécois savent *astheure* que le dénomin-

** Cégep: acronyme de « collège d'enseignement général et professionnel », institution postsecondaire.

teur commun c'est le mot « capitaliste », que tu sois juif, catholique ou hindou.

— Mais là, toi, tu es en train de faire un revirement à cent quatre-vingts degrés, puisque tu courtises maintenant Monsieur B. et le monde de la finance.

— Il faut bien trouver l'argent quelque part, le temps de s'organiser. La Fédération des travailleurs québécois aussi cherche à créer un Fonds.

— Tu devrais aborder toi-même Monsieur B. En tant que député, tu aurais plus de...

— Maurice, je te laisse préparer le terrain. Ils auront comme ça le temps de réfléchir avant que j'intervienne. Les Juifs de Boisbriand ont acheté le terrain et nous, au gouvernement, nous allons aider à la construction de l'usine. Après tout, ces gens-là ont voté pour *nous'aut* aux élections. Ils ont même une rue qui porte la date de notre arrivée au pouvoir, elle s'appelle Rue du 15 novembre ! Un centre diamantaire *kosher* que tout le monde aura contribué à construire, c'est un Fonds de solidarité parfait ça, non ? Tu me reviens là-dessus ?

— Tu dois certainement avoir tes entrées chez Monsieur B. Tu n'as pas besoin de moi !

— On fait un *deal*. Tu m'obtiens le support de Monsieur B., et si ça marche, je te trouve des infos sur ton adjoint.

— Des quoi ?

— Des informations sur ton *sidekick*, ton ange gardien, Sylvain Paquin.

— Quoi ? Tu nous espionnes ?

— Les écoutes électroniques, ça passe par mon bureau, annonce-t-il fièrement, en s'essuyant le menton avec la serviette. Fais pas le naïf, Maurice. Tout le monde a besoin d'information aujourd'hui. Tu as encore la mentalité de

tes amis de la télévision, qui sont tout le temps contre le pouvoir, quel qu'il soit. Bienvenue en ville, *my friend* !

— Tu écoutes aussi mes conversations, j'imagine, Arthur.

— Tu n'as rien à nous apprendre. Pas encore ! Mais ceux qui s'en vont à Tripoli, serrer la main de Mouammar Kadhafi, comment penses-tu qu'on va le savoir ? Ils n'envoient pas un communiqué aux médias quand ils partent assister aux colloques sur la Révolution verte.

— Mais c'est parfois des sympathisants ou des membres de ton parti qui font partie des délégations.

— Les amis de nos ennemis sont nos amis ! lança-t-il, pompeusement, en se levant pour aller payer la facture à la caisse.

Le restaurant parut encore plus sombre à Maurice qu'à son arrivée. En sortant, il fut ébloui par la lumière du jour.

— Allez, fit Arthur, en lui serrant la main. *Don't look so worried*. Ne t'inquiète pas, ça fait partie du jeu tout ça.

Et il mit ses lunettes de soleil. Il portait un panama blanc, comme s'il sortait d'un café de La Havane. Il lui posa la main sur l'épaule :

— Au moins, tâche d'être moins bavard au téléphone, Maurice. Clic, clic, clic..., fit-il.

Et il rit très fort en sortant de sa poche les clés de sa voiture. Il se dirigeait vers une *Porsche*, dernier modèle, argentée.

Maurice eut envie d'allumer une cigarette. Il avait cessé de fumer depuis plusieurs années.

« Sacré Arthur ! se dit-il, en cherchant sa petite *Arrow* rouge. Comme il avait changé ! Que s'était-il

passé? » Ses affaires l'absorbaient à tel point qu'il ne lui laissa pas une minute pour parler de son projet de revue.

Il démarra le moteur.

« J'ai vingt ans. Qu'est-ce que je fais ? Je m'arrête ou je continue ? »

Plastic Bertrand, toujours et encore.

VI

Devora

La lumière est tamisée aujourd'hui dans son bureau, au neuvième étage de la rue Vendôme. Quelqu'un a dû baisser le store vénitien. Il se dirige droit vers la fenêtre, relève le store à l'aide du cordon de tirage et caresse des yeux le relief vert foncé du mont Royal dont il perçoit la crête touffue à l'horizon.

Les toits des maisons de ce riche secteur de Montréal s'étendent devant lui. C'est cette vue qui s'offre à ses yeux le matin lorsqu'il dépose son porte-documents sur la petite table étroite qui longe la grande fenêtre vitrée. Et cela lui donne un sentiment de puissance. Cette scène de *Bonheur d'occasion*, un autre roman de Gabrielle Roy, lui revient à l'esprit, tandis qu'en montant la côte, en direction des quartiers riches de Westmount, Rose-Anna s'immobilise quelques instants pour reprendre son souffle et, face au panorama de la ville, arrête son regard sur les maisons pauvres de Montréal. Rose-Anna, Azarius, Florentine. Il se rappelait les prénoms de cette famille québécoise de Saint-Henri. Il les avait aimés comme des parents proches, mais il leur en voulait en

même temps. C'était leur faute s'ils étaient pauvres, des perdants eux aussi. Pour sauver sa famille de la misère, Azarius avait dû s'enrôler dans l'armée. Le Canada était en guerre.

Maurice hausse légèrement son pantalon par la taille et ajuste sa cravate. « Ils auraient dû se battre pour s'en sortir », se dit-il. Il pense à Reagan et à Mitterrand. « Ils sont au pouvoir, comme moi, depuis un an. » Finalement, il s'en tirait bien, il avait pénétré dans le club des riches, il finirait bien par trouver des collaborateurs, pour la revue, qui s'intéresseraient à la réconciliation et, surtout, qui seraient moins suspicieux. Il lui faudrait un peu de temps cependant, car le temps justement lui glissait entre les doigts : tant de gens à rencontrer, tant de choses à apprendre, ses journées se remplissaient à vue d'œil. Au moins, il recevait régulièrement sa paie. Sinon, pourquoi avait-il été engagé ? Les objectifs de Monsieur B. lui permettraient enfin de réaliser son rêve : ce n'était quand même pas rien publier une revue prestigieuse qui se vouerait à la réconciliation de tous les peuples ennemis de la terre.

Il sent un parfum doux planant dans la pièce du bureau ce matin. Il pense à l'étudiante qu'on a engagée pour l'été et qu'il a déjà entendue conversant avec madame Sasson. C'est la jeune fille qui a dû baisser le rideau en posant le dossier de presse qu'elle prépare tous les matins sur sa table de travail. Elle se soucie de son bien-être.

— Bonjour *Mau'rice*, vous vous êtes bien reposé ? lui demande-t-elle en s'apercevant de sa présence.

Elle parle français avec cette désinvolture que manifestent ces étudiantes brillantes de l'Université McGill qui ont réussi à assimiler la langue du Québec à leur personnalité et ne se méprennent pas soudainement à vous

tutoyer, même si elles vous appellent par votre prénom. Elles ont de ces manières *cool* ces jeunes filles anglophones ! Si elle lui avait adressé la parole en l'appelant « monsieur Ben Haïm », cela l'aurait vieilli de cent ans. Il l'imagine portant des sandales et un bracelet argenté à la cheville.

— Vous avez eu une bonne nuit de sommeil ? l'interroge-t-elle encore.

« *Did you have a good night's sleep ?* C'est en anglais qu'elle pense, se dit-il. Dirait-on la même chose en français ? Toujours plus élaborée la langue française. »

Sommeil, réveil, les draps se froissent et se défroissent. Cette sensation de fraîcheur sur sa peau lorsqu'il se glisse entre les draps propres. « Humm », se dit-il, il a envie de s'étirer.

— Comment va Jonathan ? s'enquiert-elle en le tirant brusquement de sa rêverie.

Comment connaît-elle le nom de son fils ? Il a dû déjà lui en parler.

— J'ai classé les documents que vous avez examinés hier, poursuit-elle, et je vous ai encerclé au feutre jaune orange les articles que j'ai lus ce matin dans les journaux. Il y est beaucoup question de la visite du général Chalom. Vous devriez les lire, ajoute-t-elle, autoritaire.

Le revoici sur terre avec ce nom : le général Chalom. Il avait complètement oublié cette histoire. Monsieur B. a invité à Montréal ce vieux militaire israélien, vainqueur d'on ne sait plus combien de guerres, parce qu'il s'est maintenant converti en colombe. Et cela lui permettra de mousser les dons à une soirée-bénéfice. Une campagne de financement. Ça lui rappelle des souvenirs.

Mais l'étudiante a l'air de se demander s'il se rend compte de la gravité de la situation. Les journaux ne

parlent que des victimes de la guerre au Liban. L'armée israélienne est aux portes de Beyrouth. Il y a vingt minutes, il accompagnait Jonathan à l'école. Tout était normal. Dans quel univers vit-il ? Il y a quelques jours, comme cela semble lointain, Arthur avait évoqué le nom d'Ariel Sharon, le ministre de la Défense d'Israël, il s'en souvient. Il écoute les nouvelles pourtant. Que lui arrive-t-il ? Fait-il exprès pour faire abstraction de ce qui se passe « là-bas » ?

Il observe la jeune fille, une femme déjà. Le conflit semble bien loin malgré ce qu'elle lui apprend.

« Elle s'intéresse beaucoup à moi, pense-t-il. Je dois représenter à ses yeux un homme mûr, disponible tous les matins, pour discuter avec elle des vraies choses de la vie. »

Elle pose des questions très délicatement. Profite-t-elle du fait qu'ils sont seuls ? Madame Sasson est sortie acheter du café, il en manquait ce vendredi matin. Sylvain n'est pas encore arrivé. Il songe à leur première conversation.

— Mon nom en hébreu est Devora, mais je préfère Mélissa. Vous, votre nom hébraïque, c'est Moïse, n'est-ce pas ?

— Oui, effectivement, c'est le nom inscrit dans mon certificat de naissance.

— Vous savez que Moïse n'a jamais vu la terre promise...

— Oui, je sais. Il était aussi égyptien et bègue.

Il ne sait pas pourquoi elle lui parle de Moïse. Elle raconte qu'elle étudie en sciences politiques, elle complète un mémoire sur les nationalismes arabes. « Il y a plusieurs types de nationalisme », précise-t-elle, et elle tente de faire des parallèles avec le sionisme. Elle parle de tout,

de façon si naturelle, sans essayer de prouver quoi que ce soit. Mais il sent qu'il l'impressionne et qu'elle a saisi cette rare occasion où elle se trouve seule en sa compagnie pour s'entretenir avec lui. Ou peut-être fabule-t-il. Mais elle est debout devant son bureau et il voudrait jouir de ces moments. Derrière lui, au travers de la vitre, il sait que les arbres de la montagne ont atteint leur pleine maturité. Devora. Mélissa. Cela signifie abeille, en hébreu et en grec. «Devora, je te dévorerai», pense-t-il.

Elle porte aujourd'hui un léger cardigan bleu ciel prêté par madame Sasson, car elle ne supporte pas l'air climatisé qui lui donne des frissons. Les femmes développent si vite une complicité entre elles.

Et il se perd dans sa rêverie entremêlant ce qu'elle lui dit à ses propres pensées. Comment les appelait-on déjà ces jeunes filles de l'Antiquité, des vestales ? Elles portaient des sandales dont elles attachaient les lacets jusqu'aux genoux sous leurs jupettes blanches, les queues de cheval battant au vent.

— Vous me faites penser à quelqu'un, lui dit-elle, à brûle-pourpoint. Il a écrit une nouvelle dans une revue qui s'appelle *Le Temps Fou*. Il s'appelle Victor Teboul, le connaissez-vous ?

— Vaguement, répond Maurice. Je crois qu'il livre un combat, lui, ce qui n'est pas du tout mon cas.

— Un combat ?

— Oh oui, c'est un illuminé ! Il dirige une revue. Et puis, ses objectifs sont tellement évidents, c'est un indépendantiste, un *separatist*, comme disent les Anglais.

Elle le taquine :

— Et vous, ce n'est pas un peu la même chose ?

— Pas du tout. Lui, il serait un terroriste intellectuel, d'après une revue. Vous avez déposé une coupure

d'article qui en parlait dans mon dossier de presse, l'autre jour...

— Il s'agit du même périodique, *Le Temps Fou*.

— Moi, je préfère m'occuper de la réconciliation des peuples ennemis.

— Les Juifs et les Québécois sont des ennemis ?

— Vous ne lisez pas les journaux, Devora ? Vous me les découpez pourtant ! On accuse les Québécois d'être des antisémites, d'héberger d'anciens nazis. Et les Québécois, quant à eux, accusent les Juifs d'être des racistes, d'écraser le peuple palestinien, vous ne lisez pas la revue *Ici Québec* ? Moi, j'essaie de trouver un sens convergent à nos histoires respectives, je tente de faire en sorte que l'histoire serve à quelque chose de constructif pour une fois. C'est un projet qui se réalisera, grâce au magazine que je publierai.

Il s'est retenu. Pourquoi veut-il tant la convaincre ? Elle ne cherche même pas à être convaincue. Elle souhaite seulement converser avec lui. Elle est fière de sa féminité et surtout qu'il la remarque. Elle revient à la charge :

— Mais, c'est étrange, on croirait que c'est votre double, vous devriez le rencontrer. J'ai une amie qui travaille pour lui. Elle a été engagée pour la période estivale grâce à un programme gouvernemental, tout comme moi.

— J'imagine qu'elle s'appelle aussi Devora !

— Non, Dimona, comme la ville qu'on a construite en plein désert. Vous êtes au courant que Teboul a écrit un livre où il a dénoncé un tas de monde qu'il a qualifié d'antisémites ? Yves Thériault, Gabrielle Roy, tout le monde y passe, même Lionel Groulx.

— Groulx, accusé d'être antisémite par Teboul ?

— Absolument !

Il ne savait trop quoi penser de ce Teboul.

Contribuait-il ou nuisait-il à la réconciliation ? Car, d'une certaine façon, pour que le CRI pût exister, il fallait qu'il y eût discorde, sans cela, qu'y avait-il à réconcilier ? Il aurait voulu lui manifester sa reconnaissance. Quoique, peut-être, lui causait-il aussi du tort...

— Mais ce Teboul est en train de défaire ce que je fais, c'est incroyable ! Comment savez-vous cela ? lui demande-t-il, exaspéré.

— Je lis les périodiques juifs et les journaux de langue anglaise. Mais je vous jure qu'il a eu le même itinéraire que vous. Il vient du Maroc, comme vous.

— Vous voyez que vous vous trompez, Devora. J'en suis bien content, vous étiez si sûre de vous. Tout d'abord, je ne viens pas du Maroc, mais d'Égypte, d'Alexandrie, donc il ne faut pas me confondre avec cet individu.

— Ah bon, j'ai dû me tromper. Mais Teboul a travaillé pour la télévision, comme vous.

— Je vous ai dit, moi, c'est la réconciliation des peuples, je ne pense pas que son livre puisse m'inspirer.

— Mon amie Dimona me disait qu'il a participé l'autre soir à une table ronde et il a accusé Yves Beauchemin de propager de l'antisémitisme avec son roman *Le Matou...* Vous vous rendez compte ! Mais le plus drôle, c'est que Robert Lévesque, qui a couvert l'événement pour *Le Devoir*, n'a même pas mentionné son nom dans son article, alors que tous les autres participants de cette table ronde étaient nommés : Bouyoucas, Micone...

— Ah bon !

— Il paraît qu'il a aussi une autre obsession : il veut que les Juifs développent des racines au Québec et les anglophones sont totalement indifférents à cela. Ce qui les intéresse, c'est seulement ce qu'il dit sur l'antisémitisme.

— Avouez quand même Devora que cet homme a un

esprit confus. Si *Le Devoir* l'ignore, c'est bien fait pour lui. Ça lui apprendra de vouloir foutre la zizanie. Il vaut mieux ne pas trop parler de cet individu. Ce sera mieux ainsi.

— Vous savez, n'est-ce pas, que Monsieur B. a accordé une somme mirobolante à la Fondation des amis de Lionel Groulx...

C'était une vraie commère, cette fille. Elle commençait à l'irriter avec toutes ces informations. Avec son « n'est-ce pas », elle lui faisait penser à un vieux prof qui finissait chaque bout de phrase avec cette expression et le rendait dingue. Il finissait par répéter cette formule en quittant son cours, dans ses conversations avec ses amis.

Mais il sut ce qui l'avait vraiment irrité dans ce qu'elle venait de lui apprendre. « Elle sait que Monsieur B. a fait un don à cette fondation, se dit-il. Le monde entier est au courant, tandis que moi, je l'apprends presque par hasard à la réunion du Mouvement pour combattre le racisme et l'antisémitisme. »

— Monsieur B. n'a pas besoin de moi pour décider où ira son argent ! répliqua-t-il, en tentant de camoufler sa frustration.

« Elle voulait décidément montrer qu'elle était bien informée », pensa-t-il.

— ...

Afin de ne pas paraître ignorant et semblant penser tout haut, il lui dit :

— Ce livre de Teboul, c'est de l'histoire ancienne..., j'en ai entendu parler il y a quelques années, pendant que je travaillais sur mon mémoire à McGill. Je vais tâcher d'en acheter un exemplaire. Il doit être encore en vente en librairie.

— Pas du tout, pensez-vous ! Il est épuisé.

—Quoi ! C'était un *best-seller* ? demanda-t-il, avec une pointe d'ironie.

—Pas du tout. Vous le savez aussi bien que moi. Lors de la parution du livre, Monsieur B. a acheté tous les exemplaires pour éviter toute controverse. Moins on parle de nous, mieux c'est, n'est-ce pas ?

—Ah bon !

«Je la séduirai à un autre moment, pensa-t-il, puisqu'elle a des choses à me dire, écoutons-la.»

—Et puis, de toute façon, le livre de Teboul est écrit en français, il n'est pas pris au sérieux, ça aussi, vous le savez aussi bien que moi. Le public juif lit l'anglais.

—Non, je vous le jure, c'est la première fois que j'entends parler de cette controverse. J'en apprends tous les jours. C'est une initiation qui va durer longtemps.

—Je vais vous faire une confidence. Mon amie Dimona me dit que Teboul est tellement obsédé par l'antisémitisme au Québec qu'à chaque fois qu'il lit *Le Devoir*, ses yeux y scrutent chaque ligne cherchant la lettre *j*, comme pour détecter s'ils parlent des Juifs. Vous vous rendez compte, «j», «jus», «juste»... Combien de mots commencent par «j» en français, Maurice ?

—Quel être étrange ! Est-ce qu'il est connu des Québécois ?

—Sans doute par quelques nationalistes masochistes qui adorent croiser le fer avec les Juifs, car il écrit en français. Mais ça ne fait pas beaucoup de bruit ailleurs. Vous le savez bien : écrire en français, ça n'a aucun impact, sauf si vous écrivez le mot «juif» dans un livre, et encore ! Mais Mordecai Richler est en train d'écrire sur la question et avec le retentissement de ses articles aux États-Unis, lui, il ne passera pas inaperçu. On lui verse des honoraires dans les cinq chiffres, paraît-il.

— Devora, vous me faites marcher.

— *No Maurice, I am not pulling your leg.* Et ne dites rien à votre grand patron. Il se méfie des porteurs de mauvaises nouvelles, ajouta-t-elle, avec son rire de jeune fille.

— Monsieur B. déteste, en effet, les écrivains. Il adore tout ce qui vient de la télévision et du cinéma ; la lecture, je le sais, il abhorre cela. Mais comment savez-vous tout ça ?

— Ma mère est une organisatrice du Parti libéral...

C'est à ce moment que sa ligne personnelle sonna. *Biz, biz, biz...* L'habituel bourdonnement d'abeille, persistant et agaçant. Ce n'était quand même pas le moment d'être interrompu avec toutes ces révélations que Devora lui faisait et tandis qu'il recommençait à bander ferme. Où pouvait bien se trouver madame Sasson ? Elle devait être à la toilette celle-là, toujours à se coiffer. Il dut prendre la ligne. Une voix d'homme lui susurra :

— Hello Maurissse.

— Oui, à qui ai-je le plaisir ? demanda Maurice, étonné.

Devora s'envola comme un papillon. « Non reste ! », allait-il lui dire. Il voulait tellement la tutoyer, et il perdit le crayon avec lequel il jouait, qui s'en alla rouler sur le tapis. Elle s'était esquivée avec un sourire comme si elle savait l'effet qu'elle lui faisait. Il pensa aux jupettes de satin blanc que portaient les femmes en-dessous de leurs robes, puis se rappela que Devora, malgré l'air climatisé, portait une jupe plutôt courte sur ses jambes bronzées. Il se leva de sa chaise, sans raison, importuné par cet appel ; heureusement, il ne bandait plus.

— Vous savez Maurissse qui je suis ? Je suis votre consciensse, dit encore l'homme dans le récepteur.

Il semblait éprouver un certain plaisir en prononçant la lettre *s*.

— Venez prendre un café, je vous lirai la fortune, car elle ne vous ssourit pas, poursuivait-il. Maurisse, Maurisse, que faites-vous ? *What are you doing Maurisse, why are you always so busy ? Take some time off, you barely see your wife... let's go for coffee.* Vous êtes si occupé que vous ne voyez plus votre femme. Venez vous asseoir avec moi à la terrasse d'un café, il fait si beau, Maurisse.

Sa voix changeait au fur et à mesure qu'il parlait.

— Je ssuis membre des Juifs pour la Paix, Maurisse, et nous souhaitons que vous veniez à nos rencontres, connaissez-vous notre groupe, Maurisse ?

— ...

Comme il aimait jouer avec sa langue, cet homme. Les sons qui sortaient de sa bouche devaient certainement le faire jouir, il prononçait la première syllabe de son prénom du fond de sa gorge et cela se terminait par un léger sifflement.

— Ah Mau-risse ! Mau-risse ! soupira-t-il. Où êtes-vous... ? répéta-t-il, se permettant de le taquiner avec familiarité, comme un ancien camarade d'école.

— ...

— Notre rencontre aura lieu chez le docteur Leibowicz, à Westmount. Pourriez-vous noter l'adresse : 1945, rue Oliver, à côté de la synagogue, samedi prochain, après shabbat. Maurisse, faites-nous plaisir, venez ! 1945, c'est la date de votre naissance, vous ne pouvez pas oublier l'adresse. Pouvons-nous vous compter parmi les nôtres, Maurisse ? Venez, venez Maurisse, supplia-t-il, avant de raccrocher.

Il s'était rassis pour noter l'adresse.

Il allait avoir mal à la tête : être courtoisé par un homosexuel ! Il ne manquait plus que ça. Cela ne lui était pas arrivé depuis bien des années et lui rappelait de mauvais

souvenirs : cet homme qui tentait de le draguer à Pigalle, alors qu'il habitait dans cette chambre d'hôtel à Paris, avec ses parents. Il fut irrité que, parmi tous ces agents doubles qui l'entouraient, il y eût maintenant un homosexuel, cela était vraiment inattendu. Des Juifs homosexuels ? Il aura tout vu dans cette communauté. La Torah interdisait pourtant formellement l'homosexualité.

Il se leva, ouvrit le classeur de bureau pour replacer le dossier de presse qu'il avait parcouru et fut attiré par une chemise portant l'étiquette «Nominations». Des articles y avaient été mis pêle-mêle, sans doute avant que la jeune étudiante ait pris du service. L'un d'eux, paru en page F-19 d'un grand quotidien de langue française de Montréal et signé d'un Jacques Le Borgne, attira son regard. Une photo aussi sombre que celles publiées dans la rubrique nécrologique illustrait l'article.

Nomination à la Fondation CRI, put-il lire.

Le philanthrope montréalais bien connu, Pinshas Rahanin B., mieux connu sous ses initiales, *P. R.*, a nommé M. Maurice Benhame, à la tête du CRI, le Conseil de la réconciliation intercommunautaire, voué à la paix et à la réconciliation des peuples.

M. Benhame est l'ex-animateur d'une émission controversée de Radio-Québec. On se souviendra que, dans le cadre d'une interview diffusée en direct et portant sur la Seconde Guerre mondiale, un invité associa le mouvement nationaliste et des membres des deux gouvernements fédéral et provincial à des nazis. Des doutes avaient été émis quant à la crédibilité de l'invité dont les déclarations firent la manchette d'un quotidien

anglophone de Montréal. L'émission fut abruptement retirée de la programmation et l'invité, associé à des groupes radicaux, fut arrêté.

On prête de nobles intentions au nouvel organisme. Fondé et financé par Monsieur B., comme il est familièrement appelé dans les milieux financiers, le CRI devra aussi en principe rallier les milieux nationalistes au combat qu'il mène contre ce qu'il désigne comme le terrorisme mondial. Car Monsieur B. est aussi le principal bâilleur de fonds de la Fondation pour combattre le terrorisme. Cela fait, selon les observateurs, bien des organismes à présider.

M. Benhame, quant à lui, détient une maîtrise en analyse sémiologique de l'Université McGill. Originaire d'Égypte, il détient un passeport canadien. Quelles seront ses véritables fonctions ?

Plusieurs s'interrogent sur les objectifs du CRI. Une entreprise de relations publiques qui permettra de soigner l'image de Monsieur B. auprès des Québécois ?

Les bureaux du CRI sont situés dans le luxueux New Vendôme, à Westmount.

« Il portait bien son nom, ce Le Borgne, se dit-il. Il massacrait son patronyme et les prénoms de son patron. » Il prit son stylo pour souligner le mot « Benhame » et y ajouta un point d'exclamation dans la marge. C'était la première fois qu'un journal lui consacrait un article. La photo lui déplut. Lors de son entretien chez Monsieur B., le vieux à la voix de velours lui demanda une courte biographie, mais il ne pensait pas qu'elle allait se retrouver dans un journal. Il s'en souvenait maintenant. La photo, qui y était jointe, fut prise dans une de ces machines de la gare Centrale. Il dut détruire

les deux premiers portraits car, entre deux flashes, il s'était baissé pour s'assurer du bon fonctionnement de l'appareil, et la pellicule avait reproduit l'image de son front dégarni.

L'article sema des doutes dans son esprit. Nobles intentions ? Relations publiques ? Il ne savait trop quoi penser de ces sous-entendus. Cela risquait de gâcher ses rêves.

La chemise contenait aussi une page découpée du *Jewish Times*. Le titre laissait croire que la nouvelle fut écrite pour plaire à Monsieur B.

Media Personality appointed to Head IRC*, disait la manchette.

«Ça, c'est plus sérieux», se dit Maurice. Il lut :

The IRC Foundation, established by community leader Pinhas Rahamim B., has named media personality Maurice Ben Hayim to head its Quebec-based operations.

Ben Hayim is a McGill graduate with highly regarded communications skills. He hosted the popular TV program *Tel Quil*, which was aired on the Government-owned Quebec Television Network, Radio Canada. The program denounced a Nazi war criminal who had found refuge in Canada and triggered an investigation into current immigration practices on the part of Government officials.

The Inter-communal Reconciliation Council is

* Une personnalité du monde des médias nommée à la tête de l'IRC (*voir la traduction du texte à la fin du chapitre*).

devoted to promoting peace among nations and to combat terrorism.

It has offices in Toronto and Montreal.

Il allait remettre cet article dans la chemise, lorsqu'il découvrit que le *Jewish Times* avait aussi annoncé une autre nomination. Il s'agissait de ce Teboul, dont parlait Devora, qui était nommé à la tête d'un organisme de la communauté juive de Montréal.

«Tiens, tiens, se dit-il, il me ressemble vraiment ce couillon-là ! Lui, au moins, il n'était pas allé prendre sa photo à la gare Centrale ! Mais on n'avait pas annoncé sa nomination dans un grand quotidien, ça ne doit pas être important.»

En scrutant le visage de Teboul, il se sentit seul à seul avec lui, comme dans un duel, et il se demanda un instant lequel des deux gagnerait s'ils s'affrontaient. Puis, il se rassura. «Cette photo est statique, se dit-il, alors que moi je suis bien vivant, j'aurai bientôt un avenir que l'on pourra retracer dans les livres. Qu'a-t-il d'autre ce simple fonctionnaire que sa fonction ? On lui offrira aussi une plaque comme à Sylvain et on l'oubliera bien vite.»

Il fut si content de sa constatation qu'il eut envie de se tourner vers la montagne pour partager sa découverte. Mais c'était vrai qu'il prenait beaucoup de place ce Teboul, se ravisa-t-il, sinon pourquoi Devora parlait-elle de lui ? En plus, il avait écrit un livre et publiait une revue. Cela l'embêtait. Les écrivains aussi savaient tout. Il se demanda si Teboul connaissait son histoire, ce qui lui arriverait à lui, Maurice Ben Haïm. Et il crut percevoir un sourire narquois sur la photo, comme si Teboul aimait jouer des tours. Il lui fit penser, tout à la fois, à Karageuz,

ce personnage du théâtre d'ombres de la Méditerranée, et au bon Dieu. Toujours des forces surnaturelles qui lui jouaient de mauvais tours, à lui, Maurice Ben Haïm, et qui connaissaient son destin. Peut-être était-il vraiment prédestiné à réconcilier tous les frères ennemis de la terre et à les expurger de leur adoration du pouvoir. Un vrai Messie. Ce n'était pas un hasard que Moïse fût son nom hébraïque.

En fin d'après-midi, il y eut un autre curieux — et dernier ! — coup de téléphone. *Biz, biz, biz...* Toujours des voix qui l'appelaient. L'avertisseur de l'appareil vibrerait par intermittence, comme si le réseau téléphonique avait de la difficulté à établir le contact. En décrochant l'appareil, pour arrêter son bourdonnement, il reconnut immédiatement la voix haletante de l'historien et son accent britannique désuet.

— Est-ce que je vous dérange, monsieur Ben Haïm ? Je sais que c'est la fin de la journée et, même si moi, je viens au bureau à partir de cinq heures de l'après-midi, je comprends très bien..., tout à fait très bien, si vous devez quitter le vôtre. Peut-être préférez-vous que je vous téléphone demain matin...

Il n'avait pas eu le temps de répondre que la voix poursuivait :

— Vous savez..., j'ai beaucoup réfléchi depuis la dernière réunion et je sens, corrigez-moi si j'ai tort, je vous prie, que vous allez assumer un leadership au sein de la communauté, est-ce que je me trompe, monsieur Ben Haïm ? (Il prononçait bien son nom, avec une pointe d'accent hébraïque et cela plut à Maurice, qui lui prêta plus d'attention.) Dites-moi, s'il vous plaît, si c'est le cas.

Aussi pensais-je que je pourrais vous être utile, c'est très modeste comme proposition, vous savez, très modeste, peut-être que je pourrais aussi vous aider à prévenir certaines erreurs, non pas que vous pouvez — comment dire cela ? — les commettre, mais les nouveaux professionnels de la communauté sont si jeunes, eh oui, bien sûr, si enthousiastes..., mais aussi, disons-le, sans vouloir faire du tort à qui que ce soit, ils sont si inexpérimentés, vous ne pensez pas ? Et il y a aussi la guerre au Proche-Orient, il ne convient pas de faire des erreurs, ce ne serait pas approprié.

— ...

— Oui, je sais que je vous surprends en vous téléphonant, mais si vous avez un peu de temps libre, nous pourrions prendre un café ensemble, quand cela vous convient, bien sûr, bien sûr, je suis à votre service. Oui, merci monsieur Ben Haïm, vous êtes très aimable.

Maurice n'avait pas réussi à émettre le moindre son, que la communication s'était déjà interrompue.

« Quel étrange personnage », se dit-il.

Traduction du texte « Media Personality
appointed to Head IRC »

Une personnalité du monde des médias
nommée à la tête de l'IRC

La Fondation IRC, créée par le leader de la communauté, Pinhas Rahamim B., a nommé à sa direction, Maurice Ben Hayim (sic), personnalité du monde des médias, pour diriger ses opérations au Québec.

Ben Hayim est un diplômé de McGill et a des

compétences reconnues en communication. Il a animé la populaire émission de télévision, *Tel Quil* (sic), diffusée par Radio Canada (sic), le réseau de télévision gouvernemental du Québec. L'émission avait dénoncé un criminel de guerre nazi qui s'était réfugié au Canada et déclenché une enquête sur les pratiques courantes des fonctionnaires gouvernementaux en matière d'immigration.

Le Inter-communal Reconciliation Council (Conseil de la réconciliation intercommunautaire) est voué à promouvoir la paix entre les nations et à combattre le terrorisme.

Le Conseil compte des bureaux à Toronto et à Montréal.

VII

L'Orient de plus en plus proche

— Ce sont de vrais vautours, les journalistes. Ils se nourrissent de charognes.

C'est Sylvain qui parle et il n'est pas content. Un attentat a eu lieu durant la nuit devant l'édifice qui abrite le consulat d'Israël à Montréal. Pas de victimes, uniquement des dégâts matériels, selon les journaux. Une auto piégée.

— Le projet du CRI risque d'échouer, poursuit-il. La gauche va nous accuser, comme d'habitude, d'être les responsables indirects de cet attentat. Et les journaux trouvent au général Chalom toutes sortes de bibittes, mortes depuis des lustres. Imagine-toi qu'il aurait participé aux massacres de Palestiniens à Deir Yassin. En 1948 ! Où sont-ils allés trouver ça, peux-tu me dire ?

Debout, il tenait les pages du journal grandes ouvertes. Une odeur de shampoing avait envahi la pièce, Sylvain revenait du gymnase :

— Que va penser de nous Monsieur B. ? On n'a même pas pu prévenir le coup. J'aurais dû demander un dossier sur le général auprès de mes contacts à

Jérusalem. Nous aurons besoin de tes talents de journaliste, Maurice. Il faudrait que tu écrives un texte qui justifierait la visite de Chalom et qui expliquerait en détail les raisons de notre intervention au Liban. C'est pour établir la paix en Galilée que nous intervenons. On pourrait le publier dans un bulletin. On ne peut pas laisser passer tous ces trucs qu'ils racontent sur nous.

«On me demande de prendre position publiquement, pense Maurice. Sylvain a dit "notre" intervention. Depuis quand "eux" c'est "nous"?»

Les choses se précipitent. Il faut faire vite, la communauté juive doit défendre les actions d'Israël au Liban. Finie la réconciliation, c'est la guerre.

On a installé un téléscrip-teur à la réception du CRI. Il crépite au rythme des obus qui tombent sur Beyrouth. L'Orient est de plus en plus proche.

À la télé, à la radio, il n'est question que de la guerre au Liban et de l'agression israélienne. Sylvain ne se déplace pas sans son transistor de poche et, à midi, les nouvelles résonnent dans le bureau tandis que le téléscrip-teur crache ses longues feuilles noircies d'encre fraîche qui finissent par s'étaler sur le carrelage blanc de la réception.

Les événements du Proche-Orient ont envahi les lieux.

«Du sang, pense Maurice, du sang coulera dans les rues de Montréal. Au moins, après, ce sera terminé. Plus d'angoisse.» Puis: «Qu'est-ce que je fous dans cette marmite?»

Son fils. Il avait accompagné son fils à l'école, ce matin. C'était un établissement juif. Et s'ils plaçaient une bombe? Ils, qui sont *ils*?

—Écoute ça, lui dit Sylvain en parcourant un

article, le Conseil national de notre cher Parti indépendantiste, au pouvoir à Québec, se réunit d'urgence et exige que le gouvernement québécois demande aux autorités fédérales d'interdire l'entrée au Canada du général Chalom. De plus, il recommande qu'on accorde prestement un visa d'entrée au frère d'Arafat, médecin et président du Croissant rouge palestinien. Il a bien choisi le moment, celui-là, pour s'en venir à Montréal, tu ne trouves pas ? Il doit prononcer une conférence au Centre Sheraton.

Sylvain a raison. Il est bien trop intello pour ce genre de truc. Mais alors qu'est-ce qui le retient à son poste ? Sa peur de trahir ? Trahir qui ? Il est à dix mille kilomètres d'un conflit et il le vit comme s'il y était. Il voulait faire partie de l'Histoire et voilà qu'elle l'avalait. S'il pouvait se lobotomiser le cerveau, il oublierait ses origines et en ressortirait rajeuni, un nouvel être. Mais s'il quittait ses fonctions, ça le poursuivrait toute sa vie. Il ne se tolérerait pas. Il aurait échoué. L'échec. Chute libre dans le vide. L'abandon des siens. Il serait un lâche. Qu'avait-il réussi dans sa vie ? Voici qu'on lui faisait confiance et il ne se montrait pas à la hauteur. Il avait été choisi par Monsieur B. et il se devait de satisfaire son bienfaiteur. Allait-il le décevoir ? Il décevrait sa famille aussi, les siens.

Il s'était installé devant sa *Remington*.

Deir Yessin, Chalom, guerre du Liban. C'était une suite ininterrompue. Il sentait la pression de Sylvain.

—Je présume que Monsieur B. suit tout cela de près, dit-il, tandis que son adjoint s'asseyait devant lui tout en poursuivant sa lecture.

—Absolument, t'inquiète pas, je suis allé à ses bureaux, tôt ce matin. Il sait tout ce qui se passe.

— Il sait tout, comme le bon Dieu, quoi, répond Maurice, mi-ironique, mi-coléreux.

Décontracté, malgré la tension, Sylvain avait étalé les pages du journal sur le bureau :

— Tu sais, il sait tout parce qu'il est qui il est. Comme c'est dit dans la Bible : « Je suis qui je suis... » ! Je te taquine Maurice... prends pas ça trop au tragique, c'est juste une *job*.

— Mais s'il sait tout, il doit aussi savoir que je suis un être indécis.

— Bof, il sait ce que tu fais..., tes rencontres, les contacts que tu essayes t'établir avec la gauche. Tu finiras par gagner son admiration.

— Il me semble que tu m'as déjà dit que son admiration pour moi était chose acquise.

— J'ai dit qu'il avait de l'estime pour toi, c'est pas pareil. Mais son admiration, il faut la gagner.

— Estime, admiration. Quelle est vraiment la différence ?

— Tout dépend de ce que tu comptes faire.

— Mais justement, je ne sais pas ce que je compte faire. L'indécision peut-elle être aussi de ce monde ? Elle vient peut-être du fait que je ne pourrai jamais satisfaire vraiment Monsieur B.

« C'est la guerre et je ne pense qu'à ma petite personne, se dit-il. Mais serais-je encore juif si je doutais ? Contribuerais-je à l'annihilation d'Israël par mes doutes, mes procrastinations ? »

Comme il enviait son adjoint, il n'avait pas à se poser ce genre de questions. Et s'il ne rendait des comptes à personne ? Pas même à Monsieur B. ? C'était ça

finallement qui l'effrayait. Sylvain n'avait ni maître ni patron. Était-ce cela qui séduisait Monsieur B. et son état-major ? Peut-être même qu'il ne croyait en rien. Sauf en la survie d'Israël. À rien, sauf en cette survie. Et il eut peur de cette révélation. « Il serait prêt à tout alors, pensa-t-il. À tout. Et, moi à rien ; moi, je pense, donc je suis. »

Il poursuivit sa conversation avec Sylvain, comme si de rien n'était :

— Je sais, moi, que je ne parviendrai jamais à satisfaire Monsieur B. Jamais. C'est peut-être ça mon sort. Il faudrait que je passe ma vie entière à essayer de satisfaire Monsieur B., ma communauté, ma famille. Je ne réussirais jamais, quoi que je fasse. Ça, est-ce que tu le comprends Sylvain ?

Il avait presque pris une voix d'enfant en lui disant cela.

— Bof ! Tu prends tellement les choses au tragique, répéta Sylvain.

— Pas du tout ! répondit-il. Et puis, de toute façon, le temps que tout cela prendra pour les satisfaire, ça risque d'être une éternité.

Il tournait autour du pot, il le savait. Si Sylvain avait réussi, lui, à gagner la confiance de Monsieur B., ce devait être possible, pourtant.

— Les satisfaire... ? De qui parles-tu ? demanda-t-il, en souriant. Est-ce que ça va ? L'éternité appartient à l'Éternel, toi, tu es temporel. Tu dois te décider et arrêter de procrastiner, bon sang. Agir, pour l'amour du ciel. AGIS ! FAIS QUELQUE CHOSE !

Il se rendit compte qu'il ne discutait pas avec son collègue, mais avec sa famille, ses parents. Et c'était pratiquement la même chose.

—Mais il ne s'agit pas de cela, répondit Maurice. Moi, je sais comment ça se passe, j'appartiens à ce monde..., et je sais..., tandis que toi...

Et il regretta d'avoir dit ces mots. Il eut l'impression de trahir les siens et de rejeter Sylvain, un frère. Comment pouvait-il l'exclure de la famille ? Il n'avait aucun droit de faire cela.

Il s'étira tout en fixant sa feuille blanche dans sa machine à écrire.

—On s'excite au Parlement, à Québec, remarqua Sylvain, en abordant la page des nouvelles nationales du quotidien.

Puis, il alluma son transistor qu'il avait sorti de la poche de son blouson. On entendit une voix aiguë marteler sur un rythme précipité :

«Les députés, à l'Assemblée nationale du Québec, discutent d'une motion condamnant l'arrivée du général Chalom, à Montréal. La motion somme les autorités fédérales d'autoriser l'entrée au Canada du docteur Arafat, afin qu'il puisse prononcer une conférence au Centre Sheraton de Montréal dans le cadre d'une soirée-bénéfice pour le Croissant rouge palestinien.»

—Bref, ça va bien, quoi ! s'exclama Maurice.

Sylvain éteignit sa radio, car le téléscrip-teur s'était mis en marche. Il quitta le bureau de Maurice pour aller chercher la dépêche qui rentrait.

—Ce n'est pas tout, mon cher, dit-il, en réapparaissant sur le pas de la porte.

Il parcourait le texte de la nouvelle provenant du téléscrip-teur :

—C'est l'aile gauche du Parti au pouvoir qui exige que le gouvernement du Québec condamne la visite du général Chalom. Et ce sont eux qui recommandent de demander

au fédéral d'autoriser la venue du frère d'Arafat. Ils vont même jusqu'à faire du chantage, imagine-toi. Ils exigent qu'on refuse l'entrée du général Chalom au Canada car, disent-ils, il sera difficile d'assurer sa sécurité ainsi que celle de ses sympathisants qui comptent assister au banquet à l'hôtel du centre-ville. Que penses-tu de cela, Maurice ? Ils sont pas mal actifs nos gauchistes, non ?

«Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas», se dit-il pour se rassurer, en entrant dans son bureau le lendemain.

Il feuilleta le dossier de presse, préparé par Devora.

Les journaux approuvaient les actions des députés. «*On croyait Monsieur B. plus prudent et plus sage en ce qui touche la poudrière du Proche-Orient*», note un éditorialiste.

Un quotidien de langue anglaise se montre, lui, plus audacieux. La caricature de la page éditoriale montre un général au nez démesurément grand et portant une moustache à la Hitler faisant le salut nazi du haut du balcon de l'hôtel de ville de Montréal, tandis que des manifestants, une étoile de David au cou, se battent contre des individus portant une *keffieh*, l'écharpe traditionnelle palestinienne. On lit sur les pancartes : «*Stop the Bombing of Beirut*». L'éditorial, qui n'est pas signé, condamne l'arrivée du général Chalom à Montréal et dit espérer que le bon sens l'emportera dans la communauté juive. «*Avec l'arrivée du général à Montréal, le mot Chalom n'aura plus jamais le même sens*», ironise l'éditorialiste.

La visite du général fait même la manchette d'un tabloïd à grand tirage, très lu dans les milieux ouvriers :

«*Le bourreau de Deir Yassin, invité à Montréal!*», est-il écrit en gros caractères. Son arrivée semble imminente malgré la condamnation des députés de la gauche. Aucun commentaire dans la page éditoriale.

Le *Jewish Times* s'offusque, quant à lui, qu'un héros de plusieurs guerres, décoré même par l'Association internationale des forces de police, qui réunit les policiers du monde entier à Los Angeles, puisse essuyer un refus de la part des autorités fédérales, et cela à cause des «*separatists*». «*Shame on Quebec!*», titre le journal. Cela constituerait un affront à la communauté juive. Ce qui ne se serait pas vu depuis la dernière guerre. À cette époque aussi des nationalistes avaient exercé des pressions sur le gouvernement fédéral pour empêcher l'entrée au Canada des réfugiés juifs. Et ils avaient réussi, note l'éditorialiste. «*On sait quelle fin les attendait*», rappelle l'article.

Les autorités canadiennes ne doivent pas succomber aux pressions des «*separatists*», poursuit le commentateur. Si une personnalité qui a tant œuvré pour la paix ne peut s'adresser à l'Association des bons d'épargne de Sion, dont il est l'invité d'honneur, la liberté d'expression est en péril. Le Canada, c'est aussi notre pays, conclut l'auteur de l'article, et à ce titre, nous avons le droit d'inviter qui on veut chez nous.

Mais le dossier de presse rapporte qu'un journal israélien demande à la Cour suprême d'Israël de se pencher sur la part jouée par le général Chalom aux massacres de 1948, à Deir Yessin...

Il lui faut écrire un éditorial.

Madame Sasson entre soudain dans son bureau comme un ouragan. Elle est aux abois. On demande Sylvain au téléphone.

— Où est-il ? demande-t-elle, inquiète. On a massacré

des milliers de Palestiniens et on accuse l'armée israélienne.

—Sylvain ? Il doit être chez Monsieur B. Mais de quels massacres parlez-vous ? l'interroge-t-il.

Il pensait à Deir Yessin cherchant à trouver un moyen pour défendre la visite de Chalom à Montréal...

Israël est un pays moderne, démocratique, c'est tout l'avenir du peuple juif qui est en jeu. Pourquoi les horreurs du passé atteignent-elles Montréal ? La guerre au Liban, c'est maintenant que ça se passe. Ne pas mêler le passé et le présent.

Il continue de parcourir le dossier de presse. Ça lui donnera peut-être des idées. Ou bien essaye-t-il d'éviter d'écrire ?

Mais il entend le crépitement du crache-nouvelles et s'en va consulter ce qu'il annonce.

«*Des massacres à Sabra et Chatila*», lit-il.

Ce ne sont pas les Israéliens qui en sont responsables, mais des milices chrétiennes, selon l'Agence d'information juive.

Une autre dépêche révèle que les Israéliens, sous le commandement du général Sharon, ont autorisé, en pleine nuit, l'entrée de groupes armés dans les camps palestiniens et y ont même «*facilité les opérations des phalanges*» en lançant dans le ciel des fusées éclairantes.

Une autre aborde la visite controversée du général Chalom à Montréal.

Il retourne s'asseoir devant sa *Remington*.

—Bon après-midi, dit madame Sasson, avant de quitter le bureau pour aller faire ses emplettes. On verra la suite demain, ajoute-t-elle.

«La suite... demain ? Y aura-t-il une fin ? Demain soir, c'est le Nouvel An juif, pense-t-il. Dix jours pour

se renouveler, dix jours de pénitence, soyons inscrits pour une année douce et sucrée. Les Juifs peuvent-ils être responsables? “*Jamais de la vie!*” Il entendait les voix de sa mère et de son père: “*Après ce que nous avons vécu? Non, jamais!*” Tu n’assassineras pas. Œil pour œil, dent pour dent. Qui d’autre peut mieux nous comprendre que nous-mêmes? Juifs et Palestiniens, Juifs et Arabes, nous sommes des frères de sang.»

Quelle importance la visite de Chalom pouvait-elle bien avoir? Il reprit la lecture du dossier de presse, envahi par un sentiment d’irréalité.

L’influente organisation juive, l’Association des bons d’épargne de Sion, tiendra son assemblée annuelle au Ritz dans quelques jours, lit-il dans une coupure d’article. Elle réclame le droit au général Chalom de s’adresser aux convives ainsi qu’à ses milliers de sympathisants qui seront massés devant la porte d’entrée. Le MCRA (le Mouvement pour combattre le racisme et l’antisémitisme) condamne la résolution des députés membres du Parti au pouvoir à Québec et exhorte le premier ministre du Canada d’agir «*en homme libre, défenseur de la démocratie*».

Sylvain arrive finalement et, pendant qu’il ôte son blouson bleu, Maurice l’aborde:

— Il y a eu d’autres massacres. Es-tu au courant? Ils ont eu lieu dans des camps palestiniens.

Mais Sylvain se montre rassurant:

— Oui, j’ai écouté les nouvelles. Faut pas tout croire ce qu’on dit. Les Israéliens feront enquête et la Cour suprême d’Israël se penchera là-dessus, t’inquiète pas.

— Mais on accuse les Israéliens, il y aura des manifestations, à Montréal et partout dans le monde. Est-ce qu’il ne vaut pas mieux annuler la visite de Chalom?

— Surtout, pas ! Ce sont les Juifs pour la Paix qui nous posent problème.

Les Juifs pour la Paix. Cet homme au téléphone qui avait un plaisir fou à rouler la lettre *s* avec sa langue. Il lui sembla si paisible, si... doux. Pouvait-on faire face à la violence par la douceur ? Qu'avait-on fait à Gandhi ?

— Les Juifs pour la Paix ?

— Oui, ils exigent eux aussi que l'on révoque l'invitation faite au général Chalom. Son exécutif se réunit afin de décider s'ils vont se joindre aux manifestants de la Ligue arabe et aux autres groupes pro-palestiniens dans l'éventualité où Chalom viendrait à Montréal. Tu vois comment la gauche crée des dissensions ? Ce sont les mêmes qui sont à plat ventre devant Kadhafi et Arafat, et se disent pour la paix. De quelle paix s'agit-il, Maurice ? C'est une bande d'hypocrites.

Il y eut aussi cet homme venu au bureau pour recueillir des signatures pour la paix. Il sortait d'une autre époque avec ses cheveux longs et ses sandales. Vu de près, il parut si vieux à Maurice. Des sons inarticulés sortaient de sa bouche, comme s'il avait perdu la voix.

Devora tentait de le calmer en lui offrant une chaise à l'entrée :

— *It's all right, sir.*

Elle l'assurait qu'elle présenterait la position de son groupe à « la Direction ».

L'homme semblait hors d'haleine, comme s'il avait monté les neuf étages à pied sollicitant des appuis à sa pétition dans tous les bureaux de l'immeuble.

— Il faut agir, poursuivait Sylvain. J'ai pris rendez-vous avec un groupe de Libanais œuvrant pour la démocratie

dans leur pays, tu pourras m'accompagner, si tu veux. On ira voir ce qu'ils ont à nous dire. Ça rassurerait un peu tout le monde. Les Libanais sont bien informés... Je m'en vais me faire un café, en veux-tu un ? demanda-t-il, sur le point de sortir de son bureau.

— Des Libanais chrétiens ? Mais on les accuse d'avoir participé aux massacres... Pas de café, pour moi, merci ! répondit Maurice.

Il repoussa la pile d'articles, mais remarqua un dernier texte, aux contours marqués au feutre rouge.

Une pétition parrainée par les syndicats paraissait dans les journaux. Pour la première fois, on attaquait le CRI, cet *« organisme financé par le richissime Monsieur B. téléguidé de Tel-Aviv, qui constitue une façade, à peine camouflée, des réseaux de renseignements sionistes »*.

Le Conseil de la réconciliation intercommunautaire voué à la paix et au combat contre le terrorisme : une façade ?

Il s'agissait d'un organisme pour réconcilier tous les ethnos de cette ville, et voilà qu'il doit défendre la visite du *« Bourreau de Deir Yassin »*, comme l'appellent les journaux.

Il lui faut écrire un éditorial.

« Des milliers de morts », lit-on en manchette dans les journaux. L'armée israélienne bombarde Beyrouth.

Il s'est installé pour le rédiger. Il devrait le remettre à Sylvain pour s'assurer qu'il ne dit pas des choses compromettantes. Il pense à cela en tapant les premiers mots.

« La venue du général Sharon est essentielle à la sauvegarde de la démocratie, nous n'allons pas accepter que notre pays se fasse dicter sa politique par des terroristes de la trempe d'Arafat. »

Il sent que les choses prennent une forme définitive lorsqu'il pose ses doigts sur le clavier. Quand il se relit, il y trouve même autre chose. Voilà qu'il a écrit *Sharon* plutôt que *Chalom*. Qu'est-ce qu'il lui prend ? Sa *Remington* déforme sa pensée, elle écrit plus vite qu'il ne pense, ça doit être à cause des touches électriques. « Mais Sylvain, mon frère, aurait certainement corrigé mon erreur », pense-t-il. Sylvain, son frère ? Il perd les pédales.

« Malgré les propagandistes qui crient à la collaboration — comme si nous étions des nazis ! —, tout indique que, le général n'est pas responsable des crimes commis contre les Palestiniens. La Cour suprême d'Israël se penchera sur cette situation et tirera le tout au clair », écrit-il.

« Tu as un problème », lui avait dit Sylvain lors d'une autre conversation. « Tu ne pourras jamais écrire parce que tu as eu une enfance heureuse. »

Il disait cela de ce ton mi-ironique, mi-sérieux, qui le déstabilise. C'est toujours après coup que Maurice s'en rend compte, toujours lent à réagir, toujours quand c'est trop tard.

« De toute façon, ce n'est pas un roman que j'essaie de rédiger, mais un commentaire, une sorte d'éditorial, faut pas mêler les affaires », se dit-il.

« C'est vrai, tu n'as pas de problèmes, toi », insista Sylvain, comme s'il voulait lui lancer une accusation. « De quoi parlerais-tu dans tes livres ? Ni enfant abandonné, ni parents divorcés et les gens heureux comme tu le sais... »

Sylvain lui raconta que son père, ayant trop fait confiance à la Bourse, s'était suicidé et que sa mère s'était remariée avec un Anglais à l'Église protestante. À l'âge de six ans, il changeait de décor familial, comme

certains changent de ville ou de quartier. Il lui était impossible de s'entendre avec son beau-père et il fut placé dans un orphelinat.

Il écoutait plus ou moins le récit de Sylvain, lorsque soudain celui-ci adopta un ton qu'il ne lui connaissait pas. Il raconta qu'il fut ensuite confié à une autre famille. Le ton était devenu moins moqueur, plus intime.

«J'ai le sentiment qu'il va me faire une confidence. Je ne sais pas s'il le fait exprès, mais il a réussi à capter mon attention encore une fois. Je suis piégé, je sais qu'il va m'attendrir», pensa-t-il.

—Nouveau foyer, nouveau milieu, dit-il, en classant un document. Beau sujet de livre, n'est-ce pas? Et c'est avec de parfaits étrangers que tu dois apprendre à refaire ta vie. C'est incroyable comment des poireaux qui cuisent, ça ne sent pas comme la soupe aux pois de ta mère. Tu sais, quand tu reviens de l'école et que tu sens l'odeur des aliments qui mijotent dès que tu ouvres la porte. Et puis, je sentais que je dérangeais, ces personnes étaient vieilles, avaient leurs habitudes, parlaient peu. J'étais malheureux et solitaire. D'une solitude que je ne te souhaite jamais de vivre. Et je me suis enfui. On m'a retrouvé, paraît-il, sous un pont, à moitié gelé. On m'a ramassé comme une vieille guenille, mon cher Maurice. J'y ai perdu deux doigts...

—...

—Donc, retour à l'orphelinat, je devais avoir quoi? Sept ou huit ans? Et sais-tu ce qui m'est arrivé? J'ai été placé chez un couple juif. Je n'ai jamais raconté mon histoire à personne et je ne sais pas pourquoi je te la raconte. Madame Sasson en connaît des bouts et Monsieur B. aussi. Mais c'est pas mal tout. Quoi qu'il en soit, monsieur et madame Rosenzweig n'avaient pas

d'enfant. Ils étaient proches du rabbin Stern, c'était l'époque de l'œcuménisme au Québec, après la guerre. J'ai même été à l'école juive à un certain moment. Le seul *goy* dans une classe de petits réfugiés juifs, imagine-toi ! Ils ont tenu à ce que je conserve ma culture et même ma religion, quoique, comme je te l'ai dit, moi, la religion..., toutes les religions...

Maurice gardait le silence. Allait-il le croire ?

— Enfance mouvementée, n'est-ce pas mon cher ? fit-il. J'ai reçu une formation «interculturelle» pour emprunter le vocabulaire de nos fonctionnaires, et bien avant l'invention du mot ! Mais j'ai aussi appris à relativiser. La survie finalement, c'est ça qui compte. Qu'est-ce qu'on ne doit pas faire pour survivre, mon vieux !

Ce fut un des seuls moments de confiance qu'il eut avec Sylvain. Pourquoi lui racontait-il cela ? Et est-ce que c'était vrai ?

Il passait d'un sujet à un autre, sans transition, c'était à Maurice de trouver les liens. Sans doute qu'il voulait lui expliquer son rapport avec Monsieur B., il savait que cela l'intriguait, bien plus que sa solidarité avec les Israéliens.

— Tu sais, ajouta-t-il, ce n'est pas donné à tout le monde de côtoyer les gens riches. Il faut accepter leur morale, leur stoïcisme, est-ce que tu connais les Reichmann ? Ce sont de vrais économes et ils évitent toute forme de publicité, des gens très prudents, très discrets. Et disciplinés.

— Mais, ce qu'on ne sait pas, c'est comment ils ont fait leur argent, tout ce beau monde-là, l'interrompt Maurice

Ses vieux préjugés gauchistes lui revenaient.

— Leur argent ? En tout cas, moi, je sais comment ils le dépensent... Le sens de la solidarité, mon cher et un sens de la loyauté, de l'histoire, ou plutôt de la mémoire. Ceux qui oublient paient cher leur amnésie !

— Loyauté à quoi ?

— Mon cher Maurice, c'est aux siens qu'il faut devoir loyauté et à personne d'autre.

Les siens. Il s'agissait des Canadiens français, mais aussi des Juifs.

— Ceux qui ont la mémoire courte finissent toujours par le payer cher. Regarde ce qui est arrivé aux Juifs allemands. Ils étaient les plus assimilés des Juifs d'Europe. Comprends-tu leur attachement à Israël ? « Plus jamais ! », mon cher, c'est aussi ça, ce n'est pas un slogan. Aurais-tu des trous de mémoire, Maurice ? Maurice ! dit-il, comme pour le secouer.

— ...

— Tu m'as l'air parti, parfois, ailleurs. Te sens-tu bien ? lui demanda Sylvain.

Il entendait les paroles de son adjoint se répéter dans son cerveau à une vitesse inouïe : *« Tu m'as l'air parti, parfois, ailleurs. Te sens-tu bien ? Tu m'as l'air parti, parfois, ailleurs. Te sens-tu bien ? Tu m'as l'air parti, parfois, ailleurs. Te sens-tu bien ? Tu m'as l'air parti, parfois, ailleurs. Te sens-tu bien ? Tu m'as l'air parti, parfois, ailleurs. Te sens-tu bien ? »*

Il craignait d'être pris d'un vertige. Puis, le tout cessa abruptement. Il se sentit transpirer.

— Maurice, ça va ? répéta Sylvain.

S'il se sentait bien ? Aurait-il osé lui avouer qu'il rendait visite à cet homme à la montagne ?

Les confidences de son adjoint ne parvenaient pas à

lui faire surmonter ses tiraillements. Il aurait aimé oublier tous les massacres de l'humanité à ces moments-là. Il ressentait un mal de mémoire qui était pire qu'un mal de tête. Perdre la mémoire prenait alors un autre sens. Il n'y avait pas de panique, pas d'affolement dans cette perte. Elle résonnait de plaisirs et de jouissances. S'il pouvait oublier. Les siens avaient été massacrés et ils se défendaient. Il ne fallait pas que ça se répète. Et si c'étaient eux qui perpétreraient des massacres, cette fois-ci ? « Plus jamais ! » Mais jusqu'où fallait-il aller pour assurer sa survie ? C'est à cela qu'il voulait une réponse.

Il relut sa feuille sur sa *Remington* :

« Malgré les propagandistes qui crient à la collaboration — comme si nous étions des nazis ! —, tout indique que, le général n'est pas responsable des crimes commis contre les Palestiniens. La Cour suprême d'Israël se penchera sur cette situation et tirera le tout au clair. »

Sylvain revint dans son bureau en brandissant une page du téléscripateur. Il avait siroté son café en photocopiant quelques articles pour Monsieur B. :

— Le gouvernement fédéral nous a sauvés, dit-il, en montrant la dernière dépêche sortie du crache-nouvelles. Ils autorisent la venue de Chalom.

Il n'aurait pas besoin d'écrire quoi que ce soit pour prendre position. Il sortit la feuille de sa *Remington* et se dépêcha de déchirer ce qu'il venait de rédiger. Mais il savait que c'était partie remise. Il se faisait tard. Il sentit le poids de la journée dans son corps, il se leva et plonge son regard dans la vitre de sa fenêtre. Il chercha le contour de la montagne : il vit le reflet de la pièce et son propre visage. Existait-il un autre monde à l'extérieur ?

VIII

Isaac et Ismaël, frères ennemis

Dans le salon feutré de la rue Victoria, à Westmount, les invités des Juifs pour la Paix écoutent le point de vue du vice-président du MCRA, le Mouvement pour combattre le racisme et l'antisémitisme. Ce dernier navigue en eaux troubles, mais il en a l'habitude. Combien d'autres crises n'a-t-il pas vu passer ? Ancien combattant de la résistance juive lors de l'occupation britannique de la Palestine, il aurait participé, dit-on, au raid d'Entebbe, en Ouganda. On sait maintenant qu'il fut un haut responsable de l'Agence juive dans les années 1960 et qu'il aurait organisé le transport de milliers de jeunes juifs marocains vers Israël. Roux et grand, il a un air à la Paul Newman vieillissant. Il explique que la communauté juive n'a pas à s'excuser. « Rappelons-nous ce vieux dicton, dit-il. *Let's remember that old saying, best said in French.* Qui s'excuse, s'accuse. »

— Nous n'avons pas à nous prononcer sur les actions du général Chalom, poursuit-il. On s'apprête à recevoir le frère d'Arafat à Montréal, alors pourquoi un visiteur israélien, quel que soit son passé sanglant (et là, il y eut

un sursaut dans le salon, comme si le mot «sanglant» n'était pas à propos), n'aurait-il pas le droit d'adresser la parole à une association juive? D'autres massacres ont eu lieu depuis et d'autres auront lieu dans un avenir prochain. Quoi que l'on fasse, vous le savez aussi bien que moi, nous Juifs, nous serons toujours coupables. C'est à nous de nous défaire de cette culpabilité.

Nous devons être reconnaissants au gouvernement fédéral qui a autorisé l'entrée du général Chalom au Canada. Il ne faut pas prêter attention aux gauchistes qui veulent manifester dans les rues de Montréal. Nous devons nous présenter en grand nombre au Ritz pour exprimer notre solidarité lorsque le général prononcera son discours.

Thé, café, biscuits.

Les membres de la gauche juive, très attentifs, sont furieux, mais ils sont impuissants et se retiennent d'attaquer une grosse organisation. L'atmosphère est lourde, tendue. Certains des invités sont membres du conseil d'administration du CRI. Ils sont professeurs ou hommes d'affaires. Quelques femmes patronnesses plutôt âgées sont également présentes. Le président du chapitre montréalais du mouvement pacifiste, Juifs pour la Paix, est un psychologue connu; le vice-président, un médecin réputé. Maurice les reconnaît. «Ils ont tous de ces titres! pense-t-il. Président par ci, vice-président par là, Sylvain avait bien raison, ils sont à peine 12 millions dans le monde et ils se donnent de ces airs, comme si chacun d'entre eux était à la tête d'une organisation de la taille des Nations unies! Eux? Mais eux, c'est moi», se dit-il en tentant de se concentrer.

Après tout, lui aussi, occupait un poste important, il était le directeur général du CRI.

Le consul général d'Israël, vêtu d'un costume gris sobre, explique qu'une bande de terroristes se réclamant d'un peuple, qui n'existait même pas avant la guerre des Six Jours, tente de dicter sa politique au Canada.

— Et cela va empirer, car ils vont continuer d'exercer des pressions. Va-t-on accepter cela ? demande-t-il.

Une jeune femme, en petite jupe de velours, bas noirs et chaussures à talons hauts, entra dans le salon et s'assit sur une chaise inoccupée à gauche de Maurice, tête et épaules baissées, comme pour s'excuser d'arriver en retard. À peine quelques regards la suivirent, concentrés qu'on était à écouter le diplomate israélien.

— Le mot « Palestine », d'ailleurs, est un nom inventé par les Romains, poursuivait le consul. Va-t-on arrêter de parler de la Palestine comme si elle avait une histoire millénaire ?

On passait l'assiette de pâtisseries et de biscuits en attendant que quelqu'un d'autre prît la parole.

— Ils sont savoureux, ces biscuits, dit la jeune femme, en en croquant un du bout des lèvres. Je m'appelle Lise, fit-elle en s'approchant de Maurice. Et vous ?

Maurice fut étonné par cette introduction faite à voix basse alors que les discussions s'animaient.

— Êtes-vous libanais ? demanda-t-elle d'une voix grave, lorsqu'il sourit poliment au lieu de répondre.

— Non, égyptien, répondit-il pour corriger tout malentendu sur son pays d'origine.

— Ah oui ! Vous avez fait la paix avec les Juifs, vous autres, dit-elle.

— En fait, rectifia-t-il en chuchotant, je suis né en Égypte, mais je suis canadien.

— Pas facile de comprendre ce qui se passe dans cette région du monde, soupira-t-elle. Toutes ces grandes civilisations qui vivent là..., mais qui ne parviennent pas à s'entendre. Et vous ? l'interrogea-t-elle en plongeant son regard bleu dans ses yeux. Où vous situez-vous dans tout ça ?

— Eh bien, dit-il, je suis juif, j'ai de la famille en Israël, c'est difficile de..., répondit-il, à voix basse.

— Ah ! fit-elle, comme si elle avait eu une révélation. Vous êtes sépharade. Vous devez être pour la paix. Vous comprenez, vous, les Québécois.

Elle revenait de Tunisie ayant fini un stage dans le secteur de la santé, lui confia-t-elle, tandis que le consul avait fini son intervention. Elle croisa ses jambes en croquant délicatement le même biscuit, puis se leva soudainement, comme si elle avait oublié quelque chose. Un homme prit tout de suite sa place, comme s'il attendait ce moment pour se rapprocher de Maurice.

— Alors, finalement, vous êtes venu, Maurisse, dit-il en faisant siffler les s. Je suis tellement ravi de vous voir. Nous savons que vous avez un faible pour notre mouvement, Maurisse.

Il lui tendait une main blanche comme poudre :

— Je m'appelle David.

Le consul s'était assis, sans doute pour laisser le temps aux invités de faire connaissance.

— Quel est le but de cette rencontre ? demanda Maurice à David.

— La discussion, lui répondit-il, c'est ça qui compte. Nous aimons discuter dans notre communauté. Au lieu d'agir, nous discutons.

— Mais quelle action faut-il prendre ? demanda Maurice. Les Israéliens se chargent bien de le faire à notre place. N'est-ce pas assez ?

— Oh, Maurisse ! Vous n'êtes pas de bonne humeur, répliqua-t-il familièrement comme si Maurice était une vieille connaissance.

— ...

— Permettez-moi de vous donner un exemple, poursuivit David, il y en a qui pensent que c'est l'histoire, le fond de nos problèmes. Nous aurions trop d'histoire dans cette région du monde. Pouvez-vous croire cela Maurisse ? Le monde invente toutes sortes de théories farfelues aujourd'hui. C'est à ne rien comprendre, soupira-t-il. À moins qu'il s'agisse de 1984. Que disait George Orwell dans son roman ? Que tout le monde surveille tout le monde. Nous surveillons les Palestiniens, quand nous ne les massacrons pas, et les Palestiniens à leur tour nous surveillent.

— Il faudrait plutôt surveiller les Israéliens après ce qui est arrivé à Sabra et Chatila, vous ne pensez pas ? dit Maurice dans une de ses rares réactions de révolte.

— C'est horrible, acquiesça David, alors que nous sommes censés avoir une des meilleures armées du Proche-Orient, irréprochable, et tout...

— Et que nous sommes censés être les mieux renseignés.

— Je fais des cauchemars, Maurisse, depuis que j'ai vu ces massacres à la télévision. Ils vont nous hanter très longtemps, vous ne pouvez pas imaginer. Ils sont devenus nos frères par la souffrance, c'est un holocauste. Des femmes éventrées, des bébés extirpés des ventres de leur mère, des êtres moitié morts, moitié vivants. Il n'y a pas de nom pour qualifier cette horreur.

— Mais qui sont les responsables ? Certainement pas nous ! lui répliqua-t-il.

— Nous sommes tous responsables, Maurissse. Écrivez-le dans votre revue si vous parvenez à en publier une... Pensez-vous honnêtement que Monsieur B. vous permettra de publier une revue libre de toute propagande ? fit-il en se penchant vers lui.

« Je ne le lui ai pas demandé », allait-il lui répondre.

— Maurissse, ce sont les Juifs qu'il faut sensibiliser. Les Juifs. *We just can't go on like this*. On ne peut pas continuer comme ça, sans rien faire, dit-il en lui posant la main sur le genou.

Maurice retira abruptement sa jambe, puis, regrettant cela, chercha une question à lui poser :

— Avez-vous invité l'historien ?

— Je ne pense pas, répondit un autre homme aux lunettes, qui venait de finir de manger sa pâtisserie et cherchait un endroit où déposer son assiette. Nous parlons ici de l'avenir, pas du passé !

— Il y en a pour qui la parole est un problème, dit une femme. Il faut arrêter de parler. Décréter une période de mutisme, pas de parole, pas de bruit, ajouta-t-elle. Faire un vœu de silence, comme dans certains monastères.

Et elle s'essuya les lèvres d'une serviette en papier.

— Mais cela n'arrêtera pas l'occupation des terres palestiniennes, fit Lise, qui était revenue avec une tasse de thé et s'était assise sur un fauteuil, à droite de Maurice.

— Je suis déjà allée passer un été dans un monastère Zen, lui révélait l'homme aux lunettes, en guise d'introduction tout en s'essuyant lui aussi la bouche de sa serviette.

— Il paraît que vous préparez la visite du général

Chalom à Montréal, Maurisse. Connaissez-vous le passé de ce général ? demanda David.

Il y eut un léger tumulte dans le hall, comme si la personne attendue était finalement arrivée.

Lorsque l'invité entra dans le salon, tout le monde se leva, comme s'il était le clou de la soirée. Maurice, surpris, vit apparaître monsieur Zemane, alors qu'on venait tout juste de dire qu'il n'avait pas été invité.

— Ah !, s'exclama l'historien, avec sa bonne humeur habituelle, n'avons-nous pas un automne coloré ? Toutes ces couleurs flamboyantes. Elles ne vous font pas penser aux toiles de Cézanne ? demanda-t-il, sans s'adresser à qui que ce soit en particulier.

Et tout le monde rit poliment.

Il s'était assis d'abord sur un sofa, à l'écart, mais on vint très vite lui demander de s'asseoir sur un fauteuil placé presque au centre de la pièce. Et selon son habitude, il dit :

— *You are so kind.* Vous êtes si gentils. *Thank you so much.* Oh !, je vois que monsieur Ben Haïm est parmi nous, c'est un honneur pour moi.

— ...

— Nous allons commencer en français, dit-il. *I think everyone will be comfortable if I covered my topic in French.* Tout d'abord, le docteur Leibowicz pensait que j'avais oublié notre rencontre. Vous vous rendez compte ! Si un historien oubliait, ce serait la fin de l'histoire ! Et quand cela m'arrivera, ce sera le temps de m'enterrer !

L'assistance rit de bon cœur.

— Tout commence avec l'histoire, mes chers amis, tout, débuta-t-il.

Mais on sonnait à la porte et l'historien s'arrêta pour goûter à la pâtisserie qu'on avait déposée sur une petite table, à sa droite.

C'était Arthur qui arrivait en retard. « Sans lui, se dit Maurice, la gauche n'existerait pas. »

Il se fit discret, même si plusieurs le reconnurent et que certains se levèrent pour lui tendre la main, il était, après tout, un député de l'Assemblée nationale.

— Salut, Maurice ! dit-il en faisant un signe de la main au travers de la pièce.

Il était en blouson et en *running*.

— *Now...*, fit l'historien.

Il semblait avoir apprécié le goût de sa pâtisserie et se tournait vers sa tasse de thé, également posée à sa droite.

Il commença :

— Vous savez (toujours « vous savez », se dit Maurice), lorsqu'on sait qu'Ismaël a été répudié et abandonné dans le désert, et qu'il est l'ancêtre des Arabes, alors qu'Isaac a été choyé par Abraham, pensez-vous que l'on oublie cela ? s'interrogea-t-il, avec un air offusqué, comme si cela s'était passé il y a quelques jours.

— Ismaël était un rebelle, fit quelqu'un. Que pouvait faire Abraham ?

— Et aussi un enfant en quelque sorte illégitime, puisqu'il était le fils de la servante Agar, ajouta une femme. Et elle rivalisait avec Sarah, la femme légitime d'Abraham. Cela non plus, il ne faut pas l'oublier.

— *Ah ! But she was so jealous Sarah. We all know that.* Sarah était si jalouse.

— Bien sûr ! Qui ne serait pas jalouse ? Agar et son fils risquaient de lui faire perdre son héritage, intervint avec

assurance une autre dame qui semblait bien connaître cette histoire.

— Vous savez ce que dit Rashi, l'exégète mystique ? interrompit l'historien. Ismaël se rendait coupable d'idolâtrie, de fornication et de meurtre. Eh oui ! Sarah sera plus clairvoyante que son époux et elle exigera, pour préserver son fils Isaac, le rejet d'Ismaël et d'Agar. C'est ce qui est dit, noir sur blanc : « Répudie cette servante et son fils ! » Et aussi : « Le fils de cette servante n'héritera pas avec mon fils, avec Isaac ! » C'est dans *Bereshit*, le livre de la Genèse, insista monsieur Zemane.

Il paraissait connaître la Bible par cœur et semblait irrité qu'on ne le crût pas.

— Eh oui, fit Lise, c'est toujours la faute des femmes ! Que voulez-vous ?

— Vous vous trompez, mademoiselle, dit l'historien. Dieu est du côté de Sarah. Abraham, au contraire, hésite à chasser Agar qui lui a porté un fils.

— Mais il me semble, si je me souviens bien de mes cours de religion, qu'Agar était venue au secours d'Abraham et de Sarah, qui, au début, ne pouvait pas enfanter, non ? Donc, pourvu qu'elles soient utiles et fertiles, les femmes seront reines, ensuite on s'en débarrassera. D'ailleurs, l'épouse légitime d'Abraham ne s'appellera Sara — et non Sarah avec un *h* — que lorsqu'elle sera capable d'enfanter, et son nom est assez symbolique, il signifie...

— Princessse, dit David, qui eut un plaisir évident de pouvoir insister sur la lettre *s*.

— Et que devient Ismaël ? poursuivit l'historien, qui sembla irrité qu'on lui vola la vedette. Il grandira dans le désert et deviendra tireur d'arc, à l'image d'un animal sauvage, indépendant et vagabond. Et comme

il est considéré l'ancêtre des Arabes, il est tout à fait naturel, mes amis, que le Coran ait transformé tout cela. Qui veut être le descendant d'un vagabond ?

Le docteur Leibowicz, l'hôte de la soirée, qui écoutait attentivement et n'avait dit mot jusque-là, prit la parole à ce moment :

— J'aimerais vous donner mon point de vue, si vous le permettez. Je laisse aux spécialistes le soin de répondre si Ismaël représente l'ancêtre du monde arabo-musulman dans la Bible. À mon avis, il incarne plutôt une civilisation basée sur l'honneur. En fait, il incarne les déshérités de la terre. Et c'est à cela que plusieurs s'identifient aujourd'hui, même Kadhafi et la gauche. D'une certaine façon, on ne peut pas toujours échapper à la condition dans laquelle nous sommes nés. L'enfant légitime, c'est-à-dire Isaac, il a eu la chance, lui, de naître légitime, tandis qu'Ismaël, qui est rejeté, doit lutter pour être reconnu. C'est le combat des déshérités de la terre qu'il représente. Ne devons-nous pas, nous, Juifs, être à l'écoute de ce monde-là ?

Lise sourit au docteur avec un regard plein d'empathie, comme s'il exprimait exactement ce qu'elle pensait.

— J'aimerais soulever deux points, dit Arthur qui se joignit à la discussion. Tout d'abord, nous devons reconnaître que la communauté juive mondiale a perdu tout leadership auprès des déshérités de la terre, pour reprendre la formule du docteur Leibowicz. Et cela pour une raison simple. Nous, Juifs, ne tolérons pas que d'autres que nous aient pu souffrir autant sinon plus que nous. On devrait ajouter la lettre *J*, en forme de *copyright*, dans un cercle après le mot «souffrance», pour nous réserver l'exclusivité des droits d'auteur. *Because we all know that we have an exclusive copyright on suffering.*

Tout le monde riait dans le salon, même le consul général d'Israël.

«Un vrai politicien, celui-là, pensa Maurice. Toujours un *punch* au moment approprié.»

—Donc, oui, nous avons perdu le sens de l'empathie. *We have lost that basic sentiment*. Est-ce Israël qui nous a changés? Il faut se poser la question en toute liberté, ajouta Arthur.

«Mais, allait intervenir Maurice, Israël aussi était une victime. Que faire?»

—Le deuxième point que je voulais soulever, poursuivit Arthur, c'est que la venue du général Chalom ne fera qu'envenimer les rapports entre les communautés à Montréal. Il faut montrer qu'en tant que Juifs, on peut être critique et se distancer d'un militaire qui est, en fait, un criminel de guerre. Je suis venu vous annoncer que les Juifs pour la Paix se joindront aux manifestants arabes qui protesteront contre son arrivée chez nous et le CRI, le Conseil de la réconciliation intercommunautaire, devrait s'y opposer aussi, s'il œuvre réellement pour la réconciliation. Avec les massacres qui ont eu lieu dans les camps, on peut s'imaginer quelle sera l'ampleur de la manifestation.

«C'est moi qu'il vise, se dit Maurice. Quoi que je dise, cela jouera contre moi. Si j'appuie ce qu'il dit, il faudrait que je démissionne, si je le contredis, je vais à l'encontre de la mission du CRI.»

—Mais toutes ces histoires-là ont eu lieu il y a plusieurs siècles, intervint Maurice.

—Plusieurs millénaires! crièrent les invités, comme s'ils formaient le chœur d'une tragédie grecque.

Son intervention impulsive le sauva, quelqu'un d'autre prenait la parole.

—Ce n'est pas l'Histoire qui est au fond notre problème, dit enfin le vice-président du Mouvement pour combattre le racisme et l'antisémitisme, qui écoutait de loin les échanges.

En l'observant, Maurice se demanda quelle énergie animait cet homme. Il semblait en pleine forme malgré toutes les péripéties extraordinaires qui meublaient son passé. Les journaux racontaient qu'il avait organisé un pont aérien pour sauver les Juifs d'Éthiopie de la famine.

—C'est que nous représentons pour eux le monde moderne, ajouta-t-il. Ils nous détestent mais, secrètement, ils nous admirent. Pourquoi pensez-vous que les islamistes ont assassiné Anouar El Sadate ?

Mais l'historien réussit à avoir le dernier mot.

—*It all depends on your point of view.* Tout cela dépend du point de vue que l'on adopte, répéta-t-il en français, en riant discrètement, pendant que les invités cherchaient leurs manteaux.

—Parfois, dit quelqu'un, il vaut mieux ne rien faire. Laisser simplement les événements suivre leurs cours.

La réunion était finie, sans qu'il fût nécessaire de prendre une quelconque décision. «David avait bien raison, se dit Maurice, c'était la discussion qui importait, pas l'action.»

En quittant cette résidence cossue de Westmount, Maurice remarqua que Lise s'apprêtait à ouvrir la portière de sa voiture et que des femmes riant bien fort s'étaient jointes à elle :

—Mon Dieu, Lise ! s'exclamait l'une d'elles. Où étais-tu ?

—Allô, les filles ! leur répondait-elle. Imaginez-vous

que je me suis trompée d'adresse. J'ai manqué la rencontre des Amies de l'ACDI*, mais j'ai eu droit à tout un atelier sur les perspectives de paix au Proche-Orient, ma chère !

Arthur, qui se dirigeait vers sa *Porsche*, riait aussi.

— *It's so typical*, dit-il, en revenant sur ses pas et en se penchant vers Maurice. C'est tellement typique. Pour que les gens viennent chez nous, il faut qu'ils se trompent d'adresse.

* ACDI : Agence canadienne de développement international.

IX

*Jews are News**

«Tu ne peux pas confondre les deux nationalismes juif et québécois. L'un est millénaire, l'autre éphémère», lui disait Sylvain lorsqu'il discutait avec lui.

Pour quelqu'un qui s'était servi du slogan «Nous vaincrons ! » du FLQ, cela ne laissait pas d'intriguer. À quel jeu, Sylvain, se prêtait-il ?

Et pourtant tout le monde aimait ce gars : Devora, madame Sasson, Monsieur B., mais, lui, il se posait des questions et il avait des problèmes. Il se rappelait ce que lui disait son père : «Tu as l'esprit de contradiction, tu aurais dû devenir avocat.»

Voici que Sylvain revenait d'un *briefing* des bureaux de Monsieur B.

«Il a accès au patron, lui. Comment parvient-il aussi facilement à le rencontrer ? Monsieur B. ne m'a jamais appelé, se dit Maurice. Il passe toujours par Sylvain.

* Expression signifiant que les nouvelles ayant trait aux Juifs représentent une occasion d'augmenter le tirage d'un journal.

Pourquoi m'a-t-il engagé ? J'ai l'impression de ne pas exister et de me battre avec des fantômes. Suis-je dans un mauvais rêve ? J'ai pourtant voulu être ici. J'ai choisi mon rêve. »

Sylvain est devant lui. Maurice le sent agressif.

— Il paraît que les Juifs pour la Paix ont réussi à embarquer les rabbins de Boishriand dans leur coalition contre l'arrivée de Chalom. Tu es au courant ?

— Pourquoi le serais-je ?

— Arthur Goldberg est derrière ce coup. Il est allé chercher des Juifs religieux antisionistes. Tu le connais bien, je pense.

— Arthur ? Bien oui, c'est un ami. Pourquoi ?

— Pourquoi ? Il cause du tort au CRI et à Monsieur B. On ne peut pas se permettre d'avoir les rabbins contre nous. C'est un gauchiste habile et manipulateur qui s'organise bien avec les religieux de son comté de Boishriand. Quel est son problème, ce type-là ? Il a une haine de soi en tant que Juif, ou quoi ?

— Je ne le sais pas. Je crois qu'il a peut-être raison, tout le monde accuse le général Chalom d'être un criminel de guerre. Est-ce que ces gens-là ont toujours tort parce qu'ils sont de gauche ?

— Ce sont tes études en lettres qui te poussent toujours à t'interroger, à poser des questions, Maurice. Tu es habile lorsqu'il s'agit de discuter, mais pour agir...

— À quoi veux-tu en venir, Sylvain ?

— L'invasion du Liban est un cadeau des Israéliens aux démocrates et aux chrétiens du monde entier, mon cher Maurice. Il y a un sacré parallèle avec les Juifs, durant la guerre, tu ne penses pas ? C'est Churchill qui a sauvé les Anglais et le monde libre, pas Chamberlain

qui négociait avec Hitler. Suggère à tes amis, les intellectuels, de lire Bernard-Henri Lévy ou Finkelkraut.

— Ce sont des auteurs juifs de la diaspora. Les plus grands écrivains israéliens, eux, dénoncent leur gouvernement : Amos Oz, David Grossman..., et la guerre, ils la vivent tous les jours.

— Tous des Nègres blancs, mon cher, d'éternels cœurs tendres qui saignent pour les péchés commis par les colonisateurs. Tu ne vois pas Maurice que les gauchistes veulent la mort de l'Occident, comment ne vois-tu pas cela ? Lis donc Pascal Bruckner. Tu es un gars intelligent, ne te laisse pas influencer par ces idées de pureté ! Faudrait arrêter d'avoir comme seule source *Le Monde* et Éric Rouleau...

— C'est plutôt apocalyptique ta vision, Sylvain, chaque fois que tu reviens de chez B., ton vrai patron, tu n'as plus de recul, tu perds tout sens critique. Il t'hypnotise ou quoi ?

Enfin, il osait lui tenir tête.

— Maurice, Monsieur B. œuvre pour la paix. Le général Chalom est pour lui un symbole pour le monde. Ce militaire a reconnu ses erreurs, si elles sont aussi graves qu'on le laisse entendre. C'est parce que Monsieur B. est un milliardaire qu'on lui en veut. En fait, l'argent sent mauvais pour nos nouveaux curés. Les gauchistes sont des catholiques qui s'ignorent, mon cher Maurice ! Peut-être que Goldberg en veut à Monsieur B. pour d'autres raisons. Des raisons personnelles. Qu'est-ce que t'en sais, Maurice ?

— Le doute, c'est toi maintenant qui veux me l'inspirer, c'est ça ?

— Monsieur B. n'a pas besoin de faire ce qu'il fait. Il

pourrait passer sa vie entière sur un yacht quelque part aux Bahamas et laisser le monde s'arranger avec ses troubles. Avoue, Maurice, que tu es séduit par les idées de ces gauchistes qui se font inviter par Kadhafi à des colloques à Tripoli. Avoue-le.

Avouer. Quelles sortes d'aveux s'attend-il de lui ? Costa Gavras, *L'Aveu*, le masque de l'affiche du film... Il le démasquera tout le temps, ce Sylvain, quoi qu'il fasse. Il lui est entré dans la peau. Comment fera-t-il pour l'oublier ?

Cet homme, aussi individualiste qu'il pût être, fût tombé amoureux des Israéliens. C'est cela qui déconcertait Maurice. Les *goyim* devaient toujours être contre les Juifs. Qu'est-ce qui se passait dans la tête de ce Sylvain pour qu'il contredise les schèmes établis ? Si, au moins, il était antisémite, il aurait pu le détester. Et quelle initiation avait-il suivie dans ce centre de renseignements à Washington ? C'était bien un épisode dont il ne parlait jamais. Pourquoi ? Quelle alliance avait-il conclue ? Et avec qui ? Était-ce son imagination qui jouait des tours à Maurice tout content fût-il qu'un *goy* prît fait et cause pour les Juifs ? Il se rendit compte immédiatement de sa tendance à l'ostraciser. Voilà que cet homme existait réellement, en chair et en os, tandis que lui—juif et circoncis !—était soupçonneux à son endroit. Un « étranger » appuyait bel et bien les siens. Mais lui commençait à douter des actions d'Israël. « Quelle curieuse inversion ! », se dit-il.

Sylvain, admirait-il tant les Israéliens parce qu'ils se tenaient debout, eux, alors que les siens, ses vrais frères,

avaient perdu leur référendum et ne se montraient pas du tout enclins à prendre leur destin en main ? Mais Sylvain ne lui déclara jamais ses allégeances politiques quant à l'avenir du Québec.

Il se rappela une autre conversation qu'il eut avec lui :

— Vous les Juifs de la diaspora, vous pensez que le monde se souviendra de vos souffrances passées et volera à votre secours. C'est ça la différence avec les Israéliens. Ils n'attendent rien du monde, affirmait Sylvain.

— Mais ils sont désespérés, c'est peut-être pour cela que plus rien ne les arrête, plaidait Maurice. Comment faire obstacle à cette folie des Israéliens, ils foutent Beyrouth à feu et à sang ? Comment justifier cela, hein ?

— C'est ça. Encore une fois le mot «justifier». Il n'y a rien à justifier quand tu luttas pour ta survie. Absolument rien.

— Mais en tant que Juifs, nous avons une responsabilité, lorsque je discute avec toi, Sylvain, j'ai l'air naïf, mais je deviens croyant, je le redeviens. Je le suis profondément quand je t'écoute, sinon, nous tombons dans la barbarie. Est-ce que la survie justifie, non, autorise la tuerie ?

— Vas-y dire ça aux rescapés d'Auschwitz, à ceux qui ont vu brûler les leurs, à ceux qui se retrouvent à Montréal et qui recevront peut-être ta revue, si elle finira par sortir...

— Mais nous sommes juifs, Sylvain, nous avons une responsabilité..., quoi que tu dises...

— C'est ça le problème des Israéliens, dès qu'un Juif tue, ne serait-ce que pour se défendre, ça devient une nouvelle. *Jews are News* comme disent les Anglais. Mais lorsqu'on tue un Juif, personne n'en parle.

Il avait beau s'opposer à Sylvain, il ne parvenait pas à avoir gain de cause. Mais il avait le sentiment de prendre sa revanche sur lui : de l'avoir suivi, épié, observé durant tant d'années, sans que celui-ci l'eût su, lui donnait comme un avantage non dit.

Cet homme était né pour être un héros, tandis que lui passait son temps dans les livres, le dos courbé. Il se rappela la scène du banquet, la démarche d'homme fier de Sylvain. Peut-être avait-il secrètement désiré s'approprier une partie de son pouvoir en s'approchant de lui, en le côtoyant. Et son souhait s'était réalisé. Son stoïcisme, sa placidité, son audace, sa nonchalance, et, même s'il ne se l'avouait pas, son courage aussi, le fascinaient. Allait-il pouvoir résister à cette force d'attraction qu'il exerçait sur lui ? Et, s'il y succombait, que lui arriverait-il ? Mais si son imagination lui jouait des tours ? Son adjoint possédait-il vraiment un quelconque pouvoir ?

Il savait d'instinct que la raison et la survie étaient du côté de Sylvain, mais il ne pouvait se résigner à le reconnaître. Y avait-il d'autres solutions que la force ? Passivité et hésitation conduisaient directement aux chambres à gaz.

— Parfois, je ne veux plus être juif, Sylvain, finit par avouer Maurice. Car alors, je pourrai penser autrement.

— Penser autrement ! s'esclaffa-t-il. Mais alors tu ne seras plus rien.

X

L'Éternité, une valeur sûre

Il rencontra monsieur Zemane au café situé en face du grand édifice où logeait le Mouvement pour combattre le racisme et l'antisémitisme. Ce dernier était déjà attablé, son vieux cartable de cuir brun ridé posé à ses côtés sur une chaise. Maurice s'assit en face de lui et s'aperçut qu'une jeune serveuse déposait une serviette en papier devant lui, tout en versant du café fumant dans sa tasse. Monsieur Zemane venait d'arriver depuis peu.

— *You are so sweet, Marysa dear*, dit-il, en guise de remerciement. *Now, Mister Ben Haïm*, fit-il en s'adressant à Maurice, que pensez-vous de... Oh, je vous prie, qu'est-ce que je peux vous offrir ? Leurs *donuts* sont si savoureux, en voulez-vous ?

— Seulement du café, s'il vous plaît, dit Maurice, en tirant doucement la chaise pour s'asseoir. Monsieur Zemane, de quoi vouliez-vous me parler ?

Il lui restait deux heures avant d'aller chercher Jonathan à l'école.

— J'ai reçu hier l'appel du ministre de la Culture

et il m'a demandé si nous ne pouvions pas trouver des moments historiques à commémorer, vous savez comme c'est important l'histoire, on peut y trouver ce que l'on veut..., et puis, pourquoi ne pas utiliser l'histoire pour une bonne cause, monsieur Ben Haïm ? C'est-à-dire pour la réconciliation, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

—...

—*Thank you, Marysa, dear*, dit-il en souriant à la serveuse qui réapparut, monsieur Ben Haïm goûtera à vos délicieux *donuts* une autre fois.

Maurice allait changer d'avis, la sonorité du mot « délicieux », tel que prononcé par monsieur Zemane, lui fit venir l'eau à la bouche.

—S'il savait ce qu'il manquait ! dit la jeune femme, en versant du café à Maurice.

—Alors, dites-moi, monsieur Ben Haïm, que pensez-vous de la question du ministre ?

—N'aviez-vous pas dit, monsieur Zemane, que l'histoire est la racine du mal lors de la réunion qui se tenait dans l'édifice en face, il n'y a pas si longtemps ? Avez-vous changé d'idée ?

—Pas du tout, monsieur Ben Haïm. Je vois que vous avez bien retenu ce qui s'est passé la dernière fois. *I am so glad you brought that up.*

Il eut un rictus à sa lèvre supérieure comme s'il n'avait pas aimé que l'on mette en évidence cette contradiction.

—Voyez-vous, monsieur Ben Haïm, ce n'est pas tant l'histoire que ce que l'on en retient. Il faut oublier les mauvais moments, avoir une certaine mémoire sélective, car vous savez que, chez nous, cela n'a pas été rose non plus... Il y a eu ici aussi des moments, disons, désagréables, rien à comparer avec l'Europe, bien sûr.

Cela lui fit penser à ses études en lettres à l'Université Sir George Williams. Peut-être que l'on y pratiquait aussi un peu cette méthode, pensa Maurice, puisqu'il ne fut jamais question de ce monsieur Groulx.

— Vous savez que notre grande Sarah Bernhardt est venue chez nous au Québec et fut reçue avec des pierres, oui..., oui..., cela est aussi vrai... Et puis, il y eut cette fameuse grève à l'hôpital Notre-Dame qui fit que le docteur Rabinovitch fut expulsé parce qu'il était juif, mais comment vivrions-nous ensemble si nous ne parlions que de cela ?

— Comment pourrai-je vous être utile, monsieur Zemane ? lui demanda Maurice, pour le mettre à l'aise.

— Votre revue peut être d'une grande contribution pour faire connaître des événements historiques utiles à la réconciliation et montrer des aspects positifs.

— Ah bon, fit Maurice, en approchant la tasse de ses lèvres.

— Permettez-moi de vous donner des exemples. Il y a eu, à l'époque des Patriotes, en 1837, un certain Barouh parmi les rebelles qui ont été pendus. Peut-être était-il juif..., vous savez... Barouh, comme le prénom de Spinoza. Votre journal pourrait faire une enquête, cela intéresserait beaucoup les historiens, et comme le gouvernement du Québec vise aussi la réconciliation, on vous accordera des subventions. Et je vous aiderai dans votre enquête, bien entendu.

«Sauf que Spinoza avait été excommunié par les rabbins», pensa Maurice en avalant sa gorgée de café qui goûtait le sirop, et puis il se rendit compte qu'il ne s'agissait évidemment pas du même Barouh.

— Vous savez qu'on désire ériger une statue de monsieur Groulx devant le Parlement, à Québec, et

l'on dit de lui qu'il aurait été antisémite. Qu'avez-vous à dire de cela, monsieur Zemané ?

— Tut, tut, tut, fit-il. Et Voltaire ? Savez-vous ce que monsieur Arouet disait des Juifs, monsieur Ben Haïm ? Cherchez sous le mot « Juifs » dans son *Dictionnaire philosophique*.

« Voltaire ? pensa Maurice, celui-là même qui défendit le protestant Calas ? » Chez lui aussi il y eut donc des points sombres qu'on avait effacés en quelque sorte de la mémoire, puisqu'il n'en fut pas question lors de ses études littéraires à l'Université Sir George Williams ni à l'Université McGill. C'était un type dangereux, ce monsieur Zemané, il savait des choses que tout le monde avait oubliées.

— Mais Groulx, insista Maurice. Que faire avec la statue ?

— Ah ! soupira monsieur Zemané. *Don't we always create our own dilemmas ?* Est-ce que nous ne créons pas nos propres dilemmes ? répéta-t-il en français. Vous savez ce que je vais proposer au ministre, monsieur Ben Haïm ? fit-il sur le ton de la confiance, en déplaçant sa tasse de café pour s'approcher de Maurice. Je vais lui proposer d'ériger une statue du Héros sans nom devant l'édifice de l'Assemblée nationale du Québec, selon le modèle du monument du soldat inconnu. De telle sorte que chacun puisse y trouver son compte.

Maurice vit immédiatement une faille dans l'idée de monsieur Zemané, mais il se retint. « Peut-être qu'en mûrissant son idée, celle-ci finirait par englober l'humanité tout entière, y compris la gent féminine, pensa-t-il, il, car un héros sans nom, cela excluait les femmes. »

— *I have to go back to the office*, il me faut retourner au bureau, s'interrompit-il soudainement, d'un air affairé,

pendant que Maurice réfléchissait. Pouvez-vous m'accompagner, monsieur Ben Haïm ? J'attends un appel téléphonique très important. Le ministre doit communiquer avec moi, et je suis très excité. Nous pourrions continuer notre conversation dans mon bureau, si vous voulez.

Ils se levèrent et l'historien passa devant en prenant l'addition.

En s'apprêtant à traverser la rue, Maurice remarqua que la circulation s'arrêta net. On eut dit que les automobilistes reconnurent monsieur Zemane et qu'ils allaient klaxonner pour le saluer en signe d'admiration. Il sourit discrètement en remarquant l'effet que cela eut sur Maurice.

À l'intérieur de l'édifice, la réceptionniste, en les voyant arriver, leur adressa un grand sourire. Ils descendirent par l'ascenseur qui s'ouvrit sur la grande salle obscure, laquelle paraissait moins spacieuse que lors de la réunion. Une grande table occupait le centre de la pièce. Des boîtes de documents étaient disposées le long des murs. Monsieur Zemane prit le manteau de Maurice avant même d'ôter le sien. « *Now let's see, marmonna-t-il, voyons voir, where were we ? Où en étions-nous ?* » Il se parlait à lui-même, comme s'il reprenait une activité qu'il venait tout juste d'interrompre. « Il était chez lui, ici, dans ces lieux, il ne devait plus être lui-même dès qu'il s'en séparait », pensa Maurice.

— Ici se trouvent tous nos trésors, fit-il, avec un plaisir gustatif évident qu'il réussissait presque à communiquer à Maurice.

Il montra du doigt des boîtes qui avaient appartenu à une des premières familles juives venues s'installer au Bas-Canada :

—C'est moi-même qui suis allé sauver ces documents qui périssaient, monsieur Ben Haïm, à Trois-Rivières, chez leurs descendants, de braves gens, de très braves gens, ils avaient tout conservé. *Barouh Achem*, Dieu merci, dit-il, comme s'il avait sauvé des orphelins.

«Il doit avoir cent ans cet homme», se dit Maurice.

Monsieur Zemane lui parlait des pionniers juifs québécois comme s'il les avait fréquentés, d'Aaron Hart, d'Ézéchiél, de ceux même qui sympathisèrent avec les Patriotes, et d'autres qui arrivèrent plus tard, dont les socialistes juifs. Il y en aurait eu un, éditorialiste à *La Presse*, un certain Jules Helbronner de son nom, qui sympathisait avec les ouvriers québécois, et signait même ses chroniques du nom de plume Jean-Baptiste Gagnepetit. Et puis d'un autre, premier et seul député communiste, qui s'appelait Fred Rose. Mais celui-là, ajouta-t-il, il valait mieux ne pas trop en parler. Il avait été accusé d'espionnage par le gouvernement fédéral et il fut expulsé du Canada. Il dut s'exiler en Allemagne de l'Est !

Maurice eut un tel sentiment d'affection pour monsieur Zemane qu'il se demanda si celui-ci parvenait à faire partager son amour pour le Québec et son histoire dans sa communauté car, finalement, en l'écoutant, on comprenait que l'histoire des Juifs se confondait avec celle du Québec et n'en faisait qu'une. Il eut envie de souhaiter la bienvenue à monsieur Zemane, même si ce dernier vivait ici depuis une éternité.

«...*Mon pays est votre pays*, pensa Maurice,... *un pays libre... ça doit être à nous de vous donner le Québec*, monsieur Zemane... *je rêve d'une Saint-Jean de joie pour nous accueillir ensemble.*»

Il se rendit compte qu'il récitait, comme malgré lui, quelques vers d'un poème de Michel Garneau, publié

dans une revue du nom de *Jonathan*, traînant dans la salle d'attente de son dentiste.

« Il réussit à m'attendrir, ce vieil homme. Il risque de faire de moi un séparatiste ! se reprit-il, méfiant. Le Québec est plein d'antisémites, tout le monde sait ça ! Même Teboul l'a écrit dans un livre. Il faudrait que je m'en méfie. Testons ses connaissances. »

Il se rappela sa conversation avec Devora et il pensa lui demander s'il connaissait justement ce Teboul. Mais il remarqua que monsieur Zemane avait déjà entendu sa question.

— Naturellement, répondit-il. J'ai aussi un dossier sur lui.

« Il détient des informations sur tout, se dit Maurice. Tout se conserve ici, rien ne se perd. Bientôt, il en aura même sur moi, à condition que je réalise des choses importantes. Peut-être, grâce à cet emploi que m'a offert Monsieur B., j'aurais l'occasion d'atteindre cet objectif. »

Monsieur Zemane le conduisit vers une boîte plutôt vide où quelques coupures d'articles, déjà jaunis, étaient soigneusement classées dans une chemise.

« Mais il n'a écrit qu'un seul livre, ce monsieur Teboul », pensa Maurice. Allait-il manifester son étonnement à monsieur Zemane et risquer de l'insulter ? Ce dernier l'entendit sans qu'il eût à exprimer sa question.

— Il est l'auteur d'un seul ouvrage pour l'instant, vous avez raison, mais nous gardons espoir. Nous savons détecter ceux qui ont de l'ambition.

— Vous devez avoir bien des boîtes pour ceux et celles qui ont écrit plusieurs livres, n'est-ce pas, monsieur Zemane ? lui demanda-t-il, sur le ton d'un élève intimidé devant tant de pouvoir.

— Nous leur avons réservé des chambres..., répondit-il.

Et cela fit rire Maurice, car il pensa immédiatement aux chambres des pharaons dans les pyramides. « Il voulait dire “salles” ou “pièces” », se dit Maurice, comme pour l’excuser.

— Car nous attendons leurs papiers personnels, poursuivit l’historien, leur correspondance, vous savez, des documents plus intimes...

— Mais ils ne sont pas encore morts, s’étonna Maurice.

— Monsieur Ben Haïm, nous savons aussi ce qu’ils seront capables de faire dans l’avenir, nous sommes en mesure de prévoir, nous avons de l’expérience. D’une certaine façon, le temps ici n’a pas tellement d’importance. Et sans vouloir paraître *presumptious* — dit-on « prétentieux » en français ? —, ici, toutes ces personnalités ne mourront jamais... L’Éternité, vous savez, est une valeur sûre. Vous aussi, vous aurez votre place ici, mais il faut écrire d’abord et être patient. Très patient. Vous avez des projets ? demanda-t-il sur un ton feignant l’indifférence pendant qu’il semblait préoccupé à chercher un document.

« Je suis un produit de la télévision, je veux mourir célèbre », allait lui dire Maurice. Il préféra ne pas lui répondre ; il valait mieux ne pas penser : ce vieillard lisait dans ses pensées les plus intimes. Maurice parcourut les articles dans la boîte déposée sur un rayon, comme si elle avait été placée à cet endroit précisément pour qu’il puisse y fouiller tranquillement et cesser de parler.

L’historien vaqua à ses affaires, comme si Maurice était un habitué de l’endroit. À un moment, on entendit le même bruit d’abeille que Maurice connaissait et

monsieur Zemane décrocha le téléphone. Le ministre manifestement était à l'autre bout du fil.

En fouillant dans les coupures d'articles, Maurice fut étonné de découvrir que la boîte pût contenir autant d'éléments anodins sur ce Teboul. « Qu'est-ce qui arriverait à cet homme, mis ici en boîte, se demanda Maurice, si, dans un avenir prochain, ses idées s'opposaient à celles prévalant dans sa communauté? Avait-il obtenu les faveurs du documentaliste, qui prolongeait temporairement sa célébrité ici, dans ce sous-sol, parce qu'il semblait confirmer les idées de cette communauté? Ses papiers auraient-ils été si bien classés s'il ne confirmait pas leur point de vue? » Mais il se rendit compte de l'absurdité de ses interrogations, car il découvrit à son grand étonnement que les documents étaient classés de telle sorte qu'ils indiquaient une finalité dans le temps. Comme si monsieur Zemane savait ce que l'avenir allait révéler et que cette suite était inévitable. Il y avait même des classeurs vides portant des indications de dates par décennie : 1990, 2000, 2010. Comme s'ils attendaient la suite.

« Comment monsieur Zemane pouvait-il prévoir que Teboul ne mourrait pas dans les vingt-quatre heures? Et puis, se demanda-t-il, que ferait-on de cette boîte si l'on découvrait que Teboul était un imposteur? »

Il reconnut la futilité de ces questionnements, car un classeur de plus ou de moins, qu'est-ce que cela pouvait bien changer au cours des choses?

— Monsieur Ben Haïm, dit-il, en réapparaissant derrière les rayons, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez sur monsieur Teboul?

— Pas vraiment, lui répondit Maurice. Mais je me demande pourquoi il n'écrit pas de romans, ce monsieur !

—C'est un homme sérieux, vous savez, dit l'historien.

—Pensez-vous que les personnages de fiction peuvent changer le cours de la vie de leurs auteurs? demanda Maurice, comme si monsieur Zemane avait réponse à tout.

—Que voulez-vous dire, monsieur Ben Haïm? Est-ce à dire si Robinson Crusoé pouvait transformer la vie de Daniel De Foe?

—Oui, c'est bien cela.

—Je pense bien, si l'on tient compte du nombre d'années qu'ils passent avec leurs personnages. Cela est sans doute possible. Pourquoi me demandez-vous cela?

—Oh, parce que je jouais dans des pièces de théâtre à l'école et l'on se demandait si tous les personnages de Shakespeare—Hamlet, Macbeth, Jules César—n'avaient pas influencé le cours de sa vie, vous ne pensez pas?

—Oui, mais un historien n'invente pas, comme vous le savez. Il classifie des faits.

—Vous n'avez pas parfois envie de laisser votre imagination compléter la vie de tous ces gens que vous placez dans des boîtes, monsieur Zemane?

Il craignait de le brusquer par ses questions, de le froisser. L'historien se fit rassurant :

—Tous ces gens sont ici bien à l'abri de toute liberté qu'on pourrait prendre à l'égard de leur vie, répondit-il. Une fois ici, ils n'ont plus rien à craindre, vous savez. Mais il est vrai, reconnut-il avec une pudeur de jeune fille comme s'il s'empêchait de faire un mauvais coup, que cela m'arrive aussi de me laisser aller à mon imagination. Mais il faut toujours résister à nos penchants. Je

vois que vous êtes très versé dans les choses de la vie et de la fiction.

Monsieur Zemane caressait le projet de publier une série de volumes sur tous les historiens qui l'avaient précédé dans sa fonction et même, avoua-t-il en riant, sur ceux qui allaient lui «succéder» ! Il semblait avoir des projets pour plusieurs vies et cela lui fit penser à l'historien Léon Poliakov. «Un vrai travail de moine», pensa Maurice en l'observant.

— *One day they will recognize the scientific nature of this work*, dit-il, en parlant tout seul. Un jour, répétait-il, ils reconnaîtront la nature scientifique de ce travail.

— Pardon ? dit Maurice.

— *Oh I beg your pardon, mister Ben Haïm, I was reading out loud*. Je lisais à voix haute un document de Benjamin Sulte. Pensez-vous qu'il était juif ? *Not that that really matters, mind you*. Cela n'a aucune importance, ajouta-t-il.

Et Maurice se rappela qu'on envisageait de confier les documents amassés par l'historien, dans les caves du MCRA, à un comité scientifique. Il l'envia et eut pitié de lui en même temps. Il aurait aimé être à sa place et accumuler des faits et des données. Quoique cela n'était sûrement pas fait dans un but entièrement gratuit, pensa Maurice avec sa méfiance légendaire. Mais il détenait quand même un certain pouvoir, puisque le ministre de la Culture faisait appel à lui. Ce n'était pas rien. Finalement, il écrivait l'histoire du Québec et du Canada à lui tout seul. Cela lui rappela son journal, où il avait noté les péripéties du départ d'Égypte. Il faudrait qu'il le relise un jour. Sa vie aussi se confondait avec celle d'un groupe, les réfugiés d'Égypte. Et s'il était un réfugié de l'Histoire, comme on disait réfugié de la

mer ? Il avait été ballotté d'un pays à un autre, d'une époque à une autre. Sinon comment expliquer que le passé eût pris tant d'importance tout à coup ?

L'histoire..., il n'était pas sûr de l'aimer vraiment, tout compte fait. Elle lui apprenait aussi des choses qui méritaient parfois d'être oubliées. Son départ d'Égypte, se rappela-t-il, cela ne fut pas de tout repos, il préférerait même oublier cet épisode. Le documentaliste le troublait. Il sollicitait maintenant son attention, il était impossible de lui échapper. Comme s'il avait observé sa rêverie, il lui dit :

— Vous savez monsieur Ben Haïm, votre histoire aussi est importante. Instructive, direz-vous ? Peut-être que si vous écriviez des romans, vos personnages vous apprendraient aussi certaines choses, vous ne pensez pas ?

« Il est conscient de la force d'attraction qu'il exerce sur moi, pensa Maurice. C'est un vrai diable. Le Diable en personne. C'est pourquoi on tentait, dans les hauts lieux, de le remplacer. Avec toutes ces informations qu'il accumulait sur tout le monde dans la communauté juive et non juive, ce n'était pas étonnant qu'on le craignît. »

C'est alors qu'il eut pitié de lui et sentit, un moment, le besoin de protéger l'historien. « Me voici devenu le gardien de cet homme, l'ange gardien du diable ! Comme c'est drôle », reconnut-il.

XI

Beyrouth, P.Q.

À la télévision, un dimanche soir tranquille, le lecteur de nouvelles annonça, mine de rien, qu'une deuxième auto piégée avait explosé, rue Sherbrooke, devant l'édifice qui abritait le consulat d'Israël à Montréal.

Le lendemain, au bureau, Sylvain lui confirma que le rendez-vous avec le groupe de Libanais, dont il lui avait déjà parlé, aurait lieu dans deux jours.

Lorsqu'ils arrivèrent devant ce duplex de ville Saint-Laurent, en banlieue de Montréal, les deux étages paraissaient inhabités.

En entrant dans le salon, ils furent accueillis par deux hommes. Maurice remarqua un narguilé en porcelaine bleue, posé près d'un grand plateau circulaire doré sur quatre pieds qui servait de table. Du café avait été consommé dans deux minuscules tasses. Il s'accrochait toujours le genou sur un plateau identique en s'asseyant sur le divan de ses parents, dans leur appartement de

la rue Barclay, et cela produisait un bruit de cymbales assourdissant. Il veilla donc à garder ses genoux à distance en prenant place sur le sofa en cuir bordeaux qui, avec deux autres fauteuils de même couleur, était disposé en forme de cercle dans la pièce.

L'un des deux hommes, le regard dissimulé derrière des lunettes fumées, avait une carrure à la Roger Hanin.

Il remarqua que Maurice fixait la pipe à eau et dit en souriant :

— C'est un narguilé authentique... Il a été fabriqué dans les montagnes du Chouf, au cœur du fief de Joumblatt, précisa-t-il avec son accent levantin. C'est comme un trophée pour moi, Ça m'a été offert par les Phalangistes qui ont nettoyé le village en...

Sylvain changea brusquement le cours de la conversation en prenant place sur le divan :

— Alors, Georges ! Ils vont vous jouer un mauvais tour. Ils ont fourni une danseuse du ventre au ministre des Sports pour sa soirée-bénéfice et voilà que l'un des leurs est nommé chef de cabinet du même ministre. Ils sont en train de vous damer le pion, mon vieux. Ils vont même investir dans son comté, sur la rive-sud de Montréal. C'est de l'argent saoudien qui transite par Beyrouth et atterrit à Sherbrooke, imagine-toi. Qu'est-ce que vous attendez pour le dénoncer ? Vous savez bien de quoi ils sont capables après ce qu'ils ont fait aux chrétiens du Liban.

— Ne t'en fais pas pour nous. Dans les quartiers chiïtes de Beyrouth, ces jours-ci, il pleut des obus et on s'en est bien occupé dans les camps, après l'assassinat de Gemayel. On sait comment se défendre. Mais on attendait tes renseignements, mon cher Sylvain.

Qu'est-ce que tu nous apportes comme information sur lui ?

— Sur lui... Aussi bien le nommer : Joseph Hamid, était anciennement étudiant à l'Université de Sherbrooke, en génie..., avant d'entrer au cabinet du ministre. Vous vous occupez de Beyrouth, mais pas de la politique canadienne. Ils sont proches du pouvoir maintenant et vous ne faites rien pour les dénoncer.

— La *shishsa*, c'est une belle pièce, répéta Georges à voix basse, comme s'il réfléchissait.

Il désignait le narguilé du menton, mais sa voix avait perdu son entrain de tout à l'heure.

Maurice acquiesça de la tête, ayant hâte d'entendre les révélations de son adjoint. Pourquoi Sylvain ne lui avait-il pas fourni tous ces détails avant leur rendez-vous ?

— Mais est-ce que tu as des informations sur Hamid et sur ses réseaux ? reprit Georges. C'est ça qu'on veut pour agir : des renseignements. Après tout, tu connais des gens qui font de l'écoute téléphonique, pas vrai Sylvain ?

— En temps et lieu, cher Georges. Mais parlons peu, parlons bien. Tu sais bien ce qui m'amène chez vous aujourd'hui.

C'était une journée chaude du mois d'octobre. L'accent libanais, le narguilé, la situation dans laquelle il se trouvait évoquèrent à Maurice la guerre civile qu'il avait connue à Beyrouth, alors qu'il était adolescent. Les Phalangistes ne lui étaient pas étrangers. Ils faisaient aussi partie de ses souvenirs à l'époque où il s'identifiait à leur combat, mais on les accusait maintenant des massacres de Sabra et Chatila. Il avait recommencé à fumer et il eut une forte envie d'allumer une cigarette, de

poser ses lèvres sur le filtre blanc et de ressentir l'effet de la succion. Il chercha dans la poche de son veston le carton lisse de ses *Player's mild*, mais celui-ci était moite au toucher ; ses mains transpiraient. Il dut faire une légère grimace, car un des deux hommes s'était levé et lui présenta son paquet *Du Maurier* orange, déjà ouvert, comme s'il sentit ce besoin pressant de nicotine qui l'avait envahi. C'était un petit homme aux doigts potelés, sans doute un lieutenant de Georges :

— Allons donc, prends une des miennes, insista-t-il en tutoyant Maurice avec son accent libanais, comme s'ils étaient de vieux amis.

« L'ai-je croisé dans les rues de la capitale libanaise lors de mes pérégrinations avec mes parents ? », se demanda-t-il. Il eut le sentiment de l'avoir déjà connu, fréquenté même. Le petit homme lui offrait une cigarette avec un plaisir évident dans les yeux, comme s'il s'agissait d'une friandise. Maurice hésita, se crut un instant en Orient et pensa qu'il l'offusquerait s'il refusait sa cigarette. Il se pencha, en prit une, et cela sembla satisfaire le petit homme, qui sourit en remettant son paquet dans la poche de sa chemise. Maurice eut le sentiment étrange que cet homme n'avait jamais quitté son corps d'enfant.

Comme l'immeuble, l'appartement aussi paraissait vide, hormis ce divan en cuir bordeaux, les deux fauteuils de même couleur et, près de la porte, une chaise en bois. Le petit homme la tira vers lui et s'installa à califourchon, à côté de Maurice, les bras accoudés sur le dossier, comme s'il allait commencer un interrogatoire. Il alluma la cigarette de Maurice et ensuite la sienne.

Une jeune femme en sandales aux talons aiguilles et en pantalon bleu serré vint demander si elle pouvait

servir le thé. Elle avait les bras nus comme si l'on était en plein été.

— Oui, chérie, dit Georges, mais le ton trahissait le fait que cette interruption le dérangeait.

« Quelle belle femme ! Sans doute sa fille », pensa Maurice, en admirant ses cheveux longs et noirs comme jais.

— Vous vous réveillez à présent, enchaîna Georges, parce qu'une deuxième *Lada* explose devant votre consulat qui est logé, en plus, tout en haut d'un gratte-ciel de Montréal. Ça prendrait un B-52 pour vous atteindre.

— Relaxe ! lança Sylvain. Tu sautes vite aux conclusions. Nous sommes venus de notre propre gré pour discuter. Il paraît qu'on a trouvé des pages du Coran dans l'auto...

— Et c'est pour ça que tu viens nous voir !

— Mais selon la version de la police, c'était un règlement de comptes entre motards.

— Sylvain, tu nous prends pour des enfants de chœur ? Tu as bien fait des stages à Washington pour savoir que l'explosion voulait servir d'avertissement. On parle de motards pour brouiller les pistes et tu le sais fort bien. Ce sont vos amis palestiniens qui ont fait ça. À moins que les motards ne se soient convertis à l'islam.

— La GRC* est au courant.

— Je l'espère pour vous, dit Georges, parce que la police locale ne parvient même pas à infiltrer les gangs de motards, alors on peut imaginer ce qu'ils doivent savoir sur les islamistes.

* GRC : Gendarmerie royale du Canada.

Une odeur de menthe envahit la pièce dès que la jeune femme réapparut. Elle se baissa pour poser le cabaret sur le plateau, en souriant de ses yeux verts.

— Vous ne connaissez pas Nina, dit Georges. Je vous présente ma femme, mes amis.

Avec beaucoup de grâce, Nina sourit discrètement en versant à tout le monde du thé fumant dans des tasses de porcelaine blanche, puis elle posa une petite assiette remplie de biscuits sur le plateau de cuivre. Elle s'installa ensuite gracieusement sur le bras du fauteuil dans lequel était assis son mari.

— Sylvain, dit Georges, en tournant la cuillère dans son thé chaud, si tu as besoin de notre aide, il faut que nous sachions ce que vous voulez de nous. La visite du général Chalom est prévue pour le début décembre, il nous reste peu de temps pour nous préparer.

— T'en fais pas Georges, répondit Sylvain, vous aurez tous les détails de sa visite. Mais on n'est pas sûrs de pouvoir compter sur l'Agence pour la sécurité. Il y a des chances que nous ayons des problèmes avec vos amis palestiniens. Tu sais ce qu'ils ont fait à Londres, c'est ce qui a déclenché l'offensive israélienne. Et avec l'assassinat de Bachir Gemayel et le départ des forces internationales du Liban, les Israéliens en ont plein les bras.

— Nos amis palestiniens ? Elle est bonne celle-là ! Ce qui est arrivé dans les camps leur servira de leçon, ils ont tué Gemayel, après tout. Écoute, nous devons connaître l'itinéraire du général. Aussi, à quel moment précis il sortira pour s'adresser à la foule. Mais si, par contre, tu veux leur imputer la responsabilité de ce que nous ferons, il faudra que tu nous donnes davantage de précisions sur eux.

—Je vous ai dit tout ce que je sais.

Le petit homme, assis à califourchon sur la chaise, sentit la tension dans le salon et alluma une autre cigarette, pendant que Maurice éteignait la sienne.

—Voyons, Sylvain, madame Samira Khaled sera aussi de la partie. C'est connu qu'elle participera à la manifestation et qu'on lui a accordé un permis de séjour pour qu'elle vienne spécifiquement pour cet événement. Toi, tu sais qui a parrainé sa visite à Montréal, donne-nous des noms. On leur fera une *hafla*^{**}, dit Georges, en ricanant. Une vraie fête.

—Vous savez que Monsieur B. ne veut pas être mêlé à vos affaires de famille.

—Je sais, je sais, dit le Libanais. Vous voulez notre participation pour vous couvrir. S'il y a un problème, vous pourrez dire que c'est une histoire de factions libanaises qui s'entretuent comme à Beyrouth. Pas vrai ? Mais nous, qu'est-ce qu'on retire de tout ça ? Si Monsieur B. veut notre collaboration, c'est qu'il ne veut pas qu'un groupe juif soit mêlé à cette histoire, c'est pour ça qu'il t'envoie, Sylvain. Dis-lui qu'il faut nous donner quelque chose en retour.

—Mais voyons Georges, répondit Sylvain, avec son air ironique de circonstance, pourquoi penses-tu que Monsieur B. m'enverrait vous voir ? Il ne sait même pas que je vous connais.

Nina se leva en bâillant et traversa d'un air nonchalant un corridor qui menait à d'autres pièces. Lorsqu'elle ouvrit la porte d'une chambre, Maurice crut apercevoir

^{**} *Hafla* : fête en arabe.

des caisses métalliques vertes et rectangulaires empilées jusqu'au plafond.

Il y eut un court moment de silence.

— Nabil, le président de votre association, veut un siège au Sénat. Pas vrai ? poursuivit Sylvain.

— Bon, enfin, tu arrives au but ! dit Georges. Il faut être patient avec toi, Sylvain. C'est exact en ce qui concerne Nabil. Que peut faire Monsieur B. ?

— Et moi aussi, je veux un siège au Sénat, dit le petit homme, les yeux brillants et le regard souriant à cause de son attitude taquine. Tu peux m'arranger ça, Sylvain ?

Et il se leva pour éteindre sa cigarette qui était à moitié consommée dans le cendrier posé sur le plateau.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Sylvain.

Puis, imitant l'accent arabe, il ajouta :

— On est rendu au souk, ou quoi ? Donne-nous *don'* un tapis aussi, tant qu'à y être !

— Comme ça, enchaîna Georges, en allumant une autre cigarette avec son briquet en or, Monsieur B. peut faire des nominations au Sénat...

— Enfin..., dit Sylvain. Il a nommé son grand ami Léon. Ou bien il l'a fait nommer, c'est pareil.

— Et ton copain, l'Égyptien, qu'est-ce qu'il pense de tout ça ? demanda, en se rasseyant, le petit homme aux doigts potelés en dirigeant son regard vers Maurice.

— Il est très silencieux, lui, il ne veut pas être nommé au Sénat, dit Georges.

Il posa sa cigarette dans le cendrier, comme s'il se préparait à brasser des cartes, mais il s'étira les bras derrière la tête.

— Maurice est un fin... observateur, précisa Sylvain, à court d'idées.

— Un observateur ou un témoin ? dit Georges, en reprenant sa cigarette du cendrier pour l'éteindre.

Puis, en se frottant les mains :

— OK, précise-nous ton plan.

— Je vous ai apporté une carte de l'endroit, répondit-il, au grand étonnement de Maurice.

Il lui tendit une enveloppe pliée qu'il sortit de la poche intérieure de son blouson bleu. Mais le Libanais revint à la charge :

— Et madame Khaled ? On est d'accord ?

— Je vous indiquerai où elle loge. Arrangez-vous avec le reste.

— Tu nous offres pas mal de choses en ce mercredi 13, mon cher Sylvain.

— Vous devez être chanceux, le chiffre treize porte chance chez les Juifs !

— Tu n'as rien d'autre à nous demander ?

— Pas pour l'instant.

— C'est bien. Parce qu'on pourrait devenir gourmands.

Il eut trop de choses à absorber tout juste après cette réunion qu'il en avait le vertige. Mais après avoir bien réfléchi, il entra le lendemain d'un pied ferme dans le bureau de Sylvain. Celui-ci avait le nez dans les pages de *La Presse*.

— Dis donc Sylvain, commença-t-il. Tu me caches des choses. Monsieur B., il t'a aussi engagé pour être un agent double ou quoi ?

— Qu'est-ce qui te tracasse encore, Maurice ? Tu t'es imaginé des choses après notre rencontre avec

Georges ? J'aurais dû y aller tout seul. Est-ce que ça t'a empêché de dormir ?

— Non, mais dis-moi exactement dans quoi tu m'embarques. On a dit qu'on allait les rencontrer afin d'assurer la sécurité du général Chalom.

— Bien oui, c'est ce qu'on a fait. Madame Khaled viendra à Montréal à l'invitation des groupes qui s'opposent à la venue du général Chalom. Elle est admirée dans les mouvements pacifistes, même si c'est une terroriste. Elle a presque obtenu le prix Nobel de la paix et tout le monde sait que la prochaine fois, on le lui accordera. Si je ne leur dis pas où elle logera à Montréal, ils le sauront de toute façon. C'est pour être coopératif que je leur ai dit ça. Faut pas s'énervier. Et puis, moi, j'aimerais savoir qui va l'héberger, lui organiser sa tournée, il paraît qu'elle donnera une conférence de presse au Centre Saint-Pierre, c'est même déjà annoncé dans les journaux.

— ...

— Maurice, on s'informe, tout simplement. On ne travaille pas pour les Hell's Angels...

— Mais Sylvain, dis-moi comment cela concerne notre mandat, la réconciliation, je t'en prie, parce que j'en ai assez de ces doubles jeux.

— Tu vois les choses en double partout, mon cher Maurice. Peut-on se réconcilier avec ceux qui veulent notre destruction ?

— Mais madame Khaled, ex-candidate au prix Nobel, scientifique réputée, ça donne quoi de livrer des informations sur elle ?

— Maurice, prends-toi des vitamines, parce que la réconciliation, c'est pas fait pour des enfants de cœur, tu finiras cardiaque ! Parfois, il faut négocier.

« Il se permet des familiarités, se dit Maurice, c'est vrai que je panique. Mais dans quelle galère est-ce que je me suis foutu ? » S'il pouvait retourner à la télévision éducative... Tout allait trop vite. Il était prisonnier de son propre corps comme dans un mauvais rêve, incapable d'arrêter la course folle des événements. Et pourtant, il l'avait choisi son destin, il fallait qu'il voie jusqu'où pouvaient aller ces gens-là. Il tenta d'arrêter le cours de ses pensées. Ça, au moins, il devait en être capable, non ? Sylvain continuait de parler, et lui, il pensait : « "Ces gens-là". Comment puis-je dire "ces gens-là" ? Ce sont mes parents, ma famille, les miens. Je déraile. », pensa-t-il.

— Il s'agit de connaître son itinéraire, expliquait Sylvain. Trouver qui elle compte rencontrer. Quel mal y a-t-il à cela, hein ? Juste savoir ce qu'elle entend faire une fois ici, c'est tout. Ils ont certaines informations sur elle. Elle aurait participé à une opération contre les Phalangistes au Liban. Ils ont de vieux comptes à régler.

« Opération, phalangistes, informations. Suis-je bien à Montréal ? se demanda-t-il. Est-ce qu'on prépare la guerre ici même ? »

— Mais ça, ils peuvent le savoir sans toi. Pourquoi c'est à toi qu'on le demande ?

— C'est en plein ça, ils peuvent tout savoir sans mon aide, donc aussi bien se montrer coopératif, qu'est-ce qu'on a à perdre ? répliqua Sylvain avec son air innocent.

— Mais ces gens, ils sont armés. J'ai vu des caisses d'armes dans une des pièces de ce duplex où nous étions.

— Ah bon ! Tu as fait le tour du propriétaire en allant

aux toilettes ? dit-il en tournant la page du journal. Georges et sa femme viennent tout juste d'emménager dans ce duplex. Des caisses d'armes ! Ce sont leurs valises que tu as sans doute vues. Il te faudra prendre du *Valium*, bientôt, mon cher Maurice. Relaxe !

— Mais cette histoire de bombe, tu semblais être au courant qu'on avait trouvé des exemplaires du Coran, les journaux n'en ont pas parlé, mais toi tu le savais...

— As-tu lu la dernière nouvelle ? fit-il en lui tendant la page du journal qu'il lisait. Ça, c'est une vraie bombe ! Il paraît qu'Arafat s'en vient à Montréal. Il a été invité à s'adresser à un colloque. Attends voir comment ça va aider à la réconciliation, ça ! Le Canada lui accordera-t-il un visa ?

— Arafat ? Montre-moi ça !

Mais Sylvain riait. Il s'agissait du docteur Arafat, frère du président de l'OLP, invité à prendre la parole au Centre Sheraton. Le Canada lui avait accordé un visa d'entrée pour s'adresser à des finissants universitaires arabo-américains, dans le cadre d'une soirée-bénéfice pour le Croissant rouge palestinien dont il était le directeur.

Au Centre Sheraton, une exposition de photos occupait le grand hall d'entrée. Les images montraient des personnes éventrées dans des camps palestiniens. Des soldats israéliens couvraient d'un drap certains cadavres. Sur les murs des corridors de l'hôtel étaient accrochés des drapeaux israéliens sur lesquels la croix gammée remplaçait l'étoile de David.

Au fond de la salle, derrière la table des conférenciers, une grande banderole blanche montrait les contours de la Palestine qui occupait tout l'espace.

Il s'approcha d'une jeune fille, qui aurait pu être une Juive de Côte-Saint-Luc, ce quartier juif de Montréal, tant elle ressemblait à ces filles instruites et bien élevées de la diaspora nord-américaine. Elle prenait les inscriptions à une grande table à l'entrée de la salle. Il consulta les documents qu'elle distribuait et lui demanda de lui montrer où se trouvait Israël sur la petite carte insérée dans la pochette de presse.

— *Do you speak English ?* demanda-t-elle.

Il dut lui répéter sa question en anglais.

— Oh ! répondit-elle, l'État sioniste sera remplacé par la Palestine, un État laïque. Nous serons tous palestiniens, que nous soyons juifs, chrétiens ou musulmans.

— Mais les musulmans radicaux ? l'interrogea-t-il. Que pensent-ils de votre projet ?

— Ils sont si peu nombreux, répondit-elle. C'est une minorité insignifiante. Nous n'avons pas à nous en inquiéter.

Palestine... Palestiniens... Autrefois, c'étaient des Juifs qui luttaient pour libérer ce même territoire de l'occupation britannique, se rappela-t-il, et on les désignait par le nom de Palestiniens. Et il pensa au colonel Wingate, ce militaire anglais, venu former les combattants juifs, tel un Lawrence d'Arabie d'une autre époque. Où étaient-ils passés tous ces héros de son enfance ? Comment ces Palestiniens d'autrefois, blonds et frisés, juchés sur des tracteurs, un fusil en bandoulière, pouvaient-ils être transformés en bourreaux ? Qui occupait la terre de qui ?

Il eut un frisson et se demanda si Monsieur B. ne se trompait pas en cherchant à réconcilier les peuples ennemis de la terre. À moins que le Conseil de la réconciliation intercommunautaire ne fût qu'une autre de ces

organisations servant de façade dans un sempiternel jeu de pouvoir.

À son retour au bureau, il consulta son courrier, puis entra d'un pied ferme dans le bureau de Sylvain.

— Ça ne va pas ou quoi ? dit-il. Tu es en train d'organiser des attentats ? Regarde ce que j'ai reçu.

Il lui tendit des feuilles de papier glacé qui s'étaient toutes enroulées sur elles-mêmes. Il venait de les recevoir par courrier express. L'encre noire et grasse des caractères s'était répandue sur le papier lisse et blanc. Elle lui avait sali les doigts et ça l'irritait. Il ne savait trop s'il devait demander des kleenex à madame Sasson ou aller se laver les mains à la toilette.

— Mais voyons Maurice, répondit Sylvain. Qu'est-ce qui te prend ? Ça ressemble à la conversation téléphonique que j'ai eue avec les Libanais. Tu es rendu parano ? Tu fais enregistrer mes conversations ! Qui t'a remis cette transcription ? demanda-t-il, en riant.

L'ayant vu entrer dans le bureau de Sylvain, madame Sasson avait suivi Maurice et s'interposa entre eux, comme si elle allait tenter de les séparer. Elle était si près d'eux que les pupilles de ses yeux, d'un noir profond et foncé, les balayaient du regard, les scrutaient, cherchant ce qui les poussait l'un contre l'autre :

— Qu'est-ce qu'il vous prend tous les deux ? La guerre, c'est là-bas que ça se passe. Il n'y a pas de place pour les extrémistes à Montréal. Ici on prépare la paix et la réconciliation. À vous entendre, on croirait que vous êtes des frères ennemis. Montrez-moi ça.

Et elle lut à voix haute le dialogue qui y était transcrit :

— Ça va ?

— *Hamdoulilah !* Dieu merci !

— Alors, qui enverras-tu au Ritz ?

— Qui d'autre ?

— L'ancien de Septembre noir ?

— J'ai suivi tes ordres, mon colonel.

— Et si on l'arrête..., il risque de parler.

— N'est-ce pas ce que tu voulais ?

— De toute façon, je serai sur place, je dois être présent au banquet.

— Tu sais comment nous joindre, Sylvain. Et bonne chance !

Madame Sasson plia les feuilles en quatre, pendant que tous les deux l'observaient comme si elle jouait dans une pièce de théâtre. Elle regardait ses mains noircies par l'encre de la transcription.

— Vous jouez aux espions ! s'exclama-t-elle, en cherchant la boîte de kleenex.

Elle s'essuya les mains et eut un léger sourire aux lèvres.

— ...Allez ! fit-elle, d'un air autoritaire, comme si elle s'adressait à des enfants. On jette tout ça à la poubelle ! On a du travail à faire. Le frère d'Arafat sera l'hôte du maire à l'hôtel de ville de Montréal et le général Chalom sera au Ritz. On a des invités de marque et vous passez votre temps à jouer comme des gosses. Qu'est-ce qu'il va penser le grand patron ? Vous êtes vraiment faits pour vous entendre vous deux, ma parole !

— Tiens, lis plutôt ça ! fit Sylvain, avec un air satisfait et il tendit à Maurice deux coupures d'articles prêts à être classés.

« Il aurait pu me les montrer avant de les découper », pensa-t-il, contrarié.

Il s'agissait de deux dépêches d'une agence de

presse. L'une d'elles indiquait que les Juifs pour la Paix se retiraient de la coalition anti-Chalom, la deuxième annonçait un investissement, «longtemps attendu» à Boisbriand, dans la construction d'une usine de diamants. Le premier ministre, précisait-on, devait l'annoncer officiellement dans quelques jours lors d'une conférence de presse à laquelle participeraient le richissime Monsieur B. et le député de la circonscription de Boisbriand, monsieur Arthur Goldberg.

XII

Le buisson ardent

Il conduisait sa petite *Chrysler* rouge, son *Arrow*, sur la route qui menait tout en haut de la montagne, en longeant les vieux bâtiments gris de style victorien. Il tenait son volant des deux mains. Au moins, il contrôlait sa voiture. Dangereux de penser et de conduire en même temps. Surtout quand votre esprit vous transportait ailleurs.

Il fixa sa montre : 18 heures. Il était en avance. Qu'est-ce qu'il lui arrivait à vouloir s'approcher du pouvoir ?

Il se rendait à la clinique sur rendez-vous.

Il avait du mal à le croire. Le voici devenu dingue. Depuis combien de temps allait-il dans un hôpital raconter sa vie à un parfait inconnu, un psy ? Sa vie se divisait en deux parties, celle de la vie normale, de son train-train quotidien — « Bonjour Monsieur B. que je ne vois jamais, bonjour Sylvain qui voit tout » —, et l'autre, celle de sa vie parallèle, de cet autre lui, celui qui craignait le compromis, le viol de son moi, le pur. Toc, toc, toc. Qui est

là ? Vous êtes à l'heure aujourd'hui. Entrez donc dans votre autre vie, celle de Maurice le pur.

Il avait pourtant tenté de concilier les deux parties de lui-même.

Mais comment ne pouvait-il pas se sentir comme un agent double ? « Allez, je déraile, se dit-il, encore. Si je suis un espion, je ne fais que m'épier moi-même, j'en ai bien le droit ! » Et il se sourit, comme il en avait l'habitude, en se racontant cette blague. Il lui fallait choisir : ou bien s'habituer aux jeux de coulisses de ce monde du pouvoir qui l'avait toujours fasciné ou bien qu'il foute le camp.

La nuit, il lui arrivait de drôles de choses. Il revivait sa journée en accéléré et il ne pouvait stopper cette course folle qui se déroulait dans son cerveau. Il se levait et portait ses mains à ses tempes serrant très fort sa tête, mais cela ne servait à rien : toutes les scènes de sa journée défilaient dans son esprit à une vitesse éclair. Ses pensées étaient devenues indépendantes de sa volonté. Il devenait prisonnier de son propre corps, condamné à revivre la nuit ce qui le tourmentait le jour.

La radio, dans son auto, joue *Ils s'aiment* de Daniel Lavoie... C'est la guerre à Beyrouth qui aurait inspiré cette chanson au compositeur-interprète, raconte le présentateur.

Beyrouth ? Pas encore le Proche-Orient ! Il change de poste.

« Comment une guerre qui avait lieu à des milliers de kilomètres de Montréal pouvait-elle nous atteindre à ce point ? », se demande-t-il. Les siens se mobilisaient pour défendre la terre ancestrale, la terre biblique. Mais, lui, il commençait à avoir des doutes. Il ressentait ce sentiment de trahison chaque fois que l'incertitude

l'envahissait. « Comment défendait-on sa terre en attaquant la capitale libanaise ? »

Hier soir, chez lui, il détestait Sylvain. Son double ? Ce matin, il s'en voulait. Comment aurait-il pu ne pas l'aimer ? En face de lui, tout au contraire, il se morfondait d'avoir pu douter de son honnêteté, de sa loyauté. Cet homme décontracté ne lui voulait que du bien, tandis que d'autres, des intellos comme lui, l'accuseraient de tous les torts s'ils lisaient ce qu'on lui demandait d'écrire. Sylvain, ce tendre, ce conciliateur était porté sur le compromis. Mais la veille, il aurait juré que son comportement relevait plutôt de la compromission, comme celui d'Arthur, d'ailleurs. À qui pouvait-il faire confiance ?

À la radio, Claudia Moretti, la passionaria de l'indépendance, est tout à fait d'accord pour qu'on érige la statue du chanoine Groulx devant l'édifice de l'Assemblée nationale du Québec :

« On en fait tout un plat parce que nos fervents laïcs ne veulent pas d'un homme en soutane devant l'édifice du Parlement. Soutane ou pas, pour une fois qu'on a un homme qui s'est tenu debout dans notre histoire, si sa famille insiste pour que la statue porte une soutane, eh bien soit ! En plus, c'est un grand philanthrope juif qui nous la paie, cette statue. Ceux qui accusent le chanoine de tous les maux du vingtième siècle n'ont qu'à aller voir dans leur cour. Ils n'étaient pas aussi innocents qu'on le pense durant la guerre. Faudrait effacer bien des noms *Canadian* de l'histoire du Canada. Si un homme juif de l'envergure de Monsieur B. est capable de nous appuyer, ça veut tout dire. »

« Merci madame Moretti, dit l'animateur, on prendra un premier appel. »

Il finit par éteindre la radio. Assez de ces «lignes ouvertes» !

Il lui semblait que la pente était pénible à monter, son auto avait des ratés.

En plus, des manifestants bloquaient la circulation. Ce n'était pas des grévistes ni des pacifistes, c'étaient des gens qui réclamaient la reconnaissance des souffrances subies dans le passé.

«Franchement, je suis en train d'halluciner ! pense-t-il. Il faut que j'arrive vite à cette maudite clinique. Sont-ils Juifs ou Arabes, ces manifestants ? Se dirigent-ils vers le Ritz ou vers le Sheraton ? Et puis, qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi ? »

«Leurs histoires finiront par tous nous avaler, se dit-il. Leurs morts ! Leurs tragédies ! Toujours la mort qui en sort victorieuse. »

Il s'entendit parler. «Je parle tout seul. Je suis vraiment devenu dingue.» Son trop-plein de lucidité lui faisait perdre la raison.

Il était soulagé quand il pénétrait dans le chemin sinueux conduisant au stationnement de l'hôpital et qu'il passait devant le kiosque pour payer le préposé. Il lui fallait maintenant faire le tour de la colline pour trouver une place dans ce parking toujours bondé à flanc de montagne.

Arrivé dans la salle d'attente sombre de la clinique, il attendait avec une certaine fébrilité que le psy ouvrit la porte de son bureau. Il entendait des bruits étouffés à mesure qu'approchait l'heure de son rendez-vous, quelqu'un cherchait ses effets personnels avant de partir.

Son tour était venu.

Toutes ses facultés s'éveillaient lorsque le psy apparaissait enfin dans l'espace rectangulaire et lumineux créé

par l'ouverture de la porte de son bureau. « Le buisson ardent », pensa-t-il. N'était-il pas arrivé au sommet de la montagne, et Moïse, n'était-ce pas son nom hébraïque ?

C'était un homme blond et sportif, presque de son âge, qui l'accueillait. Il faisait une pause, entre deux patients, en fumant une cigarette qu'il aspirait avec délectation, tout en fermant la porte une fois que Maurice était entré. Il semblait faire un certain effort pour détendre son visage, comme s'il s'était endormi en écoutant la patiente qui venait de le quitter. Peut-être absorbait-il les cauchemars de ses patients et que cela l'épuisait.

En s'asseyant sur le fauteuil au siège encore chaud, Maurice apercevait, derrière une grande vitre, le fond trempé et rocailleux de la montagne. Elle offrait à sa vue son dos brun, tel un être poilu et massif, couché sur le côté. Il put voir les gerçures de sa paroi. C'était un corps fatigué, allongé sur le côté.

Il entendit à peine son psy s'asseoir sur sa chaise pivotante.

Il était prêt à entamer son récit.

« Un vrai sphinx ! », se dit-il, car le psy l'écoutait sans mot dire. À l'occasion, il haussait les sourcils. D'autres fois, il les fronçait. Il n'avait que ce mouvement d'alternance sur son visage. Sans plus. Le haussement révélait son étonnement et Maurice était subitement rappelé à l'ordre. De quoi se demander ce qui pouvait le rendre si interloqué. Il avait l'air à tel point étonné ! Ce que Maurice lui apprenait paraissait tout simplement insensé. Comment pouvait-il proférer tant d'absurdités sur les mémoires et sur leur pouvoir d'éveiller tant de haines ensevelies au fond de la terre ? Le psy ne le croyait pas ! Les choses semblaient tellement irréelles vues

d'en haut. Tout ce qui se passait au bas de la montagne n'atteignait tout simplement pas le sommet. Du moins, pas encore, car les manifestants de tout à l'heure..., «mais non, mais non, se dit-il, arrêtons de dérailler». Puis, en même temps : «J'ai le droit de dérailler ici, ne suis-je pas dans un hôpital ? Sinon, où ? »

Il se sentit comme un messenger de mauvaises nouvelles. Le psy devait douter de lui.

Il pensa à toutes ces années de violence que le pays de ses ancêtres avait traversées. Et il lui sembla que lui-même était né avec la guerre.

«Comment s'y prendre pour oublier ? Que faire pour ne pas perpétuer les haines d'antan que nos histoires nous répètent à satiété ? Aurais-je la force et le courage de me délivrer de ma propre histoire et de ma propre famille ? », se demanda-t-il.

Il revit les manifestants, qui paralysaient la circulation, réclamant la reconnaissance de leurs mémoires.

— C'est vrai, je vous le jure ! cria Maurice, comme pour donner plus de poids à son récit. Leur passé, leurs histoires, leurs mémoires ! Ne voyez-vous pas la source de nos malheurs ? Toutes les actions dans le monde sont prises au nom du passé. IL FAUT ARRÊTER TOUT ÇA AVANT QUE CE NE SOIT TROP TARD !

Il s'en prenait à son psy, comme s'il était responsable de tous les maux de la terre.

Mais celui-ci se levait tranquillement pour aller chercher une autre cigarette dans la poche de sa veste, accrochée derrière la porte.

— On dirait que plus leur passé a été douloureux, plus il acquiert de la valeur, poursuivait Maurice. Et même ceux qui en ont le plus souffert continuent

d'y être attachés. Ne faut-il pas plutôt s'en défaire et recommencer à neuf ? Dites-moi, parlez-moi !

Avait-il frappé son psy ? C'est bien ce qu'il aurait voulu faire : le brasser, le secouer pour qu'enfin, il se manifeste ! Car le psy le provoquait par son silence. Comme s'il l'incitait à trouver en lui une réponse et à briser la carapace qui l'enveloppait.

« Passé-présent, je perds la tête, se dit-il. Il ne pourra pas me suivre. »

Maurice semblait apprendre des choses à son psy, des choses qui appartenaient à un autre monde.

— Comme si leur mémoire était nourrie de tous ces morts qui avaient tant souffert, et que leur souffrance conférerait une noblesse à leur passé.

À mon arrivée dans ce Nouveau Monde, seuls les pigeons s'aventuraient sur les quelques rares monuments aux morts, délaissés et verdâtres. Que se passera-t-il maintenant alors que tout le monde clame la reconnaissance des souffrances d'autres temps ?

Maurice sombrait ensuite dans un état de semi-torpeur comme s'il était hypnotisé.

Peut-être que son psy le rejoindrait dans son sommeil et qu'il finirait par le croire ! Mais, tandis que Maurice était intensément absorbé dans son récit, celui-ci l'interrompait :

— Il faut arrêter maintenant, disait-il, simplement, avec un léger soupir.

Maurice se frottait les yeux :

— Déjà terminé ?

Une immense envie de poursuivre le prenait.

Il se rappela ce qu'il avait vécu dans son enfance, les souffrances subies par sa famille et les siens, lors des départs forcés des Juifs d'Égypte, et il vit les mêmes

expulsions qui se répétaient avec d'autres peuples, d'autres nations, et les mêmes injustices aussi. Il voulait tout raconter au psy pour en finir une fois pour toutes. Se raconter le libérait et lui montrait l'absurdité de toutes ces histoires qui se reproduisaient parce qu'on se les racontait sans cesse.

Il sentait la difficulté de se détacher de son récit. Il s'y était tellement attaché. Il lui fallait se réveiller, sortir de cet état second dans lequel il sombrait en montant si haut. Depuis combien de temps cela le tracassait-il ?

« Il faudrait bien que je me réveille, se dit-il. Tout cela n'est qu'un rêve. »

Il sentait pourtant la main du psy sur son épaule. Il l'entendait :

— Il faut arrêter maintenant...

Il eut la nostalgie de ce pays tranquille et sans histoires qu'il avait connu autrefois et fut envahi d'une grande tristesse.

— Assez ! cria-t-il.

Il tituba en se levant du fauteuil, mais il se ressaisit. Il eut le sentiment de rassembler des fragments de lui-même qui s'étaient dispersés.

Il se rappela qu'il venait d'un lieu et d'une époque dont il devait se libérer.

Il se sentit léger en descendant la petite côte pour se diriger vers le terrain de stationnement. Il eut le sentiment de s'être dépouillé d'une ancienne peau et de sortir d'un long sommeil. Il sentait battre le cœur de la ville comme si c'était le sien. Il s'était délivré des héros de plomb de son adolescence. Il pouvait dire adieu à tous les Lawrence d'Arabie qui avaient meublé

son imagination. Il respira bien fort. C'était le début décembre et les premiers flocons de neige qui tombaient sur Montréal lui chatouillaient les joues. Il fut revigoré par le froid. En prenant place sur le siège de sa voiture, il se sentit en paix avec lui-même, libéré d'un fardeau. Il mit le contact et démarra.

Il était libre et en vie. Personne n'allait lui dicter sa conduite.

Le lendemain en entrant dans son bureau, il vit que son éditorial était finalement prêt sur sa table de travail. Il ôta le feuillet adhésif jaune sur lequel madame Sasson avait griffonné quelques mots et il lut l'épreuve :

Conseil de la réconciliation intercommunautaire

Président : Pinhas Rahamim B.

Directeur : Maurice Ben Haïm

Bulletin du CRI

Vol. 1. N°1.

Éditorial

La voix de la raison l'a finalement emporté sur les forces obscures qui, au gouvernement québécois, exerçaient des pressions pour empêcher le général Chalom de s'adresser aux membres de l'Association des bons d'épargne de Sion dont la réunion a lieu cette année dans notre ville.

Le général, dont les actions ont toujours visé l'annihilation des nids de terroristes dans le monde, œuvre

depuis de nombreuses années à la réalisation de la paix, et sa présence parmi nous ne fait que nous honorer.

Quant aux groupuscules gauchistes qui tentent par tous les moyens de nuire à la cause de la bonne entente et à l'harmonie intercommunautaire, on ne s'étonnera pas qu'ils aient soutenu et financé la visite à Montréal du frère du dirigeant du terrorisme mondial, aux mains tachées de sang.

Une telle initiative ne peut qu'attiser la haine. Les initiateurs de cette visite seront tenus responsables pour tout attentat terroriste qui pourra avoir lieu dans notre ville et qui détruira à tout jamais la bonne entente intercommunautaire dans notre province et au Canada.

Maurice Ben Haïm

Il remplaça le feuillet jaune et lut la note de madame Sasson :

«Sylvain a écrit le texte pour vous. Si vous l'approuvez, ajoutez vos initiales au bas de cette note et je l'enverrai à l'imprimeur.»

Il ne lui restait qu'à apposer ses initiales.

Dans le hall de la réception, il entendit s'allumer le poste de télévision qu'on y avait installé ces derniers jours. Il sortit de son bureau. Madame Sasson regardait l'émission *«The Jewish Hour»*, au canal 9, qui allait diffuser, en direct de l'hôtel Ritz, le discours du général Chalom. On voyait à l'écran les convives qui attendaient.

— L'Association des bons d'épargne est sur le point d'honorer Sylvain pour ses dix années de service à l'emploi de Monsieur B., lui rappela madame Sasson. On lui remettra une plaque en or tout à l'heure. Il prendra

la parole sur l'estrade, après le discours du général Chalom. On vous attend, dépêchez-vous !

Le vieux militaire était sorti s'adresser à la foule venue l'appuyer à l'entrée de l'hôtel. On y voyait un groupe de manifestants brandissant des pancartes sur lesquelles il était écrit : « Bienvenue au général Chalom ! » et « Plus jamais ! ».

L'animateur de l'émission expliquait que la manifestation était organisée par des rescapés de l'Holocauste et le Mouvement pour combattre le racisme et l'antisémitisme. Puis, sur le même ton, il annonça qu'on venait d'arrêter un jeune homme détenant un passeport libanais qui s'apprêtait à commettre un attentat.

— C'est incroyable, dit madame Sasson, Sylvain l'avait pressenti. Vous avez lu votre éditorial ?

— Oui, oui, répondit-il. Sylvain prévoit tout.

— N'oubliez pas de me remettre l'épreuve, je dois l'envoyer à l'imprimeur, insista-t-elle.

Puis rassurante, elle ajouta :

— Peut-être que vous finirez un jour par publier votre revue vouée à la réconciliation des peuples, vous ne pensez pas ?

— Oui, oui, répondit Maurice. Un jour. Avec l'aide de Dieu, dit-il. *Incha'allah !*, comme on dit en arabe.

— Oh oui ! dit-elle. Avec l'aide de Dieu... et de Sylvain !

Remerciements

Je souhaite exprimer ma gratitude à Louise Labissonnière, pour son soutien indéfectible, sa patience infinie et sa passion contagieuse.

Je suis reconnaissant aussi à la regrettée Jocelyne Archambault, collègue et amie, pour sa lecture attentive de ce roman alors qu'il était à l'état embryonnaire. Jocelyne a été présente dans mes pensées tout au long de la préparation de cet ouvrage.

Je remercie également Danielle Patenaude pour ses précieux conseils.

Toute ressemblance entre les personnages de ce roman et des personnes vivantes ou décédées ou avec des situations réelles ne saurait être que fortuite.

Livres consultés

CHOURAQUI, André. *La Bible, Entête (La Genèse)*, textes traduits et commentés, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 1992.

FRIEDMAN, Thomas. *From Beyrouth to Jerusalem*, New York, Anchor Books, 1995.

GARNEAU, Michel. *Moments*, Montréal, Éditions Danielle Laliberté, 1973. (Extrait de «Mon pays est votre pays...»)

RICEUR, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

THOMAS, Gordon. *Les ombres du Mossad*, traduction d'Hubert Tézenas, Paris, Presses de la Cité, 1999.

WOLF, Marc-Alain. *Quand Dieu parlait aux hommes : lecture psychologique de la Bible*, Montréal, Les Éditions Tryptique, 2004.

Table des matières

I	Le nazi	p.9
II	Monsieur B.	p.21
III	Sylvain	p.41
IV	Monsieur Zemané	p.61
V	Arthur	p.79
VI	Devora	p.99
VII	L'Orient de plus en plus proche	p.117
VIII	Isaac et Ismaël, frères ennemis	p.135
IX	Jews are News	p.149
X	L'Éternité, une valeur sûre	p.155
XI	Beyrouth, P.Q.	p.167
XII	Le buisson ardent	p.183
	Remerciements	p.195
	Livres consultés :	p.197
	Table des matières	p.199

